21e ANNÉE No 232 — 1er JANVIER 1933

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

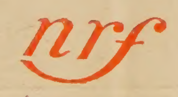
Jeunesse Russe

Entretiens, Lettres, Journaux intimes recueillis par

ILYA EHRENBOURG

— CHRONIQUES —

— NOTES —



FRANCE : 6 FR. — *ÉTRANGER : 7.50*

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

TOME XL

PARIS

43, RUE DE BEAUNE, 43

1933

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

JEUNESSE RUSSE [1]

(Entretiens, Lettres, Journaux intimes.)

INTRODUCTION

Un ingénieur soviétique cherche de nouveaux gisements de charbon ou de minerai. Un écrivain soviétique cherche les gisements des nouveaux sentiments ; il cherche l'homme nouveau.

Quinze ans, c'est un laps de temps suffisamment long pour changer l'économie d'un pays. Il est singulièrement plus difficile de changer la psychologie des hommes. Notre pays est maintenant gouverné par la génération qui connut à peine la Russie d'avant la révolution : jeunes ingénieurs, jeunes économistes, jeunes agronomes. A la relève, vient la génération qui n'a pas du tout connu la vie d'avant la révolution. De ce qu'elle porte en elle dépend le destin de notre pays et peut-être aussi le destin de toute notre civilisation. J'ai soigneusement essayé de pénétrer les pensées et les sentiments de cette jeunesse. Il est facile d'établir leur idéologie, leur train de vie, leurs habitudes. Mais ce qui m'intéressait le plus, c'était de savoir comment ils se reposent, comment ils aiment, la manière dont ils rêvent et dont ils doutent.

J'ai recueilli les preuves de changements énormes. Ce ne sont pas seulement les usines récemment construites de Magnito-

1. Copyright by Ilya Ehrenbourg.

gorsk ou de Kouznetsk qui en témoignent, mais aussi le moindre jeune ouvrier. J'ai vu que la révolution a vraiment créé des hommes nouveaux. J'ai vu aussi que ces hommes nouveaux nourrissent encore pas mal de vieux sentiments. L'Époque transitoire s'étage sur plusieurs dizaines d'années et nos enfants ne sont encore délivrés ni du doute ni des contradictions.

Dans leur majorité, les étudiants soviétiques viennent des campagnes. L'École secondaire, assiégée par une foule d'élèves, ne pouvait pas toujours remplir sa tâche. On manquait de professeurs et de livres scolaires. Au lieu de centaines de milliers, ce furent des millions d'élèves qui s'assirent sur ses bancs.

Un grand nombre n'ayant pu entrer à la *Deviatiletka* [1] finirent leur temps à la *Rabfak* [2]. Ils entrèrent dans les écoles supérieures nantis d'une instruction à peine plus élevée que la primaire. Ils devaient parfaire leur instruction aux heures de liberté.

On peut dire, sans exagérer, que toute la jeunesse soviétique ne fait qu'étudier. Dans les tramways bondés, dans les cantines, dans les stationnements, partout on voit des jeunes gens avec des livres. Des romans ? Non, des livres d'étude.

Du village, un adolescent part pour la ville, à l'usine. Après un an ou deux passés aux machines, il ne rêve que de l'université. A Tomsk, sur cent mille habitants, on compte quarante mille étudiants. A Sverdlovsk, il y a maintenant vingt-huit écoles supérieures.

L'État Soviétique ne prend pas d'argent pour l'instruction, mais donne aux étudiants une bourse qui leur permet de vivre pendant leurs études.

Cette bourse ne représente parfois que le quart de ce que gagne un jeune ouvrier.

On jugera par là que les années d'étude demandent aux étudiants un certain héroïsme.

Il est clair que les étudiants soviétiques n'égalent pas, par leur niveau culturel général, les étudiants d'avant la révolution, qui, eux, venaient presque tous de la bourgeoisie ou de l'Intelligentsia. Mais ils ont soif d'apprendre et sont pleins d'énergie. Ils partent à l'assaut de la science avec le même élan

1. *Deviatiletka.* École secondaire composée de neuf classes d'un an chacune.

2. *Rabfak.* École pour les ouvriers. Elle prépare aux Universités ceux qui n'ont pas reçu l'éducation secondaire. Les étudiants ayant suivi ces cours ont forcément une éducation inférieure à celle de l'école secondaire.

qui poussait leurs frères aînés contre les palais et les casernes, en octobre 1917.

Il se peut que les lecteurs s'étonnent du fait que des documents d'un caractère intime, tels que journaux personnels et lettres, soient tombés entre mes mains. A cela, je répondrai que notre jeunesse a un amour exclusif pour la littérature. Pour elle, un écrivain n'est pas seulement un homme qui produit des romans ; c'est le camarade aîné, c'est l'ami, c'est le maître qui peut enseigner à vivre.

Quand je fis part de mon intention d'écrire sur la jeunesse soviétique, on m'apporta journaux et lettres, on m'invita aux réunions, on parla avec moi des amertumes et des espoirs personnels, on me confia des secrets. Ce projet que j'ai formé d'un roman sur les hommes nouveaux issus de la révolution, je l'ai conservé. Les documents que je donne ici sont une part de la matière première de ce roman.

Ordinairement, l'écrivain ne montre pas les matériaux avec lesquels il bâtit ses livres, et, s'il les montre, ce n'est qu'une fois le roman écrit. Mais je considère que les documents qui se trouvent entre mes mains présentent par eux-mêmes une valeur. Pour beaucoup, ils doivent paraître plus convaincants que le meilleur roman.

Ils aident à comprendre ce phénomène qui, maintenant, ramène à lui l'attention de l'univers, ce grand mouvement humain qui peut être comparé, pour sa puissance, au déplacement des couches géologiques. Je ne me suis pas cru en droit de garder ces matériaux pour moi.

J'aime à penser que le lecteur, après avoir pris connaissance de ces documents, divers et parfois contradictoires, en sentira la tension, l'élan — et le grand sentiment d'humanité qui, sous une forme grossière, se dissimule dans ceux qui représentent véritablement l'U. R. S. S. dans ses hommes nouveaux.

ILYA EHRENBOURG

ENTRETIEN A TOMSK

(Entretien avec les étudiants de la Faculté de physique, ayant terminé la Rabfak, Université de Tomsk.
Cet entretien et ceux qui suivent ont été sténographiés.)

La Culture et le Spécialiste

Un Étudiant. — Un homme sans culture ne peut pas être un spécialiste et un homme cultivé qui n'est pas spécialiste a pour nous peu de valeur.

Un Étudiant. — Chez nous, on ne prépare pas de spécialistes au sens étroit du mot. Pour nous, le spécialiste doit avoir des connaissances générales pour connaître la situation internationale, l'œuvre économique du pays. Autrement dit, qu'il soit, avant tout, un homme social !

Un Étudiant. — Nous avons besoin de spécialistes qualifiés qui soient, en même temps, des hommes de haute culture. Un ingénieur doit être un bon spécialiste et, en même temps, avoir une éducation générale, et si l'homme a cette éducation, il sera, par là-même, très poli. Étant donné notre éducation irrégulière, on fera de nous de bons spécialistes, mais, quant à la culture, quant à la politesse, il n'en sortira rien de bon.

Un Étudiant. — Oui, on ne nous a pas appris à faire des révérences.

Un Étudiant. — Nous ne savons pas encore nous rééduquer et ça, c'est le grand défaut.

Un Étudiant. — La politesse, ce n'est pas les révérences. Moi, voilà comment je comprends la politesse : chaque homme se considère comme l'égal des autres. Quant aux révérences, c'est tout simplement de la tendresse exagérée.

Un Étudiant. — A mon avis, on se trouve placé ici devant certaine tragédie. L'homme doit être cul-

tivé, et point seulement dans les formes extérieures, bien qu'il faille ça aussi ; il doit, quand il finit l'école, entrevoir des horizons plus larges.

Mais voilà, nous sommes tellement accablés par les études et les occupations sociales que l'on n'a même pas le temps de lire les livres indispensables. Il faut voler le temps comme on peut pour élever le niveau culturel qui n'est pas dans le cadre de l'instruction officielle.

Un Étudiant. — A présent, l'Union soviétique sonne l'alarme pour élever nos conditions culturelles car la Russie, du point de vue culturel, était bien inférieure à l'Europe. La culture, dans la vieille Russie, était opprimée de toutes les façons. Et il a fallu un grand coup de volant pour changer cela. Chaque spécialiste doit maintenant s'élever lui-même à la culture, s'habituer à la politesse et à la répartition régulière de son temps dans sa vie quotidienne.

Un Étudiant. — Vous nous avez questionnés sur l'Histoire. Naturellement, de ce côté-là, ça va très mal. Vous nous avez posé une question sur la Grèce antique et, seul, un de nos camarades a lu quelque chose là-dessus. Il connaît ça, mais nous autres n'en savons rien, car nous avons commencé l'Histoire seulement à la féodalité. N'oubliez pas que nous avons étudié à une époque où il fallait au plus vite créer des spécialistes. C'est qu'à ce moment-là, sans parler de l'école secondaire, l'école primaire même était passée à la spécialisation. Il fallait faire de nous, le plus vite possible, non pas des hommes instruits, mais des spécialistes.

Sur Tolstoï

Un Étudiant. — Il est évident que les souffrances d'*Anna Karénine* seraient impossibles aujourd'hui, mais dans ce roman, on trouve d'autres sentiments qui

pourraient être actuels. Prenez *La Guerre et la Paix* du même Tolstoï, les sentiments de Marie sont vraisemblables actuellement. Natacha serait démodée mais ses sentiments seraient encore possibles.

Sur la Tristesse

EHRENBOURG. — D'après vous, est-ce que la tristesse est un sentiment lié à une époque précise ou bien est-ce un sentiment constant ?

UN ÉTUDIANT. — Mon opinion personnelle, c'est qu'il n'est pas constant.

UN ÉTUDIANT. — Moi, je crois qu'il est constant.

UN ÉTUDIANT. — L'état élégiaque vous saisit parfois certains beaux soirs quand l'atmosphère s'y prête. D'autres fois, ce sont des couleurs vives qui vous réjouissent, ou bien des couleurs sombres qui vous donnent de la tristesse, et même un peu de pessimisme.

Je ne crois pas que ça provienne de l'ordre social, mais plutôt de l'élévation culturelle.

UNE ÉTUDIANTE. — Il y a des gens qui, à l'automne, ressentent un sentiment de tristesse inexpliqué. Les feuilles jaunies, etc., tout cela crée un état d'âme. Et les autres, au contraire, sont gais parce que c'est le moment de cueillir les fruits.

UN ÉTUDIANT. — Le sentiment de tristesse inexpliquée est dû, dans une certaine mesure, à la structure sociale. Pourquoi la jeunesse étrangère est-elle maintenant portée à la liquidation [1] ? Quand l'homme se voit partout en échec, il ne peut pas être gai.

Sur la Famille

EHRENBOURG. — A votre avis, notre société détruit-elle la famille ou non ?

1. Expression politique : le sentiment de la fin de tout.

UN ÉTUDIANT. — Elle la détruit.

UN ÉTUDIANT. — Non.

UN ÉTUDIANT. — Elle en crée une nouvelle. L'ancienne est en train de mourir.

EHRENBOURG. — Par quoi peut-on la remplacer ?

UNE ÉTUDIANTE. — Je ne sais pas. Si je le savais, j'arrangerais ma vie autrement.

EHRENBOURG. — Et comment l'avez-vous arrangée ?

L'ÉTUDIANTE. — Jusqu'à présent, pas !

UN ÉTUDIANT. — Les enfants, au lieu d'être élevés par les parents, sont élevés par la société : crèches, pionniers, Komsomoletz. La famille ne meurt pas, elle change

Sur la Jalousie

EHRENBOURG. — Selon vous, la jalousie est-elle possible dans notre société ?

UN ÉTUDIANT. — Je ne sais pas. Je crois que la jalousie est un phénomène un peu anormal. C'est une maladie mais qui dépend de l'homme. Dans la société nouvelle, cette maladie ne doit plus exister. A présent, elle existe encore.

UN ÉTUDIANT. — Je trouve que les manifestations de la jalousie sont inexplicables. Quant au sentiment, il est possible et naturel.

UN ÉTUDIANT. — A mon avis, le sentiment de la jalousie amollit l'Homme.

UN ÉTUDIANT. — Pour moi, non. C'est un sentiment dégoûtant parce qu'il humilie l'autre. Si je suis jaloux, c'est que je mets sur toi la patte du propriétaire. Tu es à moi, et à personne d'autre.

UN ÉTUDIANT. — Mais comment être indifférent à tout ? Il doit exister un attachement pour un être précis.

UN ÉTUDIANT. — Tant pis pour moi si j'en souffre, mais être jaloux c'est déraisonnable.

Un Étudiant. — Il y a confusion. Vous mêlez le sentiment et ses manifestations. Quand la jalousie vous fait casser la tête d'un autre ou lui envoyer une balle de revolver, c'est de la barbarie. Mais ce sentiment peut exister même entre camarades.

Imaginez que vous avez habité longtemps avec un homme en bon camarade, puis cet homme part. Au bout d'un an, vous arrivez chez lui avec les sentiments les plus affectueux et, tout à coup, vous sentez que vous n'êtes plus rien pour lui et qu'il a un nouveau camarade. Alors, malgré vous, vous sentirez de la jalousie.

Un Étudiant. — Les vieux sentiments sont mis en nous par la formation historique, ils ne peuvent pas être chassés d'un coup. Mais ça se fait peu à peu et, dans la société communiste, il n'y aura plus de jalousie.

Une Étudiante. — Si une autre femme plaît à un homme qui me plaît, je veux admettre qu'elle a plus de qualités que moi et alors c'est tout à fait naturel.

Ehrenbourg. — Et vous allez vous en réjouir ?

Une autre Étudiante. — Je ne crois pas qu'elle se réjouisse.

Une Étudiante. — La question est claire. Nous ne sommes pas privés de volonté, nous sommes conscients et cultivés. Et les membres de la Société communiste auront ces qualités plus développées encore. Alors, ils reporteront leur énergie sur quelque chose de plus sérieux et ainsi tout s'arrangera.

Un Étudiant. — Dans la Société communiste, il n'y aura pas de crime. Mais le sentiment restera. En tout cas, l'homme gardera la même sensibilité.

Un Étudiant. — Par jalousie, j'entends l'émotion qui est propre au mâle ou à la femelle.

Sur l'Amour

Un Étudiant. — Pour moi aussi, l'amour est seule-

ment biologique. Hors de quoi, je ne vois rien. Sur cette base, on édifie tout le reste.

Une Étudiante. — Je crois que le camarade vulgarise. Un homme qui ne peut pas avoir de sentiments n'est pas cultivé.

Un Étudiant. — L'amour doit sûrement exister, nous sommes tous de cet avis...

Un Étudiant. — L'amour n'est pas raisonnable ; comment expliquer que cette fille-là me plaise, et pas une autre ?

Un Étudiant. — Si l'on admet que l'amour existe, alors comment se fait-il qu'un garçon fasse la connaissance d'une fille, se promène avec elle, lui dise qu'il l'aime, et soit persuadé que c'est vrai ; mais il suffit qu'ils accomplissent l'acte sexuel pour que tout cet amour revienne à zéro ? Alors, pourquoi dire « amour » ? L'Homme raisonne, parle, mais ne comprend pas lui-même ce qu'il dit. Ce n'est pas seulement la jeune fille qu'il trompe, il se trompe aussi lui-même.

Un Étudiant. — Si le garçon veut se surpasser afin d'être remarqué par la fille, il tâchera de faire quelque chose de bien et il deviendra plus cultivé.

On ne peut pas dire que l'amour n'est qu'un sentiment biologique. Il en était ainsi autrefois, on peut encore le constater dans les campagnes où une fille plaît à un garçon parce qu'elle est physiquement belle.

Mais, chez un homme cultivé, il ne peut pas en être de même. L'amour ne doit pas être seulement un sentiment sexuel. C'est tout un complexe de sentiments sur la base duquel doit être fondée une nouvelle famille.

Sur la Maternité

Un Étudiant. — Je trouve que le sentiment de la maternité a sa raison, c'est l'expression d'un senti-

ment de propriété : « Il est mauvais, cet enfant, mais c'est le mien, donc il est bon ».

Un Étudiant. — Avec l'éducation collective, ce sentiment doit pourtant mourir puisque la mère donne son enfant à la crèche...

Une Étudiante. — Oui mais elle regarde par un trou comment il est là-bas !

Une Étudiante. — Oui, il ne s'agit pas d'échanger une robe ou une blouse. Il n'y a pas une mère qui échangerait son enfant pour un autre.

JOURNAL D'UNE ÉTUDIANTE

(Journal d'une étudiante de dernière année (Faculté de chimie, Université de Tomsk) ainsi que ses lettres à son mari.)

19 *mai*. — J'ai accompagné Aliochka au train. Il partait, appelé par un travail. Allée au cours : Léninisme. J'étais en retard de deux heures. On analysait la question paysanne. Les filles ont tout de suite remarqué que j'ai une robe neuve. Aussitôt, elles m'ont demandé où je l'avais achetée, etc. A trois heures, je suis rentrée. Je me suis couchée pour me reposer un peu et j'ai dormi comme un plomb jusqu'au lendemain matin.

La pièce est sale et en désordre. Les bras me tombent, il y a tant à faire !

Je pense à Aliochka, a-t-il eu le train à Taïga ?

Est-ce que je m'habituerai à cette nouvelle vie : Séparés ? C'est aussi mal quand on vit ensemble que quand on ne vit pas ensemble. Je crois que, pour n'importe quelle union, il faut vivre ensemble. Sinon, tout peut s'évaporer.

20 *mai*. — Cet après-midi, j'ai passé l'examen sur le son. A quatre heures, manifestation en l'honneur de l'ouverture de la conférence du parti. Demain les

« bataillons » partent en camping, mais, moi, je suis exempte de culture physique. Ce soir, dans la salle de lecture j'ai lu *Sans Aubépine*, par Romanof. Assez dégoûtant : détails malsains, dissertation maladive.

Comme je voudrais vivre une vie sans agitation, rester seule avec Aliochka ! Et rien de tout cela. C'est trop stupide, ce n'est pas la vie.

21 *mai*. — Ce matin j'ai failli tout manquer en me levant trop tard. Je dors bougrement bien seule. J'ai lu aujourd'hui, sur le journal mural, l'article : Revue des Professeurs. Tout va très bien, tous les professeurs ont une foule de devoirs sociaux. Seul, K... en est exempt, cas de force majeure. Passé la physique. Reste maintenant l'électricité.

22 *mai*. — En me levant, j'ai décidé de nettoyer. Après quoi, j'ai acheté pour dix kopeks un bouquet de fleurs et je les ai mises dans un vase, sur la table.

Aujourd'hui, je suis allée chez le doyen pour chercher le programme de métallurgie. K... me l'a donné. Je me félicite encore d'avoir choisi la métallurgie : Étude des minerais, du polissage, des scories, des hauts-fourneaux, etc., etc. Comme c'est charmant ! Tout est solide, sérieux. Pas comme ceux qui ont apporté la moisissure en Sibérie.

22 *mai*. — Le matin, études. Le soir, assise dans la bibliothèque j'ai lu *Sur le Don paisible*. Ça, c'est beau ! Quelle fraîcheur de couleurs ! Quelle langue ! Quand je reviendrai des praktika [1], il faudra l'acheter. Oui, il faut avouer que l'amour chez les gens simples est plus fort que chez les intellectuels pourris. Ceux-ci

1. *Praktika :* Travaux pratiques réservés pendant l'été dans les usines, mines et laboratoires aux étudiants des cours supérieurs qui reçoivent, pour ces travaux, un salaire.

n'ont pas de quoi aimer, tandis que le paysan, s'il est caressant, c'est du vrai.

Qu'est-ce que fait Aliochka ? Il devait m'écrire de Taïga, et rien. Il a dû tomber sur une belle voisine et il n'a pas le temps d'écrire.

23 *mai.* — Jour de repos. Je travaille. Dehors, il fait déjà chaud. Herbe verte. Les arbres se couvrent. Tout m'agace.

Tania S... passe à l'université de Moscou où elle rejoint son mari, ce qui ne l'empêche pas d'être pendue au cou de T.

25 *mai.* — A l'examen d'artillerie, Tania S... me demande : « Parti, ton mari ? Tu dois te reposer. Hein ! tu en avais assez. Chez moi, c'est toujours comme cela, quand on reste longtemps ensemble, j'en ai assez de mon mari ». Quelle femme !

26 *mai.* — Je rentre chez moi. Un mandat, et, tout à coup je suis si triste. Je pense qu'il vaudrait mieux qu'il n'y ait pas de mandat, mais qu'Aliochka soit avec moi. Beau temps. Tout est vert. Et, ici, il faut se démener comme un diable, je n'ai même pas le temps d'aller au bain. Je pense qu'Aliochka, maintenant, doit avoir beaucoup d'argent, il se ballade à Moscou, il ne sait qu'en faire. Qu'il s'habille, au moins ! Il a dû en donner des tas à papa et à maman.

Moi, dès que je toucherai de l'argent, j'en enverrai à Maman, mais je ne sais pas combien envoyer ? Vingt ou trente roubles ? Peut-être je n'en enverrai que vingt. Car il en faut pour le voyage, pour vivre là-bas, et, à l'automne, quand je reviendrai, je dois avoir de quoi vivre.

Qu'Aliochka m'envoie vite une lettre !... Mal au cœur, et pourquoi ?... Les violettes fleurissent.

27 *mai.* — Je ne me sens pas bien. Mal à la tête. Mal au cœur. Il est possible que nous ayons été imprudents, Aliochka et moi. Histoire désagréable. Demain, examen, dernière partie organique. J'ai touché l'argent. Envoyé à maman trente roubles.

Je me sens fatiguée, sans forces. Je rentre. Je tombe comme une masse. Je ne sais pas si l'argent qu'Aliochka a envoyé est pour tout l'été ou non ?

Je n'ai ni taies d'oreiller, ni robes, ni inexprimables[1]. Il faut absolument faire quelques achats. Rien à manger.

Si Aliochka ne revient pas après l'expédition, l'affaire peut tourner mal. Et encore, il est possible qu'il ne revienne jamais, qu'il se laisse séduire par une petite gueule peinturlurée de Moscou.

29 *mai.* — Passé la chimie organique et l'artillerie. Aujourd'hui Léna arrive avec une nouvelle blouse. Je lui demande où elle l'a achetée. Elle répond : « Mon mari me l'a envoyée de Moscou ». (Ce n'est pas vrai, il est impossible qu'il y soit déjà !) Ça m'a fait exploser, le sang m'est monté à la tête, j'ai dit : « C'est une pierre que tu jettes dans mon jardin ». Elle : « Pas possible ! Je ne savais même pas que ton mari (comment l'appelle-t-on déjà ? Aliochka) est à Moscou ». Ils me dégoûtent tous. Pour les travaux pratiques, j'irai à Zlatooust. Pas de lettres d'Aliochka. C'est toujours comme ça, il promet des tas de choses et puis, il ne tient rien. Trop stupide, ce n'est pas la vie.

30 *mai.* — J'étais seule avec U... il n'y avait personne dans le laboratoire. Il me dit brusquement : « Vous savez, il me passe beaucoup d'étudiants entre les mains, mais vous avez attiré mon attention par votre originalité. Vous êtes très douée, mais j'ai l'impression que tout cela ne vous intéresse pas du tout. »

8 *juin.* — Réunion d'autocritique et de nettoyage

1. *Pantalons* (expression démodée).

mutuel des étudiants. On m'a nettoyée un peu, pour faible enthousiasme dans le travail de choc et aussi parce que je suis souvent avec mon mari (ce sont les garçons qui ont dit ça), à ce moment-là, Louska se lève et dit : « Elle n'a pas de mari ». Tout le monde : « Comment ? » et Louska dit : « Pour le moment, car il est parti pour les Praktika. »

4 *juin*. — On a reçu, au parti, R., L. et d'autres. Tous ont été admis comme candidats. B. a bien répondu. Quand on lui a demandé : « Combien avez-vous eu de peines disciplinaires ? » il a répondu militairement : « Dix citations pour ma bonne conduite ».

Je suis allée chez le doyen porter le diplôme d'Aliochka. J'ai remarqué chez L... une nouvelle manie. Sans doute parce qu'il est nouveau membre du parti, bravement, il remonte son pantalon jusqu'au cou...

... Aliochka me fâche. Sur une telle somme, il n'a même pas pu dépenser cinquante roubles pour m'acheter un manteau. Il ne sait même pas faire plaisir. On dirait un vieillard. Aucune vivacité. A mon avis il faut orner la vie commune de choses agréables. Sinon, il peut arriver qu'on n'ait plus ni sentiment ni intérêt l'un pour l'autre. Il doit comprendre que ce n'est pas l'objet qui importe, mais l'intention.

Il est dur à faire peur. Ses billets sont comme des notes de bureau. Si c'est pour recevoir des lettres officielles, je n'y tiens pas, je n'en ai pas besoin.

Et puis, au diable l'amélioration de ma vie conjugale ! Elle ne vaut rien. S'il est parti chercher de l'argent, qu'il reste assis sur son gros sac.

C'est même drôle. Il écrit qu'il n'y a pas de manteau bon marché, qu'il n'y en a qu'à partir de cinquante roubles. Peut-être voulait-il m'acheter un manteau pour vingt roubles ? Sur six cents qu'il a reçu, c'est bien généreux.

Aujourd'hui, j'irai chez le médecin...

... De quoi parlent les professeurs avec leurs femmes ? De chapeaux, de bas, et solennellement encore, comme s'il s'agissait de problèmes mondiaux ? Quand même, je suis loin d'être une femme de professeur.

Lettres au Mari

5 *juin*. — Aliochka, mon arbre au gros nez. C'est le soir. Qu'est-ce que tu fais ? Ah ! J'arrive de la cantine. Chez K... j'ai escamoté l'examen. Aujourd'hui, inauguration du jardin. Si j'avais mon Aliochka, nous nous serions balladés tous les deux. Tu sais, je regarde souvent ta photo. Comme tu es grand ! un vrai mari. Dès l'automne nous aurons une bourse proportionnelle. Moi j'aurai quatre-vingt-cinq roubles par mois. Dis, Aliochka, reviendras-tu à l'automne ? Ah ! tiens ! Sinon, ma parole, je prendrais un autre mari. On va nous réunir à l'école technique, alors je vais trouver un technicien. Ce sont tous de si bons maris. Ce n'est pas comme toi. De toi on ne peut pas attendre une parole tendre. Vieux rassis ! Comme si nous vivions ensemble depuis dix ans !

Et toi, quand tu achèteras le chapeau de professeur, tu devras te chercher une autre femme, avec des perles sur le cou, qui est assise et nettoie ses griffes.

Tu vois, canaille, quelle longue lettre je t'écris ! Je te dis tout ce qui me passe par la tête. Peut-être de telles lettres te déplaisent. Je peux devenir plus concise. En attendant, salut ! J'embrasse le bout du « petit nez charmant », une moitié de l'oreille, un quart de l'œil et quoi encore ? La petite fossette du menton, je ne l'embrasse pas car tu deviendrais trop fier. Meilleures salutations.

Ingénieur B...

P.-S. — Ça te plaît ? Tu dois être fier à l'idée que tu auras une femme ingénieur. Mais non, on ne peut te prendre par rien. N'essaie pas de m'envoyer une lettre tendre, tu verras, je te mettrais en charpie. Comment est ta santé ? Est-ce que tu tousses ? Est-ce que tu dors bien ? Écris.

6 *juin.* — Bonjour, mon cher Alexeïka. Un tas de nouvelles :

A l'université, tout va bien. Passé la Physique. Tu ne dois pas te fâcher si je t'ai vexé parce que tu ne m'as rien acheté. Tu as dû passer devant vingt magasins, mais évidemment, si c'est à contre-cœur, on ne peut rien y faire. Sur le mandat, tu as écrit qu'il n'y avait pas de manteau moins cher que cinquante roubles. Mais je crois qu'il aurait mieux valu que tu m'envoies moins d'argent et que tu m'achètes le manteau. Tu sais bien qu'ici on ne peut rien acheter. Maintenant il est trop tard, mais ça m'est désagréable.

Et puis, tu n'écris rien. Comment vont tes affaires ? Combien as-tu touché d'argent ? Est-ce que tu en as envoyé aux parents ? Il faut m'écrire tout.

Mes affaires à moi ne sont pas très agréables. J'ai terriblement mal au cœur. Je suis allée aujourd'hui chez la doctoresse. Elle ne peut rien dire encore, car si c'est cela ce n'est vieux que d'un mois (tu te souviens).

Ça ne serait encore rien mais, le 15, je dois partir pour les Praktika. Je vais à Zlatooust. Donc, il faut faire l'avortement. Maintenant c'est la commission qui décide. Je suis terriblement inquiète, je ne sais que faire. La doctoresse m'a dit de passer chez elle avant mon départ. Si elle constate la grossesse, il n'y a plus qu'à se pendre.

On dit qu'à N... on fait l'avortement beaucoup plus librement.

Avoir un enfant, cela, je ne le veux à aucun prix...

A Tomsk il fait beau, mais, en moi, il fait vilain à tous les points de vue. A la cantine, c'est terrible.

J'attends une longue lettre de toi. J'espère que tu sais comme je me suis habituée à toi. Comme je m'ennuie seule. Je veux que tu m'écrives comment tu penses vivre cet hiver. Si tu reviens, tu vas me réjouir beaucoup, car je suis maintenant en humeur de liquidation. Dix heures du soir. Je suis fatiguée. Je me sens mal avec tous ces soucis (avortement, maman, argent, toi). J'ai maigri. On me dit déjà que, sans mari, mes joues se creusent. Je viens de passer la main sur ma joue et j'ai senti l'os.

Non, ce n'est pas bien de vivre séparés. Pour un temps, ça va, on peut le supporter. Mais si ça doit durer un an, ça ne va pas. Tout va disparaître, l'intimité et le reste. Tu sens, Alexeïka, comme tout cela est dur pour moi : l'avortement, et toi qui n'es pas là. Avec toi, ce serait plus facile. Voilà, je ne peux pas écrire davantage, car il y a tout un ruisseau qui coule de mes yeux. A demain.

9 *juin*. — Je reviens du laboratoire.

L'avortement sera payant : cinquante roubles. Voilà tout mon argent en fumée. Mais tu sais déjà tout, je ne t'en dirai pas plus.

C'est dommage, je ne mange pas à ma faim, et l'argent ira aux docteurs.

Une nouvelle : devant l'Université on a planté des fleurs, posé une fontaine, beauté et peinture. Maintenant on ne peut plus s'asseoir sur l'herbe, la milice vous chasse.

Prends garde, citadin, écris vite à ta provinciale, sinon, quand tu arriveras je vais te tirer le nez et l'oreille, peut-être les deux à la fois !

Ne t'inquiète pas trop. On va s'en tirer. Seulement, c'est dommage à cause de l'argent. Je n'ai plus rien à me mettre. Comment faire pour le manteau ?

Je t'enverrai un beau cadeau de Zlatooust.

12 *juin*. — ... Neuf heures du matin, je bois du

thé avec du sucre et du pain. J'ai roulé la coopérative, j'ai fait comme si j'en étais membre et j'ai reçu du sucre.

Je veux te dire encore que les éprouvettes se cassent trop facilement. Toutes celles que nous avons achetées ensemble sont déjà fichues.

Le temps est magnifique. A présent, j'ai la liberté d'acheter des fleurs ; l'année passée, tu me le défendais. Il y a dans ma chambre une telle odeur d'aubépine que la tête vous tourne. J'achète aujourd'hui de nouvelles éprouvettes. L'argent file. Écris-moi où en est ton gros sac ! Vous êtes maintenant un bourgeois soviétique, vous devez raisonner sur le détachement de la science à l'égard de la dialectique. Au plaisir ! ... J'embrasse encore une fois le petit nez charmant, etc.

J'ai reçu une lettre de maman. Elle écrit qu'elle ne sait pas si elle ira à Sverdlousk. V... lui conseille plutôt de venir vivre avec nous. Je dois avouer que cela ne me séduit pas du tout. Ce serait, à nouveau, les chamailleries, mais je la plains.

Prends garde, n'avale pas trop de soleil, sinon tu vas tant réchauffer ton sang nordique qu'il te faudra une petite avec du sang méridional. Comment se porte votre corps tendre ? Sur quoi dors-tu ? Pauvre, tu n'as personne maintenant à qui chiper l'oreiller. Et moi, Aliochka, je dors terriblement bien.

Si tu ne dois pas revenir pour l'hiver, je ne t'écris plus de lettre. C'est insupportable, je suis comme un écrivain toujours la plume en main, à te raconter tout.

Z... a acheté le chapeau dont tu rêvais. Il se promène coiffé comme un cheval d'usine. Donc, adieu mon bon (et pas bon). Souhaite-moi une bonne santé, j'attends une lettre tendre, « avec aubépine » [1].

1. La nouvelle de Romanof « Sans Aubépine », dont il a été question plus haut, fut très discutée parmi la jeunesse soviétique. Il s'agit d'une histoire d'amour, dans laquelle la femme reproche

15 *juin.* — Aliochka, les affaires vont mal, je suis allée aujourd'hui chez le médecin, il faudra faire l'avortement. Demain, je me présente devant la commission et si cela ne réussit pas, je pars le jour même à N... et je fais faire là-bas l'avortement payant.

... Je suis persuadée qu'avec la commission ça n'ira pas, car ce sont des ouvrières. Les dépenses avec le voyage seront : douze roubles pour le billet d'aller et retour, cinq roubles pour la consultation, quinze roubles pour l'avortement et pour la vie là-bas cinq roubles. Alors, tu peux compter sûrement quarante roubles. Si tu as de l'argent, et si ça ne te gêne pas trop, alors envoie-le moi, car je crois que rester affamée et malade, c'est impossible. Et puis cela nous regarde tous les deux et, pour ma part, je souffre suffisamment en plus de ça. Évidemment, s'il n'y avait pas cette histoire, je ne te demanderais pas d'argent... Comme c'est difficile de payer seule pour tout ! Et je n'ai même pas quelqu'un à qui parler. Et toi, tu vis là-bas pour ton plaisir, ça t'est même difficile de m'écrire une lettre. Au fond, tout est foutu. Prière de ne pas penser que je me plains, je ne dis que la vérité.

Aujourd'hui, j'ai reçu les photos. Elles sont bien réussies, mais j'ai les pupilles comme des gros sous et tu as la cravate de travers. Seulement, la pose est trop sévère. On ne dirait pas des époux, tout au plus des connaissances. Tu aurais dû incliner la tête un peu vers moi. Comment dois-je te l'envoyer, sépia ou noir mat ?

Si tout se passe bien, je compte partir le 25 pour l'usine. J'ai passé la minéralogie. Pour l'automne il ne me reste que la mécanique.

Le temps est beau, le lilas est fleuri, muguet, iris,

à l'homme d'avoir manqué d'attentions à son égard, et de ne même pas lui avoir offert d'aubépines — à quoi l'homme répond en lui faisant remarquer qu'il a été délicat au point d'éteindre l'électricité, pour ménager sa pudeur.

pommier. S'il n'y avait pas toute cette histoire on pourrait recevoir autrement le printemps. Je ne sais pas du tout où descendre à N... Assez avec ça ! Autrement, tu vas arracher un poil de ta barbiche.

Qu'est-ce que vous faites ? Allez-vous bientôt m'écrire de longues lettres ?

Je t'assure, Aliochka, séparés, ce n'est pas la vie — c'est clair ? Si tu veux t'installer là-bas, je dois me faire déplacer aussi. Bien entendu, si tu as l'intention de continuer la vie en commun. Mais vivre séparés, je ne l'accepte pas. Tous ces soucis vous rongent la santé. Chaque nuit, je te vois en rêve : il me semble que tu es malade ou quelque autre malheur. J'ai appris qu'il y avait eu une catastrophe de chemin de fer, je n'avais pas encore lu sur quelle ligne et j'ai pensé tout de suite que tu étais dedans.

Tu ne t'inquiètes sûrement pas autant pour moi et, pourtant, ça va mal. Tu sais, ce sera sûrement une fille cette fois, car j'ai très peu de malaises. Par conséquent, il faut faire à tout prix l'avortement. Puisqu'on a fait ça sans hésitation pour le premier fils, maintenant il n'y a plus rien à regretter...

Encore un malheur ! j'ai donné mon maillot à laver à Barbara et elle, tu entends, elle s'est couchée et a oublié que le maillot était resté pendu sur la rue. Naturellement, on l'a chipé.

Adieu, Aliochka, ne m'oublie pas !

POÈTE

(Lettre de l'ouvrier Komsomoletz Z... travaillant aux mines de charbon à Léninsk, bassin de Kouznetsk.)

Cher camarade, je vous demande bien pardon, je ne peux pas ne pas vous demander ce que je dois faire.

Le but de ma vie est de devenir poète, mais je suis privé d'étoile conductrice, c'est-à-dire que personne ici

ne peut m'indiquer au juste comment il faut faire des vers. Peut-être suis-je tout à fait illettré et sans une étincelle de talent.

Tout le temps qui me reste libre après le travail et les occupations sociales, je le consacre à la poésie.

Je vous supplie de me dire si j'ai quelque chose en moi. Sinon, je trouverai des forces pour me séparer de ce désir et tout mon temps je le consacrerai alors à élever mon niveau d'ouvrier qualifié et à notre grande lutte pour l'avenir.

J'ai 19 ans et je n'ai reçu aucune éducation spéciale, je sais seulement lire et écrire.

Quand j'avais 14 ans, travaillait ici un spécialiste anglais. J'écoutais comment il parlait avec la traductrice et j'ai eu envie d'écrire des poèmes à la façon dont il parlait. C'est-à-dire pas comme parle tout le monde, mais beau et perçant. Je ne rêvais pas d'écrire en anglais, mais je voulais écrire selon la jonction inattendue des sons.

Quand je présentai mes poèmes pour la première fois dans le cercle littéraire de *l'Association des Écrivains prolétariens*, le camarade L... les a considérés comme étant du futurisme bourgeois et périmé.

Malgré cela, je n'ai pas quitté cette voie et j'ai continué d'écrire avec la même conviction sur des thèmes purement prolétariens, par exemple, les exploits des ouvrières de choc, ou la lutte pour le progrès technique. Mais, dans ces poèmes, je continuais de chercher les sons éloignés.

Dites-moi franchement si quelqu'un peut comprendre mes allusions poétiques et comment, personnellement, vous les considérez.

Je vous confie le destin de toute ma vie.

PHILOSOPHIE

(Fragments de lettres adressées par un étudiant de l'Université de Tomsk (faculté de mathématique) à une jeune fille imaginaire. On peut considérer ces lettres comme le journal de cet étudiant de 22 ans.)

Fragment de la seconde lettre. — Le pentagramme apprend à se taire ou à dire la vérité. Eh bien ! devant eux, « amis et camarades », je me tais ou je ne dis pas la vérité.

A toi ma chérie, je dirai la vérité sur nos jours, sur la construction socialiste au jour le jour.

Je veux te parler du héros de notre temps. Te souviens-tu de Petchorin, dans le roman de Lermontov *Le Héros de notre temps ?* Il était individualiste. Quand il a voulu dire aux hommes la vérité, ils ne l'ont pas compris et il a appris à haïr. Petchorin disait la vérité, on ne le croyait pas. Alors, il a commencé à mentir tout en apprenant à bien connaître le monde et en étudiant les ressorts de la Société. Et il s'est renfermé de plus en plus profondément en lui-même.

Cent ans ont passés.

Si Petchorin était dvourouchnik [1] individualiste, notre héros, est dvourouchnik collectiviste. Notre héros est double, je l'ai vu partout, dans n'importe quelle région de l'Union : Usine de l'Oural ou de Léningrad, dans les mines de Kousbas, dans les Universités. Il n'est pas seul, il est collectif. Il est collectiviste aux réunions de l'usine, à l'université. Il est individualiste au fond de son âme et dans ses propres actions. Il dit toujours qu'il faut lier sa vie intime au collectif, mais il cache le plus petit de ses désirs et de ses sentiments

1. Hypocrite, l'homme dont la main droite ignore ce que fait la main gauche.

derrière des milliers de mots d'ordre et de citations de journaux.

Fragment de la troisième lettre. — Quand l'homme pense et rejette le sentiment, il est froid et dur, mais invincible, car l'appareil cérébral est mathématique, il travaille avec une exactitude irréprochable.

Quand l'homme se donne au sentiment, il est l'Homme avec une majuscule et je l'aime.

La vie nous apprend à cacher nos meilleurs sentiments au fond de l'âme. Notre époque est dialectique et mathématique. Elle demande des appareils de pensée, et non l'Homme que décrivait autrefois Gorki.

Les gens de notre époque construisent un édifice élevé. Cet édifice est calculé selon les formules mathématiques, avec une suite de différentiels et d'intégrales des plus compliqués. Il est sévère. Tous les angles à 90°, toutes les lignes droites. Il est énorme, mais pas beau, Il a la couleur grise du béton. C'est l'édifice de l'époque. Il prouve le haut développement de l'homme, mais non le développement de la haute humanité.

Les gens qui, à notre époque, sont devenus, ou tâchent de devenir dialecticiens et mathématiciens, perdent parfois pied. Et pour moi, mon aimée, je comprends que l'on ait applaudi au théâtre *L'intrigue et l'Amour* [1]. La dialectique de ce fait est claire... tout autant que le fait est dialectique.

Fragment de la quatrième lettre. — Tu te souviens, je t'écrivais que Maïakovsky a été trahi par le lyrisme. Je t'écrivais, à propos de la tragédie de notre époque, que l'absence de beauté et de romantisme mène parfois à un résultat décevant.

Tu as probablement lu le passage de Lénine dont je

1. De Schiller.

t'ai parlé. Dans le dix-huitième volume, Iliitch affirme que la fantaisie et le romantisme sont indispensables. Iliitch savait que pour vaincre il faut enflammer et il enflammait.

Rappelle-toi cette longue soirée où nous lisions des pages étonnantes sur les luttes d'Octobre. La canonnade héroïque des idées, la bourrasque des dix jours. Les aventures romantiques de Tchapaïev le serrurier de Lougansk, qui prit Tsaritsin. La cavalerie rouge de Boudionny, et l'inoubliable Pérékop. Ce ne sont là que les idées audacieuses sorties de la fantaisie d'Iliitch. Et plus près encore, plus d'audace. Dans le pays dévasté, sur les ruines des usines, sur les cimetières de locomotives, sur les champs morts, en 1921, quand la famine encerclait le pays, Iliitch disait, au Dixième Congrès du Parti communiste : « de la Russie de la NEP sortira la Russie socialiste ». C'est cette fantaisie que Staline appelait « l'élan russe révolutionnaire ». C'est la fantaisie audacieuse des bolcheviks. C'est cette fantaisie qui réalise les constructions. Et ce n'est pas en vain que Staline comparait Iliitch à un « aigle des montagnes ».

A LA CONSTRUCTION

(Raconté par le Komsomoletz R... qui travaille à Kouznetsk.)

Il y a déjà deux ans que je travaille ici au montage des hauts-fourneaux. J'en ai vu des gens pendant ce temps, ils venaient à Kouznetsk de partout.

Comment on les a recrutés ? L'agent parcourait la Russie méridionale, il allait sur le marché et tous ceux qui lui tombaient sous la main, il les amenait ici. Il venait aussi des gens des Kolkhoz qui voulaient se faire une spécialité. Il y avait des ouvriers conscients des usines méridionales qu'on a fait venir exprès ici. Et il y avait en troisième lieu ceux qui ne sont pas venus pour cons-

truire, mais pour happer le plus possible et déguerpir.

Quand nous avons commencé le premier four, on pouvait s'apercevoir de tout cela. Un homme vient de Léningrad. Moi, j'étais chef d'équipe, je lui demande : « Où travaillais-tu ? — A Léningrad, en usine ; et c'est lui qui me questionne : « comment est le manger ? quand reçoit-on les vêtements de travail ? » je lui réponds : « Dans six jours, tu recevras tes vêtements ».

Six jours se passent, il reçoit les vêtements et, le lendemain, plus personne, disparu. Ceux-là venaient pour le profit, ce sont des rapaces.

Quand un homme comme ça va à la cantine, il commence à rouspéter, bref, il décompose les masses. Parmi eux, il y en a qui jouent aux cartes dans les baraques, se saoûlent et font les quatre cents coups.

Il y avait aussi des gens comme ceci : je me souviens, dans notre atelier, le travail fini, on commence à préparer une partie de machine qui doit être montée le lendemain. On vient le lendemain, le câble est coupé, c'est assez pour que le travail soit arrêté pendant deux jours, le temps de la réparation. Mais nous, évidemment, nous ne sommes pas plus stupides qu'eux. Si on nous confie une chose, nous devons bien la surveiller. Le matin, avant de travailler, nous vérifions tous les instruments, sinon, ou bien on coupera le câble ou bien on faussera le levier.

Je veux encore vous raconter un fait. Quand nous travaillions sur la cinquième hotte, c'était environ en décembre 1931, nous avions mis cinquante-cinq minutes à monter un mât. Le matin, nous revenons : le mât est tombé, démonté. Heureusement, personne n'a été tué. Il est clair que c'était le travail de l'ennemi de classe.

Il y avait beaucoup de gens des Komsomol qui sont venus pour travailler vraiment. C'était aujourd'hui

« Soubbotnik », demain « Soubbotnik »[1], ils travaillaient seize à dix-huit heures par jour.

Cette masse avait une conscience. On sentait le désir de créer un géant en Sibérie. Ils ont été très utiles, ils ne venaient pas pour se pousser.

Prenons les Komsomoletz. Dans notre atelier ce sont eux qui ont fait les travaux de terrassement, la pose des briques réfractaires et pendant qu'on montait les pièces les gars ne sortaient pas du chantier. Ils dormaient là. On leur portait là de quoi manger. Ce sont des héros qui ont lutté pour la construction.

Je voulais dire aussi que même parmi les Komsomoletz, il y en avait qui venaient gagner de quoi acheter un cheval ou une vache. Ils venaient pour l'argent, bien que Komsomoletz.

Mais la majorité venait pour le travail, ils le faisaient sans vantardise. Ceux-là ne sont pas partis.

CHARTISTE

Lettre du Komsomoletz L. K..., à la rédaction d'un journal. Cette lettre est envoyée de Kalmine.

Très estimé camarade rédacteur,

Je vous prie de répondre à une question qui m'émeut profondément. Dans votre journal du 12 septembre, j'ai lu « Marxisme-Lénonisme nous aident à analyser le problème de la crise mondiale ». Puisque cet article n'est pas signé, je considère qu'il représente l'opinion de la rédaction.

Je suis étonné par le trait d'union. Est-ce qu'il indique le fusionnement complet des deux systèmes philosophiques et économiques ?

J'étais habitué à rencontrer ces paroles dans une autre

1. *Soubbotnik* (du mot *Soubbota :* samedi, à cause de la semaine anglaise) : travail volontaire pour augmenter la production.

combinaison : marxisme *et* léninisme. Naturellement, on peut, en supprimant *et*, mettre une virgule. Mais je considère qu'un trait d'union qui réunit les deux mots change le sens, en insistant davantage sur la profonde parenté des deux systèmes. Si je vous ai bien compris, cela m'obligera à reviser plusieurs problèmes. C'est avec la plus grande impatience que j'attends votre réponse.

ENTRETIEN AVEC LES KOMSOMOLTZY

(Cet entretien avait lieu dans la maison de repos d'un jour où les jeunes ouvriers peuvent se reposer du matin au soir. Ces maisons créées pour la jeunesse ouvrière sont situées aux alentours des villes. A l'entretien assistaient des jeunes filles et des garçons de 18 à 22 ans qui travaillent à l'usine métallurgique.)

De la famille.

UN GARÇON. — Avant on considérait chez nous l'amour très superficiellement, à présent nous comprenons tous qu'il ne faut pas se hâter dans cette affaire. Il faut savoir attendre ; les filles ont contribué à ce changement.

UNE JEUNE FILLE. — Naturellement. Un garçon s'amuse, après c'est à nous à nous en tirer. Puis, s'il y a un gosse, la mère s'attache à lui. La question n'est pas du tout dans la pension alimentaire, mais dans le sentiment. Naturellement nous sommes tous pour l'éducation collective. Mais l'enfant a aussi besoin de la famille et si la femme reste seule c'est difficile pour elle d'élever un enfant et puis elle est nerveuse et il ne sort de cela aucune éducation.

UNE JEUNE FEMME. — Voilà comment moi je me suis mariée. Je ne connaissais le garçon que depuis deux semaines et nous avons couru au Zags [1]. Nous sommes

1. Zags : bureau d'état-civil où se font les mariages, les divorces, etc.

restés ensemble un mois, et puis on s'est séparés ; c'était en 1929, j'avais dix-neuf ans, lui aussi.

Maintenant je suis plus intelligente, jamais je ne me marierai plus sans avoir étudié quels caractères différents nous pouvons avoir.

Sur la littérature

Un garçon. — J'ai lu les nouvelles de Babel. C'est très bien, mais ça ne me plaît pas du tout ; tout ça est inventé.

Moi, j'aime que tout soit exactement comme dans la vie, c'est ça le vrai art. Quand je lis *la Guerre et la Paix*, je crois tout ce qui y est écrit. Il me semble que Tolstoï voyait tous les détails et toutes les stupidités de la vie des nobles et aussi tous leurs sentiments.

Mais il est possible que ce ne soit pas absolument comme ça, parce que je n'ai pas connu cette vie. Il est possible que Tolstoï ait inventé, bien qu'on assure que c'est du réalisme absolu.

Quant à Babel, je dis sans hésiter que tout cela est inventé, c'est-à-dire inutile.

DU VILLAGE A L'UNIVERSITÉ

(Raconté par Valia K..., 19 ans, travaillant à Novokousnetzk.)

C'était quand on commença d'établir les kolkhoz. Vous avez probablement su qu'il y a eu des exagérations. C'était avant la lettre de Staline sur le « vertige ». Mon père avait été tué à la guerre civile. Nous vivions avec ma mère, mes deux sœurs aînées et moi.

Quand on a organisé les kolkhoz au village, on a pris nos vaches, alors que nous vivions seulement de la vente du lait, et travailler pour le Kolkhoz pour nous qui sommes sans homme, c'était trop difficile, alors nous

sommes parties à la construction[1]. Mes sœurs sont entrées à l'usine, et moi on m'a mise nettoyeuse d'une baraque où vivaient les ouvriers.

On a remarqué que je nettoyais bien et on m'a envoyée comme gardienne d'un wagon de service.

D'un côté, c'est une bonne place, car j'ai mon compartiment à moi et ensuite j'ai beaucoup de temps libre. Mais je m'ennuie beaucoup, c'est comme une prison.

Avant que j'aie pris cette place, on avait une fois tout chipé dans le wagon. On m'a recommandé de ne pas m'en éloigner. Voilà déjà huit mois que j'y suis.

C'est seulement lorsque quelqu'un voyage comme vous, que je peux descendre aux arrêts et courir pour me dégourdir les jambes.

Je n'ai personne à qui parler. Je lis tout le temps. On laisse dans le wagon toutes sortes de livres, je les lis. Seulement je n'aime pas beaucoup les romans, car si on a lu un roman une fois, on sait tout ce qui se passe et on n'a pas envie de le relire, et il y a si peu de livres.

Mais un camarade a oublié ici, au printemps, un livre. Alors, ce livre m'a beaucoup aidé. Regardez *(elle montre le livre, c'est la « Méthode moderne de conduite des trains »)*.

Au commencement, je n'y comprenais rien, mais je l'ai lu tant de fois que, maintenant, je comprends tout. Je voulais absolument le comprendre et j'y suis arrivée. Je peux maintenant vous montrer sur le dessin où est la manivelle d'aiguillage, où sont les lampes de signalisation, où est le bouton de commande. C'est si intéressant... Je resterai ici encore deux mois parce que ma mère est malade et je dois lui laisser 50 roubles. Après, j'irai à Sverdlovsk, au cours préparatoire, et après, à l'école technique des chemins de fer. C'est maintenant seulement que je commence à vivre.

1. C'est-à-dire à la construction des nouvelles usines.

ENTRETIEN A MOSCOU

(Entretien avec des étudiants du deuxième cours de la faculté mécanique, ayant suivi les cours accélérés ; ils sont âgés de 19 à 20 ans.)

Sur la littérature

UN ÉTUDIANT. — Parmi les poètes, j'aime Bésimensky et Drojine [1].

UNE ÉTUDIANTE. — Moi, j'aime Jarov [1], c'est si bien ce qu'il écrit sur notre insolent Komsomol.

UN ÉTUDIANT. — Je lis des vers seulement dans mes moments de lyrisme, quand quelque chose passe sur moi. Alors, si je lis de la prose c'est aussi une autre prose que celle que j'ai l'habitude de lire. Je lis *Les âmes mortes*, et comme poètes, Lermontov ou Pasternak.

Sur les étudiants d'Occident

UN ÉTUDIANT. — Voici une question qui nous intéresse. Si vous alliez dans un endroit où se réunissent les étudiants français et que vous organisiez un entretien comme celui-ci, vous diraient-ils la vérité ou commenceraient-ils à se dérober ?

Nous nous rendons très bien compte de notre ignorance. Notre instruction est dirigée vers ce seul but : préparer des techniciens. En dehors de notre spécialité, nous connaissons à fond une seule chose, les questions sociales. L'histoire ancienne ou la littérature mondiale, nous n'en avons rien appris, nous sommes allés au Musée et c'était honteux, quelle ignorance ! Nous avons peu de temps et voulons tout savoir ; pour cela il faut sans arrêt remplir les vides de notre instruction, c'est

1. Besimensky, Jarov : jeunes poètes communistes.
Drojine : poète paysan d'avant la révolution.
Pasternak : un des meilleurs poètes lyriques modernes, d'une lecture assez difficile.

ainsi qu'aux moments de liberté, on voit un garçon se plonger dans la géométrie élémentaire. Une chose est indiscutable, c'est que nous nous rendons compte de notre ignorance.

Les étudiants français savent-ils qu'il y a des domaines dans lesquels ils sont ignorants ? Vous nous avez dit qu'ils n'étaient guère versés dans les problèmes économiques, est-ce qu'ils souffrent de leur ignorance ?

Ce qui nous intéresserait ce serait de pouvoir nous comparer à eux.

DISCOURS A LA NATION EUROPÉENNE

> La paix n'est pas l'absence de la guerre ; c'est une vertu, qui naît de la force de l'âme.
>
> SPINOZA.

I

L'Europe ne se fera que si elle adopte un certain système de valeurs morales. — Nécessité, pour ses éducateurs, de croire à une action morale, transcendante à l'économique.

Il paraîtra plaisant de parler de nation européenne à l'heure où certains peuples de l'Europe affirment leur volonté de s'accroître aux dépens de leurs voisins avec une précision que l'histoire n'avait jamais vue, où les autres s'attachent, avec une force accrue d'autant, à conserver leur être menacé, où les moins appétents, parce que les mieux repus, n'admettent pas de résigner la plus petite partie de leur souveraineté. Pourtant, au sein de chacun de ces peuples, il existe des hommes qui veulent unir les peuples, des hommes qui pensent à « faire l'Europe ». C'est à eux que je m'adresse. Souhaitant de donner à leur désir au moins l'incarnation verbale, je les nomme la nation européenne.

Je ne m'adresse pas à tous. Parmi ces hommes, les uns cherchent ce que l'Europe, pour gagner l'existence, devra faire dans l'ordre politique, d'autres dans

l'ordre économique, d'autres dans l'ordre juridique. Je n'ai aucune qualité pour retenir leur audience. D'autres pensent à la révolution qu'elle devra accomplir dans l'ordre intellectuel et moral. C'est à ceux-là que je parle.

Davantage. Je parle à ceux qui pensent que cette dernière révolution est la plus nécessaire. Que le problème européen est, avant tout, un problème moral. Que, du moins, ce problème doit être conçu en soi et, pour quelque mesure, indépendamment des autres.

Mais tout de suite je me demande : Existent-ils, ceux qui pensent ainsi ? Existent-ils autant qu'il faut pour que l'Europe se fasse ? Et, d'abord, pourquoi le faut-il ?

Tout le mouvement de ce discours s'ordonne autour de l'idée suivante. Que celui qui la repousse ne lise pas plus avant :

L'Europe ne sera pas le fruit d'une simple transformation économique, voire politique ; elle n'existera vraiment que si elle adopte un certain système de valeurs, morales et esthétiques ; si elle pratique l'exaltation d'une certaine manière de penser et de sentir, la flétrissure d'une autre ; la glorification de certains héros de l'Histoire, la démonétisation d'autres. Ce système devra être fait exprès pour elle. Il ne sera pas une rallonge du système qui sert aux nations, dont il signifiera, au contraire, sur la plupart des points, la négation.

Ce système sera l'œuvre d'une action proprement morale, s'adressant à la région proprement morale de la sensibilité humaine, dans ce que cette région a de spécifique et d'autonome, dans la volonté qu'elle a — volonté qui est tout le fait moral — d'être spécifique et autonome. Il ne sera pas seulement la projection, dans le plan moral, de la sensibilité économique de l'Europe.

L'Europe se fera, ici, comme s'est faite la nation. Celle-ci n'a pas été un simple groupement d'intérêts matériels. Elle n'a vraiment existé que le jour où elle a possédé un système de valeurs approprié à sa nature, le jour où, au XIXe siècle, s'est constituée une *morale* nationaliste. Ce n'est pas le *Zollverein* qui a fait l'Allemagne, ce sont les *Discours à la nation allemande*, de Fichte, ce sont les professeurs de morale qui en sont sortis. Et le créateur prussien de la morale nationaliste a donné ses commandements comme étant d'essence proprement morale, considérables pour cette raison. Il ne les a pas donnés comme n'étant que la traduction, en langue morale, d'un catéchisme économique.

Il est clair que ce système de valeurs nécessaire à l'Europe ne pourra lui être inculqué que si ses éducateurs se pénètrent de leur fonction telle que je viens de la produire, s'ils adoptent pleinement cette croyance à un monde moral, poursuivant ses fins propres parmi les autres exigences humaines, et apparaissant au milieu d'elles comme un Empire dans un Empire. Je demande donc à ces éducateurs : Adoptez-vous cette croyance ? L'adoptez-vous avec toute la foi nécessaire ?

En vérité, je ne le crois pas. Ce que je crois lire, au contraire, dans la plupart de vos esprits, c'est que cette autonomie du monde moral est le propos d'un idéalisme antique et enfantin, à jamais périmé, et que les affirmations des hommes quant au Bien et au Mal ne sauraient être autre chose qu'une certaine expression de leur être animal, s'évertuant à trouver sur cette terre les meilleurs moyens de se nourrir et de se vêtir. Tant a triomphé partout, aujourd'hui, le dogme de l'impuissance de l'idéal et de la souveraineté de la vie matérielle. Tant est morte la parole du docteur chrétien :

« L'Homme est avant tout une chose spirituelle [1]. »

Donc, la première réforme qu'il vous faut accomplir pour atteindre à vos fins, éducateurs moraux qui voulez faire l'Europe, est une réforme au-dedans de vous-même. C'est de rompre avec cet état d'humilité où vous vous plaisez à tenir votre fonction par rapport à l'économique, et de lui restituer sa dignité. C'est de cesser de vous prosterner au pied des autels de Marx pour revenir à ceux de Platon. Ce n'est, d'ailleurs, point la seule fois que l'édification de l'Europe vous demandera de répudier les mythes germains en faveur des mythes helléniques, de vous convertir des dieux de la mer du Nord à ceux de la Méditerranée.

Bien entendu, je ne viens pas nier les graves transformations économiques que l'Europe devra réaliser pour se faire. Je dis que ces transformations ne lui seront vraiment acquises, ne pourront être tenues pour stables, que le jour où elles seront liées à un changement profond de sa moralité, de ses évaluations morales. J'admets que le sentiment des transformations économiques dont elle a besoin, et qui déjà se dessinent en elle, *indique* à l'Europe la nature du changement moral qu'il lui faut accomplir pour gagner l'existence ; mais je tiens que, cela fait, c'est le changement moral, en se réalisant, qui produira vraiment le changement économique, lui donnera vraiment l'être, et non l'économique qui, de lui-même et à la longue, créera le changement moral. La Matière *invite* l'Esprit à lui donner l'existence, qu'elle ne peut se donner seule, et peut-être lui suggère ce qu'il doit faire pour la lui donner. Mais ce n'est pas la Matière qui, de sa propre expansion, devient l'Esprit.

1. *Homo est maxime mens* (Saint Thomas).

Prenons quelques-unes des transformations économiques dont certains spécialistes disent à l'Europe qu'elle devra les réaliser pour se faire.

Ils lui disent qu'elle devra renoncer à la forme individualiste de l'économique — l'individu étant soit la personne, soit la nation —, mais accéder à une forme collective et concertée. Comment obtiendrez-vous cette révolution économique sans créer dans l'âme de l'Europe une dépréciation de l'individualisme, un respect de l'abolition du moi en faveur d'un grand Tout ? Et qu'est-ce que cela sinon une révolution morale ?

Ils lui disent encore qu'elle devra renoncer à l'exercice illimité de son pouvoir d'entreprendre, d'exploiter la planète, mais rationner sa soif d'enrichissement, discipliner sa production. La meilleure méthode, pour atteindre à cette fin, n'est-ce pas de toucher l'homme dans son échelle de valeurs morales ? de lui enseigner à moins vénérer sa volonté de puissance, à honorer la modération ?

Ils disent encore à l'Europe qu'il lui faudra changer sa conception de la monnaie ; comprendre que celle-ci a pour garantie, non pas un certain volume de métal encaissé dans des caves, mais la discipline des peuples qui la manient, la confiance qu'inspirent au monde les chefs qui les gouvernent. Ce changement de conception, quelle base solide peut-il avoir sinon un changement dans la religion des hommes, qui devront croire, non plus à la toute-puissance de la matière, mais à celle de facteurs moraux ?

Remarquez, d'ailleurs, la forme verbale que prennent ces commandements : « L'Europe devra renoncer... ; elle devra cesser de croire... ; elle devra comprendre... » Toujours des appels à des mouvements de l'âme, nullement à de pures actions matérielles. Un de ces docteurs déclare : « Le Monde a à refaire sa vérité monétaire », montrant que, pour lui, la solution du problème moné-

taire réside dans une volonté de l'esprit. Un autre écrit : « Le fond du problème (économique), c'est d'*éduquer l'esprit* afin qu'il reçoive et *féconde* l'événement de la dépendance internationale ». Peut-on plus nettement dire que la formation de l'Europe exigera l'intégration des nouvelles réalités économiques dans des cadres moraux ?

Là encore, l'Europe se fera comme se firent les nations. Les changements économiques qui semblent avoir formé celles-ci n'y ont vraiment réussi que le jour qu'ils furent soutenus par des changements moraux. En France, l'abolition des douanes intérieures, en Allemagne, le *Zollverein* ont commencé par se heurter à de violentes oppositions de la part des provinces, qui s'en trouvaient lésées. Ces changements économiques ne sont devenus vraiment constitutifs de ces nations que le jour où l'enseignement est parvenu à inculquer à chacune d'elles la religion — morale — de l'unité, et le mépris — non moins moral — du morcellement.

Prenez modèle sur l'Italie, sur la Russie ; bien au-delà de l'économique, leurs chefs s'acharnent à les créer par l'éducation morale.

Ou encore :

L'Europe se fera comme s'est fait le Parti ouvrier. Celui-ci n'a pas existé parce que les prolétaires ont éprouvé, un jour, certains besoins économiques. Il a existé parce qu'à cette sensibilité économique l'enseignement a superposé, dans leurs consciences, une idée morale : l'idée de leur solidarité, de la *grandeur morale* de leur solidarité, et une idée religieuse : l'idée de la certitude d'un lendemain meilleur, d'une nouvelle *parousie.*

L'action morale doit être transcendante aux phénomènes économiques, encore que sollicitée par eux.

J'ai dit que vous deviez donner à l'Europe un sys-

tème de valeurs. C'est dire que votre fonction n'a rien à voir avec la haute activité intellectuelle, si le propre de celle-ci est de chercher la vérité, hors de tout esprit d'évaluation, hors de toute préoccupation moraliste. Au reste, le véritable homme de l'esprit ne s'occupe pas de construire l'Europe, pas plus qu'il ne s'est occupé de construire la France ou l'Allemagne. Il a autre chose à faire qu'édifier des groupements politiques.

C'est dire encore qu'il ne s'agit nullement pour vous d'opposer au « pragmatisme » nationaliste la pure raison ; à des idoles, la vérité. La pure raison n'a jamais rien fondé dans l'ordre terrestre. Il s'agit d'opposer au pragmatisme nationaliste un autre pragmatisme, à des idoles d'autres idoles, à des mythes d'autres mythes, à une mystique une autre mystique. Votre fonction est de faire des dieux. Juste le contraire de la science.

Vous devez être des apôtres. Le contraire des savants.

Vous ne vaincrez la passion nationaliste que par une autre passion. Celle-ci peut être, d'ailleurs, la passion de la raison. Mais la passion de la raison est une passion, et tout autre chose que la raison.

Ce que je crois bon que l'Europe entende, je vous le dirai dans l'absolu, vous laissant le soin de le modifier selon la nature des auditoires auxquels vous aurez à le redire dans vos patries respectives. Cette position, elle encore, m'aliène tout de suite maint des vôtres. Le nationalisme est, en effet, parvenu à vous faire croire que le Verbe n'est considérable que s'il s'attache à valoir pour une portion du globe déterminée, que celui qui prétend s'élever au-dessus de ce relatif et parler dans l'universel ne mérite que notre risée. Comme si le nationalisme n'avait pas, lui aussi, son Verbe qu'il a élaboré sur la montagne, loin des nations particulières, et qu'il adapte ensuite à la nature de cha-

cune d'elles. La réhabilitation de l'Eternel est un des premiers assauts qu'il vous faudra livrer[1].

II

Des tentatives d'unification de l'Europe avant nos jours : Justinien ; Charlemagne ; les Hohenstaufen ; Innocent III ; Charles-Quint ; Napoléon. — Pourquoi elles ont échoué. — L'Europe voulait *être désunie. — Cette volonté atteint son apogée au commencement du XX*e *siècle. — Nécessité de renverser nos jugements sur ces tentatives du passé.*

Cette union que vous rêvez entre les diverses parties de l'Europe, plusieurs l'ont tentée depuis quinze siècles. Bien que leurs desseins, d'ailleurs très différents entre eux, n'aient que fort peu de rapport avec ce qu'il vous faut faire, j'ai pensé qu'il ne serait peut-être pas sans fruit de réfléchir un moment sur leurs tentatives, surtout sur leur échec. Je les rassemblerai dans un court tableau.

La première — la seule qu'il vous faudra rappeler aux hommes, car toutes les autres sont populaires — est l'effort qu'ont fait les empereurs d'Orient, dès la déposition par les Barbares du dernier empereur de Ravenne, pour détruire les royaumes fondés par ces

1. Voici cet enseignement nationaliste transcendant aux nations particulières et qu'elles ont toutes adopté en l'ajustant à leurs génies respectifs : « Dans ses relations avec les autres Etats, le Prince ne doit connaître ni loi ni droit, si ce n'est le droit du plus fort. Ces relations déposent entre ses mains, sous sa responsabilité, les droits divins du Destin et du gouvernement du monde, et l'élèvent au-dessus des préceptes de la morale individuelle dans un ordre moral supérieur, dont le contenu est renfermé dans ces mots : *Salus populi, suprema lex esto.* » (Fichte).

derniers et rétablir l'unité romaine, dont ils s'énoncent les héritiers. Cette tentative réussit un moment, avec Justinien. Mais, dès la mort de ce prince, elle est condamnée. Ses successeurs, réduits à se défendre contre l'assaut de l'Asie, ne peuvent empêcher l'Ouest méditerranéen de recouvrer sa souveraineté. Encore vivace pendant trois siècles, leur prétention à l'unité romaine s'affirme une dernière fois par leur refus de reconnaître Charlemagne empereur d'Occident. Bientôt, conscients de leur impuissance, ils acceptent le fait accompli, saluent le carolingien, à Aix-la-Chapelle, du titre de basileus, traduction grecque d'empereur. Leur effort a complètement échoué. L'unité de l'Europe est à jamais rompue, l'Orient et l'Occident à jamais disjoints.

La deuxième tentative est précisément la fondation par Charlemagne, ou plutôt par quelques hommes d'Eglise, d'un nouvel « Empire d'Occident ». Cette européanisation est une de celles qui méritent le mieux ce nom, car elle est la réunion de nombreux peuples de l'Europe, non seulement sous un même système administratif, non seulement sous une même direction politique, mais sous une même direction intellectuelle : l'incitation au culte de l'antiquité. Maintenue par le grand Empereur et, pendant quelque temps, par son fils, elle s'effondre au bout d'un demi-siècle, au partage de Verdun.

L'idée de refaire l'Europe, du moins d'unir sous un même sceptre l'Allemagne et l'Italie, et aussi le Sud-Est de la France, voire les rives orientales de la Méditerranée, est reprise par les empereurs germaniques. Ils la réalisent en partie, par moments. A plusieurs fois, les Otton, les Barberousse, les Frédéric de Sicile rassemblent les peuples sous leur empire depuis le Rhône jusqu'à l'Oder, depuis Lubeck jusqu'à Messine. Eux aussi, ils tentent d'unir ces hommes

sous un même statut juridique, sous une même direction politique. Mais bientôt les cités italiennes secouent leur emprise, le royaume d'Arles leur échappe définitivement, la papauté se libère d'eux pour toujours. Pendant deux siècles, ils devront se contenter d'essayer de rassembler l'Allemagne.

Parallèlement à ces empereurs, mais de sens contraire, les papes du XIIIe siècle ont voulu, eux aussi, unir l'Europe — la chrétienté — sous une même loi. Ils y sont, eux aussi, momentanément parvenus. Ils la lancent, unie dans le verbe saint, et à plusieurs reprises, à l'assaut de l'infidele. Ils obtiennent que des chefs d'Etats les prennent pour juges suprêmes ; qu'un roi d'Angleterre leur demande la charte qui doit régir ses peuples ; qu'il fasse la guerre à ses voisins ou s'en abstienne suivant leurs ordres ; qu'un empereur d'Allemagne ne trouve sa couronne légitime que s'il la tient de leurs mains ; qu'un autre vienne, au seuil de leur palais et les pieds dans la neige, en implorer le maintien. Mais, très vite, l'Europe cesse d'obéir à celui qui la poussait unie contre l'Asie. Si elle l'écoute encore, elle ne voit plus dans la croisade (je pense à la quatrième) qu'une occasion d'accroître ses divisions. Très vite, les chefs d'Etat, voire les peuples, repoussent avec violence l'intervention d'un tribunal suprême dans leurs affaires, prononcent la volonté de se jeter à leur gré, sans consulter personne, les uns contre les autres. Moins de cent ans après la mort d'Innocent III, non seulement la papauté n'a pas uni l'Europe, mais elle a épousé ses divisions et (grand schisme d'Occident) se déchire de ses propres mains.

C'est maintenant Charles-Quint qui, tenant sous son sceptre l'Allemagne, l'Autriche, les Pays-Bas, l'Espagne, prétend y faire rentrer l'héritage bourguignon, l'Italie, en tant que vassale du Saint-Empire, bref refaire, comme Charlemagne, l'Europe occidentale

unie sous une seule loi. A la différence des précédentes, cette tentative ne réussit pas même un court moment. Elle se solde par un formidable accroissement du morcellement de l'Europe : l'indépendance des Pays-Bas, du Portugal, la rupture de la maison d'Autriche en deux tronçons, l'affermissement de l'autonomie française, la vigilance de l'Angleterre à exploiter désormais les dissensions du continent, à les faire naître.

Enfin, c'est Napoléon qui, vraie réincarnation de Charlemagne, rassemble pendant quelques années l'Europe sous un même statut administratif, sous une même direction politique, sous une même loi économique (blocus continental), voire sous une même idée morale (l'Université impériale) ; puis dont l'œuvre s'effondre, en laissant les morceaux de l'Europe comme exaspérés d'avoir éte un moment réunis et plus que jamais décidés à s'affirmer l'un contre l'autre, ainsi que l'a amplement montré l'histoire de ces soixante dernières années.

Pourquoi tous ces essais d'unification ont-ils échoué ? J'y vois deux grandes raisons. La première tient aux unificateurs. La seconde à la matière qu'ils voulaient unifier.

La première, ceux qui me suivent l'ont tout de suite énoncée. Ces unificateurs de l'Europe en ont été les tyrans, ont, du moins, voulu l'être.

Ils ont voulu en être les propriétaires, en posséder la terre avec ses hommes et ses revenus, la posséder pour eux, pour leurs parents, pour leur institution. Cela est évident d'un Charlemagne, d'un Hohenstaufen, d'un Charles-Quint. Cela ne l'est pas moins d'un Napoléon, qui distribue des trônes à sa famille dans le même esprit que Clovis donnait des terres à ses

compagnons de chasse. Et cela l'est tout autant, bien qu'on le sache moins, d'un Innocent III, qui se veut possesseur *terrien* de la Sicile, qui, au lendemain de la réduction des Albigeois, organise méthodiquement l'exploitation fiscale de leur pays, répond aux gens de Toulouse qu'il prétend à la possession *féodale* de leur ville, réclame une suzeraineté *féodale* sur toutes les terres chrétiennes, sur l'Aragon, sur la Hongrie, la Bulgarie. Princes germaniques au cœur « fieffeux », empereur français issu des « immortels principes », papes héritiers du divin Maître, tous ces unificateurs de l'Europe entendent qu'elle satisfasse leur soif d'empire charnel.

Aussi bien, s'ils parviennent à la posséder, ils la font servir à leurs passions personnelles, aux préjugés de leur caste, ne se demandent nullement ce qu'exigeraient ses vrais intérêts. Quand le carologien, au IXe siècle, l'entraîne contre les Avars, le Pontife chrétien, au XIIe, contre le Turc, le grand Empereur, en 1812, contre le Russe, aucun ne recherche un instant si c'est là vraiment les mouvements dont elle doit se trouver bien. Davantage, ils n'hésitent pas, quand leurs affaires l'exigent, à la diviser contre elle-même, à exploiter les haines entre ses peuples, entre ses races. Particulièrement remarquable est ici le cas des papes, dont on attendait le moins cet art d'utiliser la haine inter-humaine ; des papes qui, pour parfaire leur mainmise sur l'Angleterre et sur l'Allemagne, les lancent, à Bouvines, en bloc contre la France ; qui, pour garder leur fief de Sicile, se dressent de toute leur force contre l'union de l'Allemagne et de l'Italie ; qui, contre le Hussite, font jouer la haine de race du Hongrois, contre l'Albigeois celle du Français du Nord ; qui décrètent croisades religieuses, aussi saintes que contre le Turc, des actions purement politiques qu'ils déchaînent contre des Français, ou autres chré-

tiens, à seule fin de défendre leurs intérêts personnels ; qui, si ces chrétiens sont vaincus, remercient Dieu comme d'une victoire sur l'infidèle [1] ; qui, si leurs intérêts le demandent, feront appel aux pires ennemis du monde chrétien, au Turc, au Sarrazin, au Lombard. Dante et Erasme ont assez dit la stupeur de l'Europe.

Et ces unificateurs ont voulu que l'âme de l'Europe leur appartînt. Ils se sont appliqués à unifier sa conscience par des moyens militaires ; princes espagnols aux Pays-Bas, pontifes romains dans l'Albigeois, dans le Vaudois. L'Europe s'est insurgée. Elle a voulu l'inviolabilité du spirituel. Chose admirable, elle l'a voulue pour Rome elle-même, quand Rome vraiment n'a signifié que l'Esprit. Quand le Hohenstaufen, par fureur politique, a jeté dans les cachots de Naples d'innocents prêtres capturés par surprise, quand le soldat corse a levé la main sur le pieux vieillard de Fontainebleau, elle s'est indignée.

Et ces unificateurs ignorent tout de l'âme de leurs peuples, sont résolus à en ignorer tout, leur histoire, leurs idées, leur langue. Un Justinien, empereur d'Orient, ne sait que le latin, professe un total mépris de l'hellénisme. Charles-Quint ne parle pas une seule des langues de ses sujets. Pour autant qu'ils ont rassemblé l'Europe, ils l'ont fait en blessant ses sensibilités les plus chères, ses aspirations les plus justes. En vérité, la chrétienté n'a pas eu de chance. Alors que le monde païen a trouvé pour unificateurs des Auguste, des Marc-Aurèle, des Trajan, le monde chrétien n'a rencontré que de forcenés dompteurs ou de sombres sec-

1. Quand Léon X apprit la défaite des Français à Pavie, il fit célébrer un service public d'actions de grâces, malgré les observations de son maître de cérémonies, lui rappelant que cela n'était pas d'usage pour les victoires remportées sur des puissances chrétiennes. (Pastor, *Histoire des Papes*, VII, 390).

taires, qui ont rendu l'unité odieuse et fait que l'effort des peuples pour y échapper et se désunir est apparu comme un aspect de la volonté de l'homme de revendiquer sa liberté et de sauvegarder sa dignité. Ajoutons que ces efforts d'indépendance ont le plus souvent servi de couvert à des ambitions exactement de même ordre que celles qu'elles combattaient et qui ont, grâce à ce couvert, capté le respect de l'histoire. Il est triste que l'impérialisme de François Ier, parce qu'il fut l'arme dont s'est servie l'Europe pour briser celui de Charles-Quint, doive recevoir notre hommage.

Mais ne chargeons pas trop ces mauvais bergers. Eussent-ils été compréhensifs et désintéressés, ils n'auraient pas davantage fait l'Europe. Parce que l'Europe *ne voulait pas être faite.* Parce qu'elle ne concevait même pas qu'elle pût l'être. C'est la raison profonde de leur échec.

On l'a dit : l'idée que les hommes se font de leurs actes est, en histoire, plus féconde encore que ces actes. Rien ne paraît le montrer mieux que l'histoire de l'Europe en ces derniers quinze siècles. A de très fréquentes reprises, on pourrait presque dire sans interruption, depuis que la chute de Rome a laissé tomber l'Europe en morceaux, les habitants de ces morceaux ont éprouvé des sentiments communs, accusé de réelles simultanéités passionnelles, affecté des mouvements proprement européens. Tout le monde en nommera un : la croisade. Il y en a bien d'autres. Pour rester dans l'ordre de la guerre, c'est bien un mouvement européen, celui qui, au IXe siècle, dresse contre l'incursion normande les riverains du Jutland comme ceux de l'Andalousie, les mariniers de la Seine comme ceux de l'Adige ; cet autre qui, trois cents ans plus

tard, fait courir l'épouvante, devant l'invasion mongole, depuis les champs de l'Ukraine jusqu'à ceux de l'Ile-de-France ; — dans l'ordre politique, l'instauration du système féodal, plus tard l'établissement de la monarchie absolue sur les ruines des pouvoirs locaux, sont des mouvements qui, bien qu'échelonnés dans le temps selon les lieux, affectent toute l'Europe et donnent tout de suite à son ensemble, par-dessous les différences du détail, une physionomie homogène, qui la distingue profondément des autres continents ; j'en dirai autant de l'effort que font très vite les peuples, et presque simultanément cette fois, pour tempérer ce pouvoir absolu par quelque organe de contrôle ; c'est bien un mouvement européen, celui qui produit la grande charte anglaise en 1215, la Bulle d'Or hongroise en 1222, la Charte danoise en 1282, les Etats-Généraux français en 1302 ; je le dirai encore de la crise par laquelle, quatre cents ans plus tard, les nations détruisent totalement le pouvoir absolu, crise qui, partie de l'Angleterre en 1688, ébranle la France, puis le continent entier, pendant cent cinquante ans ; et je le dirai encore de ce mouvement par lequel, à partir de 1848, le monde ouvrier s'élève contre la classe bourgeoise, et dont on conviendra qu'il est bien difficile de ne pas le reconnaître sur tous les points de l'Europe ; — dans l'ordre intellectuel, c'est bien un mouvement européen, celui que manifestent, dès le XI[e] siècle, des institutions comme Cluny, comme Camaldoli, avec leurs centaines de couvents formant, par-dessus les royaumes, un vaste corps spirituel, animé d'un unique esprit, régi par une seule impulsion ; c'est bien une activité européenne, celle des Universités du XIII[e] siècle, avec leurs mêmes programmes d'études, leurs *studia generalia*, leur latin international, leur rebellion d'un bout de l'Europe à l'autre contre l'autorité pontificale ; c'est bien un

mouvement européen, celui qui, deux siècles plus tard, s'élève contre le dogme romain en Angleterre avec Wykleff, au Luxembourg avec Lollard, en Hongrie avec Jean Huss ; qui, cent années après, depuis l'Océan jusqu'à l'Elbe, prétend mettre les esprits, sans l'entremise du prêtre, en face du Verbe saint lui-même et fait qu'à quelques mois de distance Luther traduit la Bible en allemand et Lefèvre d'Etaples l'Evangile en français ; qui, bientôt, va arracher à l'Eglise catholique ensemble la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, la Suisse, la Suède, le Danemark, une immense partie de l'Allemagne et de la France ; — enfin, dans l'ordre économique, c'est bien l'Europe dans sa totalité qui éprouve, au XIIe siècle, la poussée commerciale que lui valent les croisades ; qui, au XVe, accomplit le mouvement d'expansion hors d'elle-même que lui impose la découverte des nouveaux mondes. Eh bien, ces mouvements vraiment européens n'ont rigoureusement rien fait pour l'unité de l'Europe. Pourquoi ? Parce que l'Europe, en les accomplissant, ne prenait pas conscience d'eux en tant qu'européens ; parce que ses peuples *subissaient* la communauté de leurs intérêts, *vivaient* l'identité de leurs sentiments, mais ne la *pensaient* pas. Parce que, si l'Europe existait ou, du moins, si elle exista très souvent, l'*idée* de l'Europe n'existait pas.

Cette absence de l'idée de l'Europe me semble constatable chez les européens d'alors, même quand la communauté de leurs intérêts ou de leurs passions les rassemblait matériellement. On peut assurer que les foules européennes qui, en septembre 1096, marchaient par les plaines de l'Europe centrale vers le tombeau du Christ, ne se disaient pas, comme elles se le diraient aujourd'hui, dans une circonstance analogue : « Nous voilà réunis en un seul groupe, dans une seule volonté, en dépit de nos nationalités diverses et en les oubliant ! »

En avril 1532, un congrès de protestants appartenant à toutes les nations de l'Occident eut lieu dans un palais de Genève ; nul doute que le caractère européen de ce congrès a très peu occupé la pensée de ses membres, alors qu'il l'occupe toute chez les représentants de ces mêmes nations rassemblés aujourd'hui dans la même ville. C'est cette absence de l'*idée* d'Europe qui explique que certaines communautés de péril, pourtant très fortement senties, n'ont rien fait d'important pour l'union. Témoin ce péril mongol, dont je rappelais qu'il fit trembler toutes les nations du continent, qui fit même un moment qu'elles tournèrent toutes les yeux vers Rome, comme vers leur unique loi, qu'elles décidèrent le principe d'une croisade, et qui, avant même qu'il fût vraiment conjuré, les laissa s'entretuant comme devant [1].

Pourquoi l'idée de l'Europe n'existait-elle pas ? Ici, je serai nettement hégélien. Une idée politique, dirai-je, ne naît que si l'idée à laquelle elle s'oppose logiquement, et qui a réussi à s'imposer aux hommes, a épuisé sa valeur, est devenue malfaisante, et demande, pour leur bien, à être dépassée. Or, au début du moyen âge, l'idée de l'unité de l'Europe n'était nullement dans ce cas. L'idée à laquelle elle s'oppose logiquement,

1. Le Pape et l'Empereur, au lieu de s'unir contre les Mongols, s'accusent mutuellement de les avoir jetés sur l'Europe. La retraite des Mongols a été l'effet d'une décision de leur part, nullement d'une réaction de l'Europe. Celle-ci en est demeurée stupéfaite. « Pour quelle raison se sont-ils éloignés des frontières chrétiennes, dit un chroniqueur du temps, Dieu seul le sait. » *(Qualiter a finibus christianorum recesserint, ipse solus Deus arbiter novit.)*

On pourrait dire que, tout récemment encore, nous avons vu plusieurs nations de l'Europe animées d'une communauté d'intérêt, dont elles se montraient tout à fait impuissantes à prendre conscience ; je veux parler de leur application à composer, *en ordre dispersé*, avec leur commun créancier d'Amérique, sans avoir jamais songé, jusqu'à ces dernières semaines, à tirer parti de leur flagrante solidarité.

l'idée de la désunion de l'Europe, de sa division en nations indépendantes, n'avait nullement accompli son destin, ne faisait nullement pâtir les hommes. Bien au contraire, c'était à elle, à ce moment de l'histoire, qu'il appartenait, dialectiquement, de s'actualiser et d'anéantir l'idée de morcellement féodal qui, elle, leur portait dommage. On peut donc dire que, durant la période qui me tient ici, non seulement les habitants de l'Europe ne voulaient pas faire l'Europe, mais qu'*ils voulaient ne pas la faire.* J'ai parlé, dans un récent ouvrage, de la volonté qu'eurent les Français de faire la France ; je pourrais parler de la volonté qu'eurent les Européens de ne pas faire l'Europe.

L'affirmation croissante de cette volonté me semble constituer toute l'histoire de l'Europe, en tant qu'Europe, jusqu'à nos jours. C'est elle qui, dès le VIe siècle, fait échouer la tentative des empereurs d'Orient. Les premiers rois barbares ont beau se déclarer des « fédérés » de l'Empire, un Théodoric se dire officiellement le délégué de Byzance, le peuple lui-même acclamer l'officier impérial, Bélisaire, entrant vainqueur dans Rome, il n'en est pas moins vrai que les établissements germaniques nouvellement nés manifestent dès alors la prétention de vivre leur vie propre, ce que certains historiens ont cru pouvoir appeler déjà des mouvements nationaux. C'est eux qui renversent la fille de Théodoric, directrice d'un parti romain ; qui font que la reprise de l'Italie a, à elle seule, demandé à l'Empire dix-huit ans de guerre ; que les royaumes occidentaux recouvrent l'indépendance, dès que les successeurs de Justinien détournent d'eux leur attention. — Cette volonté de l'Europe s'affirme nettement trois siècles plus tard, lors de la dislocation de l'unité créée par Charlemagne, au partage de Verdun. Quelques hommes — des clercs — pleurent ce partage, mais la majorité s'en réjouit. Elle se réjouit, dans cha-

cun des trois lots, de penser qu'elle pourra désormais réaliser une destinée indépendante. Les diverses parties de l'Empire, prononce un historien [1] en s'appuyant sur un texte des plus nets, prennent désormais conscience d'elles-mêmes et donc de leurs oppositions. A partir de ce moment, la tendance de l'Europe vers des groupes séparés n'ira qu'en se précisant. Comme il arrive pour les poussées humaines profondes, tout ce qu'on fera pour l'entraver ne réussira qu'à la servir. Les prétentions universalistes des Hohenstaufen, plus tard de Charles-Quint, ne font que précipiter la volonté de sécession de la France, de l'Autriche, des cités italiennes, des cantons suisses, des Flandres. Celles de la papauté produisent le même effet sur les diverses parties de la chrétienté. Toutes se signent dans ce cri de l'une d'elles : « Nous sommes d'abord vénitiens, ensuite chrétiens. » Toutes peu à peu veulent que leur clergé soit national. Toutes peu à peu repoussent autant qu'elles peuvent la langue européenne, le latin, exaltent leur langue particulière, leur littérature particulière, dans ce qu'elles ont de particulier. Bientôt, au XVIe siècle, elles briseront en morceaux distincts l'autorité chrétienne suprême. Chaque prince d'un Etat protestant, a-t-on pu dire, devient un pape localisé. Enfin, avec le XIXe siècle, après la Révolution et son grand héritier impérial, qui prétendait « dénationaliser » les peuples (particulièrement l'Allemagne !), la volonté de l'Europe d'être désunie et de former des nations indépendantes les unes des autres touche à sa perfection. Elle se traduit par une furie de séparation, la Belgique d'avec la Hollande, la Suède d'avec la Norvège. Elle s'incarne d'une façon saisissante dans Bismarck qui, contre-pied exact de Napoléon,

1. G. Monod, *Du rôle de l'opposition des races et des nationalités dans la dissolution de l'Empire carolingien.*

entend, par ses conquêtes, faire sa nation à lui, rien que sa nation à lui, repousse résolument toute idée d'Europe, où il ne voit qu'idéalisme stupide. En réponse logique à son œuvre, du Niemen jusqu'à l'Atlantique s'établit un régime où chaque Etat, encouragé maintenant par ses clercs, s'enferme dans une religion de lui-même, dans un mépris des autres, tels qu'on n'en avait pas vu de semblables, cependant que de nouvelles doctrines philosophiques, acclamées par toutes les nations, leur enseignent à adorer l'Instinct, qui les divise, à mépriser l'Intelligence, qui pourrait les unir. Le XXe siècle, qui verra peut-être la formation de l'Europe, s'ouvre dans le triomphe le plus violent de l'anti-Europe.

Ces causes, qui firent échouer dans le passé les essais d'unité de l'Europe, existent elles toujours ?

La première, évidemment non. On peut affirmer qu'on ne reverra plus l'homme qui, pour unifier l'Europe, pense à la conquérir et la traite ensuite comme sa chose. Les plus farouches pangermanistes eux-mêmes n'espèrent plus un Barberousse ou un Charles-Quint.

On n'en saurait dire autant de la seconde. Il serait plaisant de prétendre que la volonté de l'Europe de ne point s'unir, mais de former des groupes indépendants prêts à s'entre-égorger au moindre froncement de sourcils, soit aujourd'hui éteinte. Quelques-uns diront même, et les preuves ne leur manqueront pas, qu'elle s'est grandement perfectionnée depuis vingt ans. Il y a pourtant quelque chose de changé. L'*idée* de l'Europe est née. Le principe hégélien a joué. La désunion de l'Europe lui a maintenant fait assez de mal pour que l'idée d'union se lève contre elle. Certes, elle est loin encore de lui en avoir fait assez pour que cette idée s'impose. Certes, cette idée n'est qu'em-

bryon. Elle n'apparaît que chez quelques-uns. Mais c'est ainsi que débutent les idées qui doivent un jour triompher — encore qu'il ne faille point nous cacher qu'ainsi débutent aussi celles qui doivent avorter.

C'est à ces quelques-uns que je m'adresse et, parmi eux, à ceux dont la fonction doit être de faire l'Europe en agissant sur ses idées, en façonnant ses mythes, ses échelles de valeurs. Je dirai donc l'enseignement qu'ils doivent adopter à l'égard de ces grands mouvements historiques dont je viens de rappeler l'image. Quand les hommes de ma génération étaient sur les bancs du collège, leurs maîtres leur enseignaient à sourire de ces empereurs et papes du Moyen Age, de ces « rêveurs » qui voulurent faire l' « Europe », la « Chrétienté », et à ne prendre au sérieux que les Capétiens, gens pratiques qui avaient fait la France, ou encore, quand le maître était d'esprit large, les Hohenzollern qui avaient fait la Prusse, les Habsbourg qui avaient fait l'Autriche, Cavour qui avait fait l'Italie. Il faudra, si vous voulez construire l'Europe, que vous renversiez ces jugements ; que vous proclamiez que ce sont ces « rêveurs » qui furent grands, qu'en dépit de leurs faiblesses et de leurs aveuglements, l'âme de l'Europe était en eux, et que, dans leurs folles chevauchées d'un bout du continent à l'autre, ils représentent un type d'humanité plus pur, plus généreux, que les petits paysans de l'Ile-de-France ou du Brandebourg, occupés, de père en fils, à arrondir leur champ ; qu'un Innocent III, bien que payant son tribut aux passions de son époque, qu'un Napoléon, malgré ses violences, sont des figures autrement hautes qu'un Louis XI ou qu'un roi-sergent. Surtout, il faudra que vous changiez votre leçon sur le partage de Verdun ; qu'au lieu d'exalter cet événement parce qu'il rompit le bloc d'Occident et permit l'éclosion des nationalités, vous le déploriez pour cette raison ; que vous citiez

avec respect le moine qui pleure : « Au lieu de roi, on voit maintenant des roitelets ; l'universel est oublié, chacun ne pense plus qu'à soi »[1] ; que vous prononciez tristement, comme Bossuet devant la dispersion de Babel : « Dieu laissa alors les nations aller dans leurs voies ». Qu'au lieu de bénir, avec Renan[2], l'heure où le Pape et l'Empereur se brouillèrent, ouvrant ainsi plus grande encore la porte aux nationalités, vous détestiez cette heure. Il faudra que vous admiriez Napoléon quand, plus européen que français, il dit à ses ministres, en mal de chauvinisme : « N'oubliez pas que je suis le successeur de Charlemagne, et non pas de Louis XIV ». Il faudra que, au lieu de présenter l'échec de ces essais de rassemblement comme ayant été un bien pour l'Europe (en quoi le fut-il ? on ne nous le disait pas, et pour cause), vous montriez l'immense malheur qui en résulta pour elle ; vous montriez que cet essor des nationalités, dû au partage de Verdun, lui a coûté mille ans d'entretuerie, qui vont peut-être continuer ; que 1914 en sort directement ; que, si les Hohenstaufen avaient su unifier l'Allemagne et l'Italie, c'était la paix du monde et sa beauté pour de longs siècles. Voilà un des premiers renversements qu'il vous faudra produire dans la religion des hommes, vous qui voulez faire la supernation, et qui avez la chance que les imprudentes nations vous confient l'âme de leurs enfants.

(à suivre) JULIEN BENDA

1. Florus, *Plaintes sur le partage de l'Empire.*
2. *Marc-Aurèle*, XXXIII.

POÈME

OUVRIERS

NOUS, les pauvres, nous les esclaves, nous les malheureux, ceux que toujours la faim travaille;

Nous qui rêvons de tout ce qui se mange, et qui jamais n'avons assez mangé,

Nous ne vous pardonnons rien, sachez-le, et nous ne vous pardonnerons jamais.

Nous avons faim depuis les siècles des siècles; et vous, vous n'avez mal à l'estomac que si vous vomissez.

Vous pourrez dire tant qu'il vous plaira que nous avons l'âme dans le ventre : nous l'avons où vous nous l'avez mise : nous sommes serfs du ventre, puisque vous êtes ventre, ventre à tripaille.

Oui, nous rêvons de ce qui se mange, et de vous voir crever de faim, en crevant sur la mangeaille.

SOLDATS

GÉNÉRAUX, empereurs, chefs de peuple, chefs de guerre, pas un de nous ne reste qui ne soit l'ombre de cent morts. Le savez-vous?

O cadavres que nous sommes, comme nous vous

haïssons, tigres et vautours, féroces buses que vous êtes.

Qu'avez-vous fait de nous et de nos frères, de nos fils et de nos pères ? des morts à tombereaux, des vers à foison. Le savez-vous ? Les sentez-vous ?

Dans les tranchées et dans la plaine, en rase campagne et dans les trous, vous nous avez changés en terrines à merde, en garennes à poux. Mangez ! Les aimez-vous ?

Le long des voies ferrées, vous avez engraissé les pissenlits de notre pourriture et par notre vermine la terre a changé de couleur. La voyez-vous, amateurs de peinture ?

Dans les hôpitaux, vous vous êtes amusés à cultiver l'œil en pot, le manchot et l'infirme ; vous avez fait la greffe des moignons et tourné au vilebrequin des boîtes d'os dans nos crânes : nous sommes aveugles, culs-de-jatte, pourris ; la vérole et la phtisie ; la fistule à la place du membre ; la gueule de travers, hideux à voir, épouvantables à toucher, non plus bons à engrosser nos femmes, mais à les faire avorter des œuvres de leurs amants :

Désespérés, voilà les hommes que nous sommes : couronnes de mensonge, sceptres de finance et de vanité, o maudits, comme nous vous haïssons.

ENFANTS ET JEUNES GENS

LONGUES, longues, nous avons les dents longues : nous ne sommes que griffes et crocs. Les petits chacals trottent avec les tigrots.

Nous vous haïssons tous, vous qui n'avez plus vingt ans.

Et tous, nous vous méprisons, vieilles peaux d'âne, même si vous nous servez de tambours.

Nous vous ferons bien voir que nous sommes les maîtres; et plus vous serez doux, plus nous vous déchirerons. Votre douceur? A travers la lanterne des os, on a vu votre cœur et que vous êtes des lâches.

Nos pères, nous vous apprendrons à maudire aussi le jour où vous nous fîtes naître : nous sommes votre juste châtiment : nous vous fouetterons à mort, pour chaque coup de fouet que nous aurions dû recevoir et que vous nous avez épargné. Il ne faut jamais faire grâce.

Vous avez tout souffert pour nous, qui n'avons rien souffert : et nous vous ferons tout souffrir encore.

Vous nous avez donné les lèvres et la langue, pour que nous puissions vous cracher dessus. Il fallait nous fouetter : nous vous écorcherons.

Pour que nous vous en percions, vous nous avez trempé des armes : et nous les baisons avant de les enfoncer dans vos encombrantes charognes, pour qu'elles aient, avec le tranchant de l'acier, la pointe du poison.

Rire enfin, rire : peut-être, retrouverons-nous le rire, à force de vous faire pleurer.

Tous les pères sont imbéciles : humblement, ils adorent leurs fils et leur épargnent même un frisson.

Mais la vertu des fils est de saigner les pères : on les mange à l'étouffée, en Bornéo : là-bas, du moins, ils aiment l'action et la table rase, la daube et l'art de cuire les restes : ils sont francs; ils ont les idées nettes : ici, non.

Pères stupides, lâches pères, n'avez-vous pas encore saisi que votre indulgence nous donne la nausée ? Vos sacrifices nous dégoûtent. Nous en avons assez d'être nourris de vos entrailles : « Toujours des tripes ! toujours des tripes ! » crie, écœurée, la famille du pélican. Rires.

Et qu'avons-nous à faire d'un vieux dieu qui a plus de trente ans ? que nous veut cette antiquaille, qui ne vaut que trente deniers ?

Vieillards de six lustres (à la chandelle), vos fils sont la force qui vous méprise. Il ne faut jamais faire grâce, surtout pas à ses enfants.

Nous porterons du bois sec et de la résine au bûcher ; nous jetterons de l'huile dans le feu et de la poix : nous oindrons le crucifié de pétrole ; nous ferons sauter en l'air la montagne et la ville avec la poudre que vous avez inventée : et qu'importe s'il ne reste rien, puisque nous restons, nous ?

ANDRÉ SUARÈS

ADAM ET ÈVE [1]

SECONDE PARTIE

I

— Eh ! Bolomey !

On l'appelle.

C'était à quelque temps de là, et de nouveau : « Eh ! Bolomey ! » alors il s'est dit : « Est-ce Gourdou ? » car il était encore à moitié endormi.

Il avait ouvert les yeux, il a vu qu'il n'y avait personne dans la chambre.

Il a vu qu'il faisait grand jour ; un beau soleil entrait par l'entrebâillement des contrevents ; et encore une fois il est appelé : « Eh ! Louis ! » il a répondu présent comme au service militaire.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu n'es pas sérieux.

Il a demandé :

— Pourquoi ?

On lui a dit :

— Toutes ces histoires.

Il interroge, on répond. Il y a quelqu'un au fond de lui-même qui parle :

— Bolomey, tu es tombé sur la tête, tu as été étourdi par le coup. Mais c'est fini... Eh ! Louis...

Il dit :

— Voilà.

1. Voir les numéros de la *N. R. F.* du 1er Novembre et du 1er Décembre.

— Regarde le beau temps qu'il fait, ce matin... Tu n'as qu'à vouloir, elle reviendra.

Il se réveille de plus en plus et, à mesure qu'il se réveille, il lui semble qu'il rejoint davantage la voix et la vérité qu'elle annonce ; il voit qu'il fait beau et clair dans le monde.

Il s'est mis assis sur son lit, il regarde ; il voit que les rideaux s'avancent et entrent ensemble joyeusement dans la chambre comme une voile gonflée de vent.

Si c'était seulement qu'on n'a pas su s'y prendre !

Il repousse les contrevents qui empêchent le jour d'entrer ; il dit : « Qu'il entre ! » il dit : « Qu'il entre tout grand et tout entier, » tandis qu'il rabat des deux mains les vieux panneaux de bois qui claquent l'un et l'autre contre le mur en même temps.

Et il voit que c'est un jardin, et que c'est le Jardin quand même.

Chaque brin d'herbe y jette ses feux, chaque feuille porte son collier, chaque branche est comme un écrin de pierreries ; c'est bleu, rouge, jaune, violet, blanc ; ça brille de mille petites flammes de couleur qui bougent les unes devant les autres ; — est-ce que tu vois ? Il dit : « Je vois. » — « Alors viens ; tu es attendu. »

Est-ce qu'on lui parle ou si c'est lui qui parle ? il ne sait plus.

Ce qui lui est dit et lui-même, c'est à présent la même chose. Tout est changé. Il sort dans le jardin parmi les cris du merle ; il est chez lui. Il regarde ce jardin, c'est le mien ; il est mal fermé, je le fermerai. Les ruches ont perdu leurs couleurs, je les repeindrai. Les poiriers ont besoin d'être taillés, je les taillerai. Les plates-bandes n'ont pas encore été retournées, je les retournerai, je suis là pour ça. Tout y est dans un grand désordre, mais on y mettra de l'ordre, car l'ordre est en nous. L'ordre est en moi. Je n'étais plus : je recommence à être. Il est entré dans la journée comme s'il était né avec elle, comme s'il venait seulement de naître ; il fait tout le tour du jardin. Ensuite il a eu faim ; il y a du bonheur sur sa langue. Il casse les branches sèches enfagottées qu'il défagotte, ah ! ça fait plaisir, avec des gestes

attentionnés. Il y a du bonheur jusqu'au bout de ses doigts. Est-ce ça ? Les choses savent bien à qui elles ont affaire ; elles nous connaissent, les choses ; elles se plient à nous avec amitié ou bien entrent en lutte avec nous, car il y a accord ou désaccord. Il est accordé tout à coup. Accordé aux choses et au monde, pense-t-il, accordé aux choses du monde, passant ses doigts pleins de précautions et caressants dans le nœud d'osier qui docilement cède et vient en arrière et est défait par les mêmes chemins qu'il avait suivis pour se faire. C'est nous qui nous gâtons nous-mêmes, hein ? pense-t-il, ce matin-là, parce que tout change, avec nos rêvasseries, pendant qu'il a pris juste la quantité de bois qu'il faut dans ses deux poings, ni trop, ni trop peu, avançant le genou, debout sur l'autre pied dans un bel équilibre.

Et les branches cassent en deux avec un bruit gai dans la cuisine.

Il faudra seulement blanchir les murs, mais ce sera facile, se disait-il, ayant mis la double poignée de brindilles dans le fourneau sur le papier de journal chiffonné. Et tout de suite une belle flamme se dresse, vive et claire, comme le coq qui chante en battant des ailes. C'est des travaux de femme ; ça ne fait rien. Il se met un tablier de femme autour du ventre, ça ne fait rien. Il verse l'eau dans la casserole ; elle est raide et brillante comme une corde neuve. Il va chercher le bidon où est le lait ; lui s'étale au contraire dans sa chute et il s'ouvre en s'amincissant comme une feuille de papier. Chaque chose a sa nature, chaque chose veut être aimée dans sa nature. Oh ! il y en a tant ! et ça va faire tant d'amours ! Car nous sommes là pour deviner les choses dans leurs natures particulières : alors elles nous en sont reconnaissantes, n'est-ce pas ? ô toi, gras du lait et, toi aussi, maigre de l'eau. Une parenté intervient. Il n'est plus seul, il est parmi des amis, et des amies, lui semble-t-il ; écoutant maintenant grogner le feu comme le chien de garde dans sa niche. Le gros, l'épais, le tendre, le résistant, le dur, le lisse, le grenu, le brillant, le mat : ô langage de toute part et que les hommes ne veulent pas entendre c'est ce qu'il se dit ; c'est pourquoi les hommes sont mal-

heureux. On n'est pas séparé, on communique, c'est ce qu'il se dit, prenant dans sa paume le gros bol de faïence, rond et tiède comme un sein. Il a faim. Il est dans la vie.

Il s'est assis à la table sous un rayon de soleil tout neuf comme une planche de sapin qu'on vient seulement de raboter et qui, partant du haut de la fenêtre, pose par son autre bout sur le carreau. Il raisonne son cas, il dit : « Je suis un homme. » La vie passe d'une chose à l'autre. La vie entre en lui avec le pain qu'il mâche, pendant que dans la cafetière de fer-blanc le café qui s'égoutte sonne à coups séparés comme une petite cloche. Alors voilà, se dit-il, comment est-ce que j'ai pu croire à ces histoires ? c'est peut-être une explication, mais c'est une mauvaise explication. Il boit, il mange, le sang lui chante au cou et aux tempes. On va voir. Il se coupe encore un morceau de pain et de fromage. Le sang lui bat aux poignets. Le sang lui dit : « Maintenant debout. »

Il retrousse ses manches.

Il n'a que sa chemise et un pantalon de toile ; sa chemise est largement ouverte sur sa poitrine.

Il se dit : « Quel âge est-ce que j'ai ? »

Il empoigne la pelle carrée, la bêche à trois dents. Trente-six ans ; c'est la jeunesse.

Son épaule gauche est dans l'ombre, son épaule droite dans le soleil, où il se penche, enfonçant d'un seul coup la pelle plate en terre. Et tout à coup la peine devient plaisir ; retournement. Ça la fera revenir, c'est pour elle. Plus c'est dur, plus c'est agréable ; retournement. C'est pour elle. Je l'attends, je prépare tout pour son retour. Il s'est redressé un moment, les mains sur le manche de sa pelle ; puis, la plantant dans le sol, il bourre sa pipe ; et les oiseaux éclatent de rire au-dessus de sa tête comme pour dire : « Il a enfin compris. » C'est moqueur, ces merles. L'oiseau de la pluie siffle ironiquement à petits coups au-dessus de vous : « Pluie... pluie... » et tu l'as cru, ou quoi ? ça fait rire l'oiseau... « Bolomey, tu crois tout, » dit l'oiseau. Le pic tape à petits coups avec son marteau pointu contre un tronc, pendant que Bolomey le cherche des yeux sans le découvrir. Ah ! il fait beau, il regarde le monde qui est

rond, la pipe à la bouche, le ciel qui est rond au-dessus du monde. Je n'ai seulement pas su faire ; c'est clair. Je ne connaissais pas bien les femmes ; j'ai vécu trop seul. Sa pelle déjà repolie par le frottement brille au soleil. Ah ! c'est délicat (j'entends les femmes) ! Ah ! c'est difficile ! Je n'ai pas su ; eh bien, on recommencera, c'est-à-dire on commencera, ou quoi ? Eh ! l'oiseau, eh ! le merle, ou quoi ?

Le petit rouge-gorge se tient juste à côté de lui, plein de confiance, perché sur le bout d'un tuteur, puis se laisse tomber sans crainte entre ses jambes, parmi les mottes que Bolomey vient de retourner, voyez-vous ça ! Eh ! le coquin, dit-il, pendant qu'il fait un geste pour le chasser ; mais le petit oiseau d'un coup d'aile retourne simplement d'où il est venu. Il a confiance ; il faut avoir confiance. Je dirai à Adrienne : « Tout recommence » ; ce sera comme si on ne s'était jamais vu. C'est un jardin. Je le fermerai seulement pour empêcher le malheur d'y rentrer.

Il regarde devant lui et voit que le carreau où il travaille sera bientôt entièrement retourné et celui d'à côté le sera sans doute avant midi ; il se dit : « J'irai ce soir, il ne faut pas attendre ; j'irai faire ma commande chez Chevalley à Rolle ; je prendrai le train de cinq heures. »

C'est ce qu'il a fait. Et elle (Lydie), quand elle est venue ce soir-là, elle ne l'a pas trouvé.

II

Il avait pris les mesures avec une chevillière d'arpenteur. Il tendait sa chevillière d'une borne à l'autre. Elle était jaune, plate, en tissu gommé, avec les décimètres et les mètres marqués dessus par un trait noir et numérotés ; et le vent venait et la soulevait, la faisant flotter dans les airs.

Il avait été obligé, étant seul, de l'attacher à un de ses bouts et il tirait dessus pour la tendre.

Il avait un carnet de pocche ; il inscrivait les mesures sur son carnet.

22 mètres.

Ensuite commençait un autre segment de droite, faisant angle avec le premier ; il inscrivait : 15 *mètres.*

C'est grand, chez nous ; il faisait l'addition. 22+15+20, total 57 *mètres.* Un vrai jardin.

Le vent venait pendant qu'il déplaçait de nouveau la chevillière et elle montait en l'air joyeusement au-dessus des touffes de coquelicots, des grosses marguerites, des sauges velues ; mais, de ce côté-ci de la barrière, se disait-il, quand elle sera en place, vous allez voir toutes les espèces de cultures qu'on aura : en fleurs, en fruits, en légumes.

Il commence à remonter la pente de l'autre côté du jardin ; les limites passent tout juste au-delà du tronc du noyer, qui est encore chez lui, comme il voit, — là où il était couché, là où elle lui avait été donnée.

Il inscrit de nouveau : 36 *mètres.*

Puis 17 *mètres* encore, ce qui le ramène au chemin ; et, la clôture qui le bordait étant encore en bon état, il n'a pas eu besoin de mesurer plus loin.

36+17 = 53. Il met les trois chiffres l'un sous l'autre.

Puis il regarde encore une fois le jardin qui est au-dessous de lui, avec ses pruniers, ses cerisiers, ses poiriers, ses buissons de citronnelle, plein d'abeilles, plein d'oiseaux, ayant en son milieu le toit de la vieille maison tout recousu de pièces rouges ; et ça lui chante dans le cœur, parce qu'il pense : « Il est beau », il pense : « On y sera bien. »

Il descend vite s'habiller.

Il a pris le train de 5 heures.

160 mètres de clôture Chabourit, avec un pieu tous les deux ou trois mètres.

Chevalley a dit : « Je peux vous la livrer quand vous voudrez.

— Combien ?

— Sept francs le mètre, pose comprise.

— Oh ! je la poserai moi-même.

— C'est que c'est tout un travail.

— Ça ne fait rien.

— Eh bien, alors, on arrondira la somme.

160 mètres à sept francs. Chevalley fait le compte.

— On vous les laissera rendus à 1.050 francs.

— 1.000, a dit Louis.

Chevalley a cédé pour finir.

Les affaires sont faciles : cette affaire-là s'est bien arrangée.

Ils ont été boire un verre au café de la Gare en attendant le départ du train de 6 h. 40. Bolomey monte dans le train. On voit qu'il fait beau. Le train est plein de gens qui chantent. Et à la station où il descend, il y a un café ; il est plein de citoyens contents de vivre, pendant que les grands express passent à toute vitesse.

Il n'a plus peur de voir les gens ; il ne recherche plus les chemins détournés. Il va droit devant lui, ce qui le mène au beau milieu du village où c'est également plein de citoyennes et de citoyens en bleu et en blanc qui sont assis devant les maisons.

— Alors, comment ça va-t-il ? Il y avait longtemps qu'on ne vous avait pas vu.

— Oh ! disait-il, j'ai eu des ennuis.

— Ah ! ça arrive, disait-on, ça arrive à tout le monde.

Sans rien lui demander d'ailleurs par politesse (et puis on savait bien de quoi il s'agissait).

— Oui, disait-il, mais à présent...

Il donnait avec la main un coup sec comme quand on tranche une branche avec la serpe :

— Fini !

— Ah ! bien, tant mieux.

Il a été invité à souper par ses cousins Reymond, qui ne l'avaient pas vu depuis longtemps. Il s'est tenu assis dans la cuisine devant une bonne soupe aux légumes, aux « herbettes » comme on dit chez nous. Ça va bien.

Il a parlé un peu avec ses cousins Reymond. Des petites filles jouaient à « bête noire » dans les jardins pleins de pivoines qu'on voyait par la fenêtre, grosses comme des figures. Et on voyait les figures des petites filles qui se glissaient silencieusement, entre les buissons, sous les arbres ; puis elles criaient : Bête noire ! puis elles revenaient en courant.

Reymond a allumé la lampe.

Bolomey avait dit à Reymond :

— Eh bien, sortons un moment, veux-tu ? On te le permet-

tra bien, ou quoi ? avait-il demandé en s'adressant à Mme Reymond. Qu'en pensez-vous, Madame Reymond ? Pour une fois. C'est qu'il faut bien refaire connaissance.

Ils avaient été boire. Bolomey n'était rentré chez lui qu'après minuit, ce soir-là.

La lune n'était pas encore levée. Il avait travaillé de nouveau tout le jour au jardin, il s'était couché de bonne heure. La lune n'était pas encore levée, vers les onze heures, quand elle est sortie sans faire de bruit de sa chambre. Elle s'est trouvée sous les étoiles, et point de lune, mais énormément d'étoiles, faisant des lignes, des triangles, des carrés, comme s'ils étaient dessinés à la craie sur la planche noire, au-dessus d'elle entre les arbres, entre les pommiers, les cerisiers, les poiriers, les pruniers.

Une belle nuit.

L'herbe haute sifflait avec douceur autour de ses chevilles, étouffant le bruit de ses pas. Elle sent le mouillé de l'herbe faire froid sur sa peau à travers la toile de ses espadrilles. Elle respirait le bon air, elle pensait à des choses agréables. Un petit bois s'était élevé à sa gauche avec ses étages de branches, faisant une grande maison, où les oiseaux dorment et les bêtes qui bougent le jour ne bougent plus. Ça sent l'écorce, ça sent la mousse, ça sent le nid. Puis tout à coup le bois a pris fin, pendant qu'un souffle d'air plus vif passait par-dessus le chemin et elle ; alors elle a eu un petit frisson de plaisir dans les épaules, et c'est bon.

La lune se levait justement derrière les montagnes que le bois en se retirant avait découvertes par delà un grand espace de pays. Elles étaient tellement bleues qu'on ne distinguait la place où elles commençaient dans le ciel que parce que c'était là que les étoiles prenaient fin. Tout à coup, Lydie s'est arrêtée : « Il y a le feu ! » Elle s'était arrêtée et le cœur lui a battu : « Il y a le feu à la montagne. » Car une grande lueur rouge avait paru derrière, courant rapidement le long de son arête, qui est apparue toute noire et toute dentelée dans l'intumescence du brasier.

Puis Lydie s'était mise à rire : « La lune ! » bien qu'elle ne se montrât toujours pas, et, à cause de sa forme ronde, elle a joué longtemps encore derrière les rochers pointus.

Mais Lydie riait déjà, attendant sa venue ; puis : « Bonjour la lune », pendant que l'astre se montrait tout juste dans le bout à la fois et des deux côtés du sommet : ah ! quelle grandeur ! — lui dormait pendant ce temps.

Enorme, rougeâtre, sans épaisseur, ronde comme une feuille à gâteaux ; puis, à mesure qu'elle montait, elle blanchissait davantage, et elle a été pour finir de la couleur des étoiles, tandis qu'il tombait d'elle quelque chose de gris et de cotonneux, comme beaucoup de petites plumes, — comme une fine poussière de poudre de riz, pensait Lydie, ayant en effet un des côtés de sa figure toute poudrée.

Elle s'était remise en marche.

Il a été réveillé par le tout petit bruit qu'a fait le portail du jardin quand on l'a ouvert. Cette toute petite voix plaintive l'avait tiré de son sommeil, comme il arrive, alors que de bien plus grands bruits, mais habituels, ne vous dérangent nullement. Il voit lui aussi que la lune s'est levée et elle entre dans la chambre par l'entrebâillement des contrevents, la partageant en deux régions, dans l'une desquelles il est et il y a l'autre (on a refermé le portail). Elle ne faisait aucun bruit en venant. Il était dans la nuit de ce côté-ci de la lumière et de l'autre côté de la lumière il y avait également la nuit, tandis qu'il ne bouge pas, s'amusant à ne pas bouger, et considère cette mince cloison de verre, qui se dresse là entre lui et rien. Il est dans l'amusement, parce qu'il s'est dit : « C'est elle », et ne bouge pas pendant qu'on vient (ou il suppose qu'on doit venir, car ces semelles de corde sont singulièrement silencieuses). Puis un caillou a roulé quand même sur la terre battue de l'allée.

Ah ! il s'amuse. « Car il va falloir lui faire comprendre... » Il va falloir, — et elle ne doit plus être qu'à quelques pas de la fenêtre, devant la porte de la maison.

En effet, on l'appelle. Son nom vient une première fois, seulement chuchoté, comme si on était sûr qu'il devait entendre : « Louis ! » puis encore une fois : « Louis ! » Il ne répond pas. On se déplace légèrement dans la lune. Lydie est tellement près de lui qu'il lui semble à présent qu'il va l'entendre respirer et il entend aussi le frottement de sa jupe contre ses jambes, ce qui est un doux bruit, mais il ne

répond toujours pas. On a été alors jusqu'à la porte de la maison. On a heurté tout doucement. Puis : « Y a-t-il quelqu'un ? » pendant que les trois coups une seconde fois résonnent dans le corridor. Ah ! il s'amuse. Parce qu'il entend qu'on s'éloigne, puis un moment il n'y a plus personne, puis on revient (on a dû faire le tour de la maison).

Il se laisse glisser tout doucement hors de son lit.

Il n'a même pas dérangé en s'y heurtant cette cloison de lune où il entre. Elle le laisse entrer sans se déformer, ni se ployer, car telle est sa substance. Elle est là, il tend les mains, elle est sur ses mains, elle n'a pas bougé. Il y entre, il y est à moitié, c'est-à-dire avec une moitié de son corps, puis n'y est plus, puis y est de nouveau et s'y avance et l'a eue sur la tête : il est dans l'amusement. Il n'a eu qu'à se pencher à l'intérieur des contrevents et à regarder par la fente. Et il voit que Lydie, elle non plus, n'est pas loin : il s'amuse. Elle est un peu plus bleue que l'air qui est légèrement bleu, elle est transparente comme une fumée ; et c'est ça, les femmes : des fumées, sauf une, se dit-il. Il voit que le jardin est bleu et noir, clair et sombre ; le jardin est en deux parties, il est dans l'amusement.

Il a dit :

— Qui est là ?

Puis, d'une voix qu'il s'efforce de rendre naturelle :

— C'est toi, Adrienne ?

Pendant qu'il rit en dedans.

Et il regarde toujours ; il voit alors qu'elle s'est tournée vers lui, elle est toute claire sur ce fond noir qu'elle touche presque ; et, d'une voix d'abord un peu surprise, puis très nette :

— Non, c'est pas Adrienne.

Alors c'est lui qui a feint la surprise.

— Ah ! a-t-il dit, c'est toi, Lydie ?

— Ah ! c'est toi, Louis ? a-t-elle dit. Eh bien, tu as le sommeil lourd, si c'est toi.

Il a dit :

— C'est moi.

Elle n'a pas bougé ; elle lui parle ; les mains croisées l'une sur l'autre, comme pleine d'indifférence.

— Eh bien, je n'aurais pas pensé... Il faut croire que tu as la conscience tranquille. Est-ce que tu dormais déjà hier soir ? parce que je suis déjà venue hier soir.

Il disait :

— Ah ! tu es venue ?

— J'ai heurté, je t'ai appelé ; tu n'étais pas là. Ou bien si c'est que tu ne m'as pas entendue.

Elle parlait tranquillement, sans avoir bougé de sa place. Il a dit :

— C'est que j'étais fatigué.

— Hier soir ?

— Non, ce soir.

— Et hier soir ?

— Hier soir, j'étais en route. C'est qu'il y a du changement... J'étais à Rolle, hier soir.

— Et qu'est-ce que tu y as été faire ?

— Ah ! tu le verras bien une fois. C'est qu'il y a du changement, dit-il. J'ai déjà commencé ; tu n'as pas vu ?

Alors elle regarde et voit dans la lune autour d'elle les carreaux retournés, les haies taillées, les pierres et les mauvaises herbes mises en tas au bord des allées :

— Et il fallait faire de l'ordre, disait-il, et ça n'est pas fini, et ça donne sommeil.

— Oh ! dit-elle, je comprends.

Il a baissé un peu la voix :

— Et je ne te dis pas d'entrer, parce qu'il y a déjà quelqu'un.

Il ne se montrait toujours pas, de sorte qu'il semblait parler à rien et c'est rien qui lui répondait. Elle n'avait fait qu'un petit mouvement avec les mains, et celle qui était dessus était maintenant dessous.

— D'abord, est-ce que je t'ai demandé d'entrer ?

Elle se met à rire :

— Oh ! Louis, dit-elle, tu es drôle.

Elle n'a pas bougé.

— J'avais été faire un petit tour, et, en passant, par-dessus la barrière... C'est de la curiosité. Qu'est-ce que tu fais ?

Il a dit :

— Je fais le jardin, parce qu'il n'était pas fait.

Et, tout à coup, il a ouvert tout grands les contrevents, les repoussant l'un et l'autre de chaque main, qui sont venus battre contre la muraille comme quand un grand vent se lève. Il est dans le contentement, il dit :

— Et le jardin se fait ...Alors ce sera pour une autre fois, Lydie...

— Oh ! dit-elle, bien sûr, pour une autre fois...

Elle lui a tourné le dos.

— Où vas-tu ?

— Je m'en vais.

— Ecoute, dit-il, ne t'en va pas.

— Que veux-tu que je fasse ? Et puis, dit-elle, s'il y a quelqu'un...

— Oh ! c'est quelqu'un de commode, dit-il, et qu'on ne dérange pas facilement.

Elle attendait, de nouveau :

— Je voulais te dire, tu comprends, j'ai commandé une barrière, alors il faudra que tu viennes m'aider, parce que je veux la poser moi-même... Sept francs le mètre. En châtaignier. On enfonce les pieux, ils sont en chêne ; et puis on la fixe et puis c'est fermé. Ce sera fermé partout, tu comprends... Dis, tu ne viendras pas m'aider ?

Il lui parle de la fenêtre. Il se tient debout dans le cadre où on le voit jusqu'à mi-corps, comme sur un tableau, recevant la lune en face et peint par elle ; elle debout un peu plus haut et qui la reçoit dans le dos.

— Et que vas-tu faire avec ce jardin ? a-t-elle dit.

— Ah ! a-t-il dit, c'est pour nous.

— Pour nous ? a-t-elle dit.

— Oui, pour elle et pour moi.

— Ah ! a-t-elle dit. Et quand est-ce qu'elle revient ?

— Oh ! a-t-il dit, elle est déjà là.

Il rit. Il est dans l'amusement.

— Alors, tu n'y crois plus, Louis, à ces histoires ? Et Gourdou qu'est-ce qu'il va dire ? Et, tu sais, à présent, moi, j'y crois...

— Je n'y crois pas, Lydie, moi...

Alors elle a dit de nouveau :

— Eh bien, je rentre. Bonne nuit.

Elle a soupiré un petit peu, mais est-ce qu'il a seulement entendu ? Elle soupire, puis se détourne, baissant la tête. Il la regarde ; il la voit qui tourne lentement dans la lune sur elle-même, puis se met à monter l'allée, entrant dans l'ombre par en bas, de sorte qu'elle a été de deux couleurs d'abord et puis la couleur sombre a gagné toujours plus de bas en haut, le long de sa personne.

— Eh bien ! adieu, a-t-il dit, puisque tu es pressée. Adieu et à bientôt, ou quoi ?

Elle ne répondait rien. On ne pouvait plus la voir.

Il a pris les contrevents par les poignées ; ils viennent l'un et l'autre contre lui en grinçant.

C'est alors que la voix s'était fait entendre de nouveau. Il a retenu le mouvement de ses bras, de sorte que les deux panneaux étaient encore de l'un et de l'autre côté d'une barre de lumière ; et voilà qu'on disait :

— Où est-elle ?

— Elle est dans ma tête.

— Alors elle te défend de sortir ?

Il a dit :

— Je ne sais pas très bien si c'est la tête ou le cœur.

Elle s'était tue ; puis, tout à coup :

— Et l'hiver, Louis ? Et le mauvais temps ? Et la maladie ? Eh ! Bolomey, disait-on, et la mort ?

III

L'homme, ayant sauté à bas de son siège, a sifflé entre ses doigts. Il avait arrêté son attelage devant le portail du jardin ; il va caresser ses chevaux, qui sont deux beaux chevaux à la forte encolure, avec de longues crinières pâles comme des cheveux de femme décolorés par le soleil.

Comme on ne venait pas, il a sifflé de nouveau.

Bolomey était en train de creuser des trous dans la terre. Il est venu. L'homme lui a dit :

— Je ne pouvais pas quitter à cause des bêtes. Je vous amène la barrière.

Bolomey a dit :

— Ça va bien.

Ils se sont mis les deux à la décharger. Elle était découpée en morceaux ayant à peu près deux mètres chacun. Ils les ont empilés à côté du portail. Ça fait un tas, c'est en attendant. Et les pieux ont été dressés à côté du tas, parce qu'ils vont bientôt servir de même.

Pourquoi est-ce qu'on serait condamné, en effet ? pourquoi est-ce qu'on ne serait pas libre de faire chacun sa vie ? Il avait mangé à midi de bon appétit dans sa cuisine, puis s'est remis tout de suite à sa besogne sous le grand soleil. Il creuse des trous. Un trou tous les deux mètres à peu près. Dans chaque trou, il introduisait un pieu, qui était un pieu de chêne à la pointe soigneusement enduite de goudron. Il l'enfonçait avec un maillet de bois ; après quoi il ne lui restait qu'à bien tasser la terre tout autour, comme il faisait également, dans son pantalon de toile bleue et sa chemise de flanelle coton à rayures roses, ayant autour de la taille une étroite ceinture de cuir, rajeuni, plein de force et d'entrain, pourquoi ?

Ah ! c'est que nous sommes d'avant la faute, nous autres, par notre seule volonté. La malédiction pèse sur ceux qui y croient. Il voyait que ceux-ci se condamnent eux-mêmes (et pas nous), puis recommençait à creuser ses trous, levant le pic, enfonçant d'un coup de semelle dans l'herbe haute la pelle plate. Il voyait que nous sommes nos propres maîtres ; c'est nous qui créons la réalité. Nous autres, on fait notre vie ; on la fait comme on l'entend. Grande ou petite, claire ou sombre, belle ou triste, — vous allez voir, c'est un travail. Alors il fait bon travailler, parce qu'on a besoin de dépenser sa force et de la faire servir à quelque chose, c'est-à-dire de transformer, c'est-à-dire d'amener ce qui vous entoure à être à votre ressemblance, — vous allez voir. Enfonçant sa pelle, tranchant les racines fines du chiendent, ou le gros pivot du pissenlit qui est vertical et saignait blanc, partagé dans le sens de sa hauteur, contre le côté de la motte luisante. Et ainsi il n'a pas vu venir celui qui avait été la seconde visite de la journée : un petit homme sans menton avec une grosse moustache, qui s'est approché lentement sur le chemin, puis

s'arrête, regardant du côté de la maison entre les arbres comme s'il cherchait quelqu'un.

Le bruit que Bolomey faisait avec sa pelle l'a empêché d'entendre le portail s'ouvrir ; ensuite il a donné des coups de maillet sur le pieu, ce qui l'a empêché d'entendre qu'on venait. Et le petit homme était depuis un moment derrière lui, quand tout à coup s'étant retourné :

— Eh ! Monsieur Burnier...

Il donne encore un coup de maillet sur son pieu, puis s'avance. Et Burnier a dit :

— Je vous dérange ?

— Non, a dit Bolomey.

Et Bolomey lui tend la main.

— C'est que j'aurais à vous parler, si vous aviez un petit moment.

Puis il regarde autour de lui.

— Ça devient beau chez vous. Qu'est-ce que vous faites ?

— Vous voyez, je mets de l'ordre ; ça en avait bien besoin.

— Et vous fermez ?

— Oui, a dit Bolomey. C'est pour savoir où on commence et où on finit. Je ne le savais plus.

— Ah ! Et justement, a dit Burnier, puisque vous faites des transformations...

Ils avaient été s'asseoir sur le banc devant la maison, jusqu'où la pointe d'un poirier avait développé son ombre ; ils y tenaient tout juste, l'un et l'autre, ayant à leur droite comme à leur gauche la vivacité de l'astre et encore sur le mur de la maison au-dessus d'eux.

— Parce que voilà, disait Burnier, vous devinez bien un peu ce qui m'amène.

Il parlait lentement et avec précaution, retournant chaque mot comme une pièce de monnaie dont on veut s'assurer d'abord de la valeur ; et, levant une main, puis levant l'autre main, il se tournait vers Bolomey :

— Ah ! c'est qu'on a bien regretté... oui, ma femme et moi...

Assis à côté de Bolomey qu'il regardait, puis ne regardait plus :

— Oui, n'est-ce pas, nous deux, parce qu'on n'y est pour rien, Monsieur Bolomey, parce qu'on n'a rien su nous-mêmes, voyez-vous... Vous savez peut-être ?... non, vous ne savez pas... Eh bien, quand elle vous a eu... quand elle est... oui... eh bien, elle est allée directement chez sa mère à Genève... Et on n'a jamais compris pourquoi...

Il s'arrête ; il regarde Bolomey qui ne le regarde pas.

— C'est ma sœur qui nous l'a écrit... Qu'est-ce que vous voulez ? un coup de tête... C'est jeune... Et vous, je dois vous dire, on vous a attendu un peu. On a été étonné de ne pas vous voir venir... On vous aurait expliqué. Et puis on aurait pu vous donner son adresse.

Il regarde de nouveau timidement vers Bolomey ; Bolomey fait non de la tête.

Il ne dit rien, il est tout à fait tranquille ; et voilà que le soleil qui est sorti de derrière le poirier, avant de disparaître derrière l'arbre voisin (c'est un grand cerisier aux branches retombantes), allonge jusqu'à eux ses rayons, les frappant en plein visage, si bien qu'ils sont obligés l'un et l'autre de baisser la tête.

Burnier sous son chapeau de paille, Bolomey sous son chapeau de jonc.

— Non. Oh ! pourquoi ? C'est pourtant une brave fille.

Il hoche la tête pour bien l'affirmer.

— Et on n'y a rien compris, on vous dit, ni ma femme, ni moi, ni sa mère, ni personne... On n'y a rien compris du tout. C'est ombrageux, c'est jeune, ça ne sait pas, voyez-vous. Et on avait pensé... Oui, que vous lui auriez écrit... Vous seriez seulement venu nous demander son adresse... Oh ! elle n'a pas été bien loin, comme je vous dis... Et à présent elle a pris une place de demoiselle de magasin à Genève. Oh ! elle a bonne façon, vous savez bien... Et puis il le fallait, parce que ma sœur est remariée et elle a deux enfants de son second lit... Mais elle s'ennuie, la petite...

Il parlait beaucoup, en cherchant ses mots.

« Ah ! se disait Bolomey, déjà... » Il ne disait rien.

Et Burnier s'étonnait de son silence, c'est pourquoi il a continué :

— Alors, j'en ai parlé à ma femme, parce qu'on l'aime bien, et puis c'est notre nièce...

Ils étaient de nouveau dans l'ombre.

Le soleil a glissé peu à peu derrière le cerisier aux branches qui ressemblent à des tresses en paille noire, beaucoup de tresses en paille noire qui à présent pendent devant l'astre, si bien qu'il ne nous gêne plus.

— Oh ! il suffirait, Monsieur Bolomey... Oui, on en a parlé, ma femme et moi, et puis ma sœur qui est venue...

Bolomey se lève, Bolomey a dit :

— Attendez, je vais chercher une bouteille.

« Je les laisserai venir, pense-t-il, l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'elle vienne. Parce qu'elle viendra pour finir... »

Il reparaît, une bouteille sous le bras, deux verres à la main ; et, tirant son couteau de sa poche, il a ouvert le tire-bouchon, parce que c'est un couteau militaire avec une grande lame, une petite lame, un outil à ouvrir les boîtes de conserve, un outil à percer le cuir ou poinçon.

Il se penche, tenant la bouteille entre ses jambes, pendant qu'on voit une veine se gonfler sur le côté de son cou.

Le bruit sec et clair du bouchon.

— Regardez-moi la belle couleur qu'il a ! dit Bolomey, versant le vin dans les verres. C'est du vingt-neuf...

Burnier a bu :

— Ah ! il est bon !

— N'est-ce pas qu'il est bon ?... Et, a dit Bolomey, c'est que tout est bon. Il suffit de savoir s'y prendre. Vous ne croyez pas ?

— Ma foi, a dit Burnier...

— Voyons, vous, vous avez une retraite, vous avez une maison à vous, une jolie maison neuve. Alors de quoi vous plaignez-vous ?

Burnier a dit :

— Je ne me plains pas.

— Et un jardin. Est-ce qu'il est fermé ? a dit Bolomey.

— Qui ça ?

— Votre jardin ?... A votre santé, a repris Bolomey.

Il remplit les verres. Et voilà comment ça va, parce que Burnier a dit :

— Oui,... mais enfin pas comme le vôtre... un simple treillage en fil de fer...

— C'est pour l'empêcher de sortir une fois qu'elle sera là.

Bolomey rit. Burnier a toussoté. L'essentiel de ce qu'il a à dire n'est pas encore dit ; et il perd le fil, et c'est Bolomey qui le lui fait perdre.

— Ecoutez, Monsieur Bolomey.

— C'est de la bonne fabrication. Les pieux sont en chêne, les lattes en châtaignier, ça résiste à l'eau de pluie...

— Ecoutez, Monsieur Bolomey...

— Et c'est une bonne protection, parce qu'une fois qu'on est derrière...

— Monsieur Bolomey, je voulais vous dire... Vous ne lui écririez pas un mot ?... Parce que je crois qu'elle s'ennuie, parce que je crois qu'elle aimerait bien revenir, seulement il faudrait d'abord qu'elle sache...

— Ah ! vous voyez ! Je savais bien, a dit Bolomey.

— Qu'est-ce que vous saviez ?

— Non, j'écris pas.

— Alors, Monsieur Bolomey, j'ai pensé qu'on pourrait peut-être arranger les choses autrement. Si elle venait chez nous. Je vous ferais dire.

— Non, je n'irai pas.

— Je vous assure, c'est une bonne fille, disait Burnier. Elle vous aime bien, je crois. Oh ! elle n'a rien à vous reprocher. Vous aviez vos habitudes, voilà tout, c'est naturel. Je crois qu'elle était un peu seule. Mais maintenant qu'elle est majeure, et puis qu'elle a vu ce qu'il en était...

— Eh bien, j'attends, dit Bolomey.

— Mais qu'est-ce qu'il va falloir lui dire ?

— Il ne faut rien lui dire.

Tout à coup il s'est mis à rire et, remplissant encore une fois les verres, il disait :

— Monsieur Burnier, vous ne buvez pas ? La bouteille n'est même pas vide. Et puis il y en a d'autres, vous savez.

— Oh ! merci, disait Burnier.

— Ah ! les femmes ! disait Bolomey.

— Ah ! oui, les femmes ! disait Burnier.

— Santé !

— Santé !

— C'est difficile, disait Burnier.

— C'est beau, disait Bolomey.

— Et moi, disait Burnier, je ne peux pas encore en dire trop de mal.

— Et moi, disait Bolomey, je n'en dis point de mal.

— Mais alors qu'est-ce qu'il faut faire ? a dit Burnier en se levant.

— Il ne faut rien faire, a dit Bolomey.

— Ah ! a dit Burnier, qui ne comprenait toujours pas.

— Il faut attendre.

— Eh bien, on attendra.

Puis :

— Mais réfléchissez, Monsieur Bolomey...

Pendant qu'il se lève :

— Je sais bien que c'est elle qui a les torts et elle le sait bien aussi.

Lui il est gai. Lui, il s'amuse. Il continue à s'amuser. Il regarde l'heure à sa montre.

Il voit qu'il est six heures passées. Il va chercher ses outils qu'il a laissés sur place et il faut faire de l'ordre pour la nuit. Il rentre. Il casse deux œufs dans la poële. « Ah ! se disait-il, Burnier n'a pas compris, mais c'est que personne ne peut comprendre. Moi, je comprends ; ça me suffit. »

Il change de chemise ; il met un col propre et une cravate, s'étant lavé à grande eau. Il met un col devant sa glace, il met une cravate ; il s'est rasé. Il se tient devant son miroir et s'y voit très bien, car il fait clair encore sur le monde, quoique le soleil soit couché depuis un moment déjà. Mais c'est que tout le ciel est frotté de lumière. Elle ne vient pas d'un seul côté, comme des fois. Elle vient sur lui de partout et il est tout entier dedans, pendant qu'il se peigne devant la glace les cheveux, puis la moustache.

IV

— D'où viens-tu ?

— Du village.

— Et tu y as été toute seule ?

— Oh ! oui.

— Tu n'as pas peur de te perdre ?

— Oh ! non.

C'est Gourdou avec la petite Gladys qu'il a rejointe sur le chemin de l'auberge.

— Qu'est-ce que tu as dans ton panier ?

— Du beurre.

On voit l'auberge dans les arbres. Et à l'angle du toit, plus haut, quand on regarde, il y a un petit quartier de lune tout ébréché sur un de ses bords.

Gourdou a dit :

— Sais-tu ce que c'est ?

La petite Gladys a dit :

— C'est la lune.

— Non, a dit Gourdou, c'est l'écuelle du chien.

— Quel chien ?

— Le chien du bon Dieu...

Il portait sur la hanche gauche sa grosse musette de cuir pleine d'outils, ce qui le faisait pencher un peu à droite ; elle portait son panier au bras droit, ce qui la faisait pencher du côté gauche. Ils penchaient l'un vers l'autre, la petite et le vieux.

— Tu comprends, disait Gourdou, le ciel, c'est le palais du bon Dieu...

— Qu'est-ce que c'est qu'un palais ?

— C'est une grande maison avec des colonnes où vivent les rois et les reines.

— Et lui, a dit la petite, où est-ce qu'il est ?

— Lui, on ne le voit pas.

— Pourquoi est-ce qu'on ne le voit pas ?

— Tu es bien curieuse, a dit Gourdou ; tu ferais mieux de me laisser te raconter mon histoire... Tu veux ?... Eh bien, a dit Gourdou, il y avait dans ce palais une princesse et il y avait bal au palais...

Mais la petite, de nouveau, n'a plus pu se tenir :

— Comment est-ce que c'est, un bal ?

— C'est quand des messieurs et des dames sont ensemble.

— Ah ! a dit la petite, comme la tante Lydie avec M. Bolomey.

— Non, a dit Gourdou, parce qu'il y a beaucoup plus de monde dans les bals ; beaucoup de dames, beaucoup de messieurs, et il y a de la musique et on danse...

— Qui est-ce qui fait la musique ?

— Est-ce que tu vas te taire ? dit Gourdou. On parlera plus tard de la musique ; pour le moment, c'est de la princesse qu'il s'agit. Et il y avait bal, comme je t'ai dit. Et la princesse s'était faite belle pour aller au bal. Elle avait mis son collier de perles. Il lui faisait quatre fois le tour du cou, et ça faisait beaucoup de perles. Mais voilà que le fil du collier s'est cassé ; les perles ont roulé partout. Et, comme elle courait après pour les ramasser, elle a marché sur l'écuelle du chien, tu vois, là, dans le coin, qui s'est cassée par le milieu.

— Et les perles ? dit Gladys.

— On va les voir dans un moment. En voilà déjà une...

Gourdou lui a montré du doigt une première étoile qui, dans le ciel clair, avait paru sur l'horizon.

— Et le chien ! dit Gladys.

— Le chien, il s'est sauvé.

— Et où est-ce que c'était ? dit Gladys.

— C'était dans la cour du palais. Une grande cour qui est bleue, le jour, et noire la nuit...

— Est-ce qu'elle sera bientôt noire ?

— Bientôt.

— Oh ! je voudrais voir.

— Oh ! c'est que tu seras au lit... Bonjour, Madame Chappaz, reprit-il. Comment allez-vous ?

Et la petite :

— Grand'mère, grand'mère... Tu sais la lune, c'est pas la lune. C'est l'écuelle du chien. Et on la lui a cassée, et le chien s'est sauvé... Pourquoi est-ce qu'ils ne l'attachent pas ?

Elle avait posé son panier sur la table de la cuisine, pendant que Mme Chappaz s'affairait devant le fourneau.

Gourdou avait été s'installer dans la salle à boire, ayant jeté comme toujours son bissac à côté de lui sur le plancher.

Tout était silencieux, ce soir-là, dans la salle à boire. Les trois fenêtres et les deux portes étant fermées, les bruits n'y arrivaient qu'à peine, tout étouffés et amortis, même celui du poste de Métraux, qui lui aussi avait fermé sa fenêtre (on avait dû le prévenir qu'il importunait les dîneurs). Gourdou s'est trouvé seul dans le silence, auquel l'énorme pavillon rose du phonographe, tout béant au-dessus de lui, ajoutait encore son apport. Du temps passe. Il semblait qu'on l'eût oublié. Enfin, comme par hasard, la porte de la cuisine a été poussée, et on avait vu paraître Lydie, qui a dit :

— Ah ! vous étiez là... Il me semblait bien.

— Bonsoir, Mademoiselle Lydie.

— Qu'est-ce que vous prenez ? Comme toujours ?

— On ne vous souhaite même plus le bonsoir, a dit Gourdou.

— Bonsoir, a-t-elle dit.

— Et, comment est-ce que ça va ?

Mais elle était déjà sortie, pendant que la porte reste ouverte et on entend que les dîneurs de la terrasse s'en vont les uns après les autres : une portière d'automobile claque, un moteur ronfle, une femme rit très fort.

Puis une petite voix toute proche :

— Grand'mère, je veux voir les perles.

— Je t'ai déjà dit d'aller te coucher.

Mais la petite insiste : alors Gourdou se lève.

— C'est les perles du collier de la princesse, Madame Chappaz. On doit les voir maintenant.

Le ciel a noirci, en effet, au-dessus des arbres et des hommes.

— Seulement, a dit Gourdou, tu promets que tu monteras tout de suite après.

Gladys a dit :

— Oh ! oui, je promets.

Gourdou a pris la petite par la main.

— Et il y en a une là-bas, tu vois ; eh ! une autre et puis une autre ; ça fait trois ; parce que Gourdou et le petite se sont avancés jusque sur le chemin d'où la vue est plus découverte à cause de l'écartement plus grand des feuillages.

— Quatre, a dit Gladys, et puis cinq, six, sept... Combien il y avait de perles à son collier ?

— Oh ! a dit Gourdou, il y en avait bien deux cents... Est-ce que tu peux compter jusqu'à deux cents ?...

— Moi, oh ! jusqu'à cent mille... Mais alors elle ne les a pas retrouvées.

— Qui ?

— La princesse.

— Quoi ?

— Ses perles ?

Mme Métraux appelle l'enfant de la fenêtre du premier étage.

— Et l'assiette du chien ?

Hélas ! on ne la voit plus. Un grand tilleul se tient debout contre le côté du ciel où elle est.

— Encore une... encore une...

— Gladys !

— Tu viens, disait Gourdou, tu sais ce que tu as promis.

Ils sont rentrés ensemble dans la cuisine. Mme Chappaz s'était laissée tomber sur une chaise devant son filtre à café. C'est un métier qui est tout par bourrées. L'hiver personne, et, quand il pleut, personne ; puis, pour peu seulement que la chaleur et le soleil reviennent, on ne sait plus où donner de la tête. Tout ou rien. Et on va tant qu'il faut, ensuite on n'en peut plus.

Gourdou a passé à côté d'elle ; elle ne disait rien, étant tout occupée à s'éponger le front avec un grand mouchoir rouge à ramages jaunes. Il est rentré dans la salle à boire. Il attend de nouveau un moment, on ne vient pas.

Il donne un grand coup de poing sur la table.

Et Lydie est revenue (où était-elle ?) neuf heures du soir.

— Eh bien, les clients, a-t-il dit, on les oublie ?

Elle sort, elle rentre. Elle pose devant lui une chopine de vin blanc. Puis voilà que tout à coup elle a bâillé, ayant eu juste le temps de porter la main à sa bouche, pendant qu'il la regarde, et il a ôté son chapeau, ce qui laisse voir son front rouge traversé de rides et surmonté de petits cheveux blancs, très courts, assez rares, raides comme les poils d'une brosse à dents.

— Alors on s'ennuie ?

Elle hausse les épaules.

— Ou bien si c'est la fatigue ?

Elle soupire.

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas, Mademoiselle Lydie ?

La lampe électrique l'éclaire de dos de sorte qu'on voit mal ses traits ; lui, il est dans l'ombre qu'elle fait.

On voit mal sa figure à elle, mais parfaitement bien, sur le fond éclairé qui en dessine le contour, son grand corps robuste et maigre, bien que déjà un peu voûté. Ses bras pendent.

— Rien.

— On est triste ?

— Et vous ?

— Moi, jamais.

Il a dit :

— Je ne peux pas, je n'ai rien.

Mais elle :

— C'est justement quand on n'a rien... à cause de ce qu'on voudrait avoir.

— Ah ! a-t-il dit, qu'est-ce que vous voudriez avoir, Mademoiselle Lydie ?... Un bracelet, une robe neuve, une montre en or ?... Non, c'est pas ça, a-t-il dit, je sais.

Il continue :

— Moi, voyez-vous, c'est simple, parce que je suis détaché... Ni terres, ni maisons, ni argent, ni titres, ni enfants, ni femme... Un peu trop vieux, dit-il ; il rit. De temps en temps, un verre de vin. Et on prend ce qui vient, et s'il ne vient rien...

Elle hausse les épaules.

Mais alors il a dit :

— Je vois ce que c'est ; il n'est pas là.

A ce même moment, on a entendu une voix qui venait de la cuisine.

— Bonsoir ! Madame Chappaz.

— Eh ! mon Dieu, vous m'avez fait peur... Je crois bien que je m'endormais...

— Je vous rapportais le livre.

— Quel livre ?

— Vous ne vous souvenez pas, le livre que vous m'avez prêté...

Et le livre a fait du bruit parce qu'on l'a jeté sur la table :

— Ah ! disait Mme Chappaz, vous auriez pu seulement le garder.

— Ma foi, non !

— Pourquoi ?

— C'est des mensonges, a dit la voix.

— Oh ! Monsieur Bolomey, on ne parle pas comme ça.

Mais Bolomey a déjà passé à autre chose, parce qu'on l'entend qui demande :

— Et Mlle Lydie ? elle n'est pas là ?

— Que si, disait Mme Chappaz... Elle était ici tout à l'heure. Eh ! Lydie.

On ne répond pas.

— Il vous faudrait aller voir, Monsieur Louis... Aïe ! disait-elle, aïe, mes reins...

Alors Gourdou avait regardé autour de lui et il s'est aperçu que Lydie était sortie. Il y avait une seconde porte qui ouvrait sur le corridor, et elle avait dû s'échapper par là, pendant qu'il se versait à boire.

De sorte qu'il a été seul de nouveau. De sorte qu'il était seul quand Bolomey est entré.

Il ne bougeait plus d'où il est, c'est-à-dire sous le pavillon trop rose du phonographe : il a seulement levé la tête.

Et c'est lui qui commence (sans avoir rien dit d'autre) au moment où Bolomey entre :

— Je vois que tu as changé d'avis.

Bolomey a dit :

— J'ai changé d'avis.

— Oh ! dit Gourdou, j'ai tout entendu... Alors tu n'y crois plus, à mon explication ?

Bolomey a dit :

— Je n'y crois plus. C'est mon droit.

— C'est ton droit.

Et c'est ce que Gourdou a encore dit pendant que Bolomey prenait place en face de lui, étant de belle humeur, et ayant besoin de causer, comme on le voyait tout de suite, parce qu'il rit encore ; il a dit : « J'espère bien que c'est mon

droit » ; il a dit : « Comment allez-vous ?... Toujours en route ?... Et toujours dans les mêmes dispositions, ou quoi ? Toujours heureux de tromper le monde, Monsieur Gourdou. »

— Tu ne crois pas aux inventions ?

— Non.

Gourdou a dit :

— C'est pourtant beau, les inventions...

On entrait de nouveau. C'était Mme Métraux. Elle tenait à la main une chopine pleine et un verre qu'elle pose devant Bolomey.

— Je ne sais pas où est ma sœur, a-t-elle dit ; alors c'est moi qui fais le service.

La nuit était maintenant tout à fait installée là-haut. Toutes les perles du collier étaient visibles, avec leurs divers orients, les unes roses, les autres bleues, les autres blanches, certaines argentées et brillantes, certaines mates :

— Mais, dites donc, Gourdou, qu'est-ce que vous avez raconté à ma fille ? Elle m'a demandé avant de s'endormir de la porter à la fenêtre, parce qu'elle voulait voir les perles et puis il y avait l'écuelle du chien...

— C'est les inventions de Gourdou, a dit Bolomey. Et puis il y a le Jardin. Et puis il y a qu'on en a été chassés, Madame Métraux, oui, vous, lui, moi...

Mais Mme Métraux a dit :

— Ah ! ça, c'est dans la Bible.

— Moi, j'en refais un. Je refais le mien.

— Oh ! Monsieur Bolomey...

— Moi, je suis rentré de l'exil... C'est comme ça. Il y avait une femme et un homme ; eh bien, il y aura une femme et un homme. C'est moi qui l'ai décidé...

Alors, comme une grosse voix de nez s'était fait sourdement entendre quelque part derrière la cloison, tout à coup Bolomey avait montré le phonographe :

— Est-ce qu'il marche ? Il faut bien faire concurrence à votre mari... Comment est-ce qu'on fait ? on met deux sous ?

— Attendez, a dit Mme Métraux, il faut d'abord le remonter.

Elle va prendre la manivelle qui est enfermée dans l'armoire ; elle tourne la manivelle.

— Et puis, à présent, il vous faut choisir le disque.

— Une danse, Madame Métraux.

— La *Valse de Faust?*

— Non, quelque chose de plus vif.

— Un one-step.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est comme une polka.

— Allez-y !

Il a mis deux sous dans l'appareil.

Une, deux...

Le phonographe avait été descendu du poêle, et on l'avait posé à votre hauteur sur une table, tourné vers vous.

Et Bolomey ne s'entend plus parler, il ne s'entend plus penser, ça va bien. « Une, deux, une, deux... » Plein la bouche, plein les yeux, plein les oreilles. Et tous les autres bruits se sont tus, pendant qu'il se débat dans le bruit, comme s'il était seul au monde, puis voit qu'il n'est pas seul, et rit. Il voit Gourdou qui écoute, les bras croisés sur la table ; il voit Mme Chappaz qui est debout sur la pas de la porte. Il crie : « Ça va bien ! » il se lève ; il disait : « Une, deux, une, deux...

Il s'approche de Mme Métraux :

— Est-ce qu'on la danse ensemble ?

Elle a dit :

— Et Lydie ?

Et Mme Chappaz :

— Il faudrait appeler Lydie.

Elle appelle.

— Lydie !... Lydie !...

Lydie ne vient pas.

Et lui :

— Dansons-la toujours... en attendant. Sans quoi, a-t-il repris, la danse va être finie.

Mme Métraux disait :

— En attendant quoi ?

Il a dit :

— Ah !

Mais il la tenait serrée contre lui. Elle était plus petite et plus forte que sa sœur.

Et puis tout à coup le phonographe s'est mis à faire un bruit avec la gorge comme quand on est enrhumé ; alors Mme Métraux, s'étant dégagée de ses bras, avait couru à l'appareil.

Plus rien. Mais ça va bien et on a soif. Il a dit : « Donnez-moi à boire. » Gourdou le regarde. Il est revenu s'asseoir en face de Gourdou, pendant que Mme Métraux lui apporte encore trois décis. Mme Chappaz est montée se coucher. Il se fait tard. Pourtant Gourdou ne bouge pas et, comme Bolomey lève son verre :

— Dis donc, c'est vrai ? tu n'y crois plus.

Parce qu'il revient en arrière. Il vous ramène où il en est resté.

Et Bolomey secoue la tête, et Gourdou a dit :

— Eh bien, tu verras.

Bolomey a ri. Il tire son porte-monnaie de sa poche. Il a dit à Gourdou :

— Avez-vous deux sous ?

— Jusqu'où as-tu lu ?

— Ma foi, jusqu'à la fin de l'histoire.

— Quelle histoire ?

— Votre histoire.

— Et pas plus loin ?... Ah ! mon pauvre ami. C'est que tu es encore au commencement de tout...

— Ça, c'est vrai, dit Bolomey, pendant qu'il se lève, ayant finalement trouvé une pièce de dix centimes ; au recommencement de tout, mais un recommencement à moi...

Il se reprend :

— Un recommencement à nous.

Puis a simplement retourné le disque, parce que Mme Métraux n'est plus là : encore un morceau de musique, c'est un tango comme il est indiqué en rouge et blanc sur la plaque de caoutchouc ; c'est doux, c'est des violons, c'est une flûte, pendant qu'il reprend sa place, c'est un peu triste ; — c'est hésitant, ça s'interrompt, et Gourdou continuait :

— Tu verras, il y a trois amours, trois étages de l'amour : la chair, le cœur, l'esprit.

Est-ce qu'il est sérieux, ou non ? Est-ce seulement qu'il a trop bu ?

— Et il faut d'abord qu'ils n'en fassent qu'un seul. Et puis qu'au-dessus il y ait quelqu'un. Car on ne peut aimer que ce qui dure. On n'aime ce qui ne dure pas qu'au nom de ce qui peut durer.

Il hoche la tête.

— Oui... Et, toi, tu ne sais pas encore.

C'est triste, c'est lent.

— Voyons, dit Bolomey, voyons, Gourdou.

C'est langoureux, c'est alangui ; heureusement que le morceau est à sa fin, et puis Bolomey n'y tient plus, il s'est levé ; d'ailleurs il se fait tard, tout le monde a été dormir ; il dit : « Au revoir », et Gourdou : « A bientôt. » Il a pensé : « Pas si vite que ça. »

Il cherche Mme Métraux pour lui payer ce qu'il lui doit ; elle est dans la cuisine qui est la seule pièce encore éclairée avec la salle à boire.

— Alors vous vous en allez, Monsieur Bolomey ? vous n'avez pas vu ma sœur ?

— Non.

— Et Gourdou ?

— Il est toujours là.

— Je vais lui dire qu'on va fermer, il est onze heures. Mais peut-être qu'il reste à coucher.

Lui il est déjà sous les étoiles. Il voit qu'elles sont belles.

Il fait d'abord quelques pas sous les arbres, puis les arbres commencent à s'espacer, laissant paraître une bande de ciel non moins opaque, ni moins noire que l'épaisseur de leur feuillage. Il pense : « Ah ! c'est comme des œufs de chenille (c'est un paysan). Comme des œufs de chenille, quand on râcle le tronc d'un poirier, et il y a des poches sous l'écorce. Ça grouille, ça bouge, c'est blanc ! » Ah ! il est rassuré, pourquoi ? Il est content, pourquoi ? Toutes les étoiles dans le ciel et de tous les côtés à présent, quelques-unes si basses à côté de vous qu'il semble qu'on va pouvoir les cueillir en passant.

C'est si calme, c'est si tranquille, c'est plein de bonnes intentions. Ça bouge un petit peu sur place, chaque grain, et puis ça bouge encore d'un grand mouvement général. C'est

le balancement du monde. Et on est dedans. Et il consent à nous, parce qu'on y consent. Et il ne peut nous en venir que du bien, comme il pense, dans l'air frais et tiède qui sent bon, où il s'avance tête nue et bien habillé parce qu'il s'est mis en dimanche ; et je ne sais pas vos noms, voyez-vous, il faut que vous m'excusiez, disait-il, et puis vous êtes trop nombreuses ; mais, dites-moi, j'ai raison, hein ? j'ai raison d'avoir confiance.

Il a eu envie de chanter.

— Dis donc.

On a parlé tout bas à côté de lui.

Il devine que c'est elle au son de sa voix, pendant qu'on entend remuer les branches.

— C'est toi ?

— C'est moi.

Alors on l'a vue vaguement, claire dans le noir du feuillage, qui s'avance. Il disait :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Oh! a-t-elle dit, j'avais mal à la tête. J'ai été prendre l'air.

Elle a repris :

— Et toi, tu rentres ?

— Oui.

— Eh bien, bonne nuit.

Et on la voit quand même assez bien pour distinguer qu'elle se détourne, étant sur le bord du chemin, puis a fait quelques pas, comme si elle s'en allait.

Il l'appelle.

— Lydie !

Il a dit :

— On t'a cherchée partout, il y a un moment ; tu n'étais pas là, c'est dommage. On a dansé. On aurait dansé ensemble.

On entend qu'elle s'est arrêtée.

— Tu rentres, Bolomey ? a-t-elle dit de nouveau.

— Oui, et toi ?

— Moi aussi.

Et elle s'en reva. Elle s'en reva un petit peu sur le chemin, très lentement, à tout petits pas, comme si elle n'y croyait

pas elle-même ; lui était toujours arrêté et la regardait s'en aller.

Alors voilà qu'elle s'arrête encore une fois :

— Il fait bon, tu ne trouves pas, ce soir, Louis ?

— Oh ! oui, joliment.

— C'est dommage de dormir. Il faudrait profiter, le temps est court, Louis...

— Ah ! dit-il, c'est que...

— Et mon mal de tête a passé.

Elle se rapproche. Elle fait un ou deux pas vers lui.

— Dis donc, Louis... Et c'est aussi que j'ai cherché longtemps, Louis, et je croyais avoir trouvé...

Mais il a dit :

— Moi, j'ai trouvé.

— Alors, ça ne va pas, dit-elle.

— Et puis il faut encore que je me lève de bonne heure demain matin, j'ai à faire par-dessus la tête.

Elle semble réfléchir, elle soupire :

— Eh bien, bonne nuit.

Cette fois, elle s'en va pour de bon.

Et lui riait, puis il appelle :

— Eh ! Lydie. On n'en reste pas moins bons amis, ou quoi ?... Eh ! Lydie... Et puis je compte sur toi, parce qu'il te faudra venir m'aider un de ces jours...

C'est lui qui a élevé la voix, parce qu'elle continuait à s'éloigner :

— Tu sais, je ferme... On a apporté la barrière... Je ferme le jardin... Si tu venais m'aider à faire mon bonheur.

Elle ne répond pas. Peut-être qu'elle est déjà trop loin.

(à suivre) C. F. RAMUZ

PROPOS A SOI-MÊME

L'inaptitude à feindre des sentiments nous vaut peut-être moins d'ennuis que celle à paraître sûrs de ceux que nous éprouvons.

*

La joie sépare des malheureux comme le soleil des fantômes.

*

Certain vieillissement de la vanité lui confère presque les grâces de la modestie.

*

« Qui veut faire l'ange fait la bête... ». — Même résultat avec moins d'ambition. Toutefois, qui se résigne à faire la bête, parfois un ange vient le visiter.

*

Certaines personnes ne vivent que par décence et seraient incommodées que l'on en parût douter.

*

Un certain air de bonhomie peut tenir à la surabondante et très ancienne confiance que l'on a en soi, ou au contraire à une inguérissable timidité.

*

Mon désir d'aimer n'a d'égal que ma facilité à me laisser distraire de ce qui en autrui pourrait me le rendre aimable.

*

La dualité d'un sentiment et du mot qui le désigne provoque dans une âme délicate une confusion incoercible.

*

Le cœur et l'esprit se font une guerre dont l'enjeu est inconnu.

*

Il y a des natures à la fois passionnées et comme horripilées d'elles-mêmes, qu'exaspèrent pareillement leur semblable et leur contraire, en sorte qu'il ne faut pas moins d'hypocrisie que de charité pour se conformer au subtil entre-deux qui leur peut être tolérable.

*

Il y a des précisions satisfaisantes mais point de satisfactions précises, tant il est vrai que l'être excède ses notions.

*

Le sage auquel on donne raison ne sait que faire de ce don.

*

J'ai un grand désir de capter la sympathie de ceux qui me paraissent plus intelligents que moi, et un extrême besoin de croire à des bontés plus sincères que la mienne.

*

Je n'appelle pas de l'amour cette nécessité où se trouvent tant de pieuses personnes de ne s'attacher

à leur prochain que dans ses souffrances et de le mépriser secrètement dans son bonheur.

*

Il m'est difficile de ne pas voir dans les meilleures méditations écrites une complaisance à soi-même et comme un abandonnement au plaisir de paraître vrai qui en altèrent la pureté.

*

Par moments, je suis las de feindre cette candeur d'impressions, cette constance d'appétits et de réactions que toute société, ne fût-elle que de fripouilles, exigera toujours des candidats à sa sympathie.

*

C'est une chose singulière. Je n'ai jamais pu considérer mes parents comme des êtres entièrement réels. A vrai dire, il en est de même de tous les êtres qui me sont familiers et de ceux auxquels me porte ou m'oppose un désir extrême. Ne me sont réels que les indifférents. Et chose plus étrange encore, mon inaptitude à tenir les êtres de la première catégorie pour entièrement réels cesse en présence de leur mort. La mort dissipe l'espèce de halo qui les isolait de ma considération, les entourait comme d'une zone réfractaire à la pleine information de mes sens, et ils m'apparaissent soudain aussi réels que la terre qui les va dissoudre.

*

Le bonheur que nous souhaitent la plupart des êtres qui nous aiment, c'est une prison dont ils aient la clé.

*

J'ai connu que j'aimais certaines personnes à ce que je ne leur souhaitais rien tant qu'un bonheur qui leur permît de ne pas s'en apercevoir.

*

J'entrevois une connaissance qui est au-delà des preuves et des incantations. Mais comme elle n'est pas signifiable et que toute question à son égard me laisserait sans réponse, je me garderai d'y faire allusion devant quiconque, crainte de paraître un farceur... car seul un notoire passé de sérieux peut nous rendre ce risque plaisant.

*

On voit des gens tout armés de mérites et dont la modestie ressemble à de l'accablement.

*

En présence d'autrui, ma curiosité va au corps plus qu'au discours. Mon regard se porte au mouvement des lèvres et j'en oublie ce qu'elles disent. J'aimerais réduire l'interlocuteur au naturel, c'est-à-dire à l'état d'*impudeur essentielle.*

*

Pour sensible que je sois aux charmes des bienséances, il m'est arrivé d'envier l'audace et la subtilité dans le flair par quoi mon chien semble à même de déceler un faux frère ou le bon partenaire amoureux.

*

La Nature s'est révélée dans l'homme idéaliste et avare.

*

La figure des morts se dissout dans la mémoire comme la colle dans l'eau.

*

Le tragique de certaines obscurités littéraires s'accroît de la bonne humeur du lecteur.

*

Il suffit parfois de considérer ses sentiments pour en douter, et l'on n'est peut-être véritablement heureux ou malheureux que par distraction.

*

Il y a un ineffable de la bassesse comme du sublime ; et c'est une dure nécessité que de se rendre présentable.

*

Les deuils les plus cruels nous deviennent étranges, et nous ne savons plus qui nous avons aimé.

*

Une souffrance extrême trouble si fâcheusement ceux qui en sont témoins que la plupart bientôt voudraient ne l'être plus et rentrer dans leur ordre qui est de n'y pouvoir rien.

*

Il semble qu'une des plus fortes ironies de la Gloire soit d'autoriser ses élus à faire état de leur naturel.

*

Parfois mon égoïsme tombe en rêverie, et le désintéressement me devient naturel.

*

La meilleure façon peut-être de reconnaître à quel point certaines gens sont paralysées par le souci de leur dignité extérieure et la honte de leur naturel, c'est de leur témoigner un amour sans retenue.

FRÉDÉRIC ABELOUS

LA CONDITION HUMAINE

21 MARS 1927

Minuit et demie.

Tchen tenterait-il de lever la moustiquaire ? Frapperait-il au travers ? L'angoisse lui tordait l'estomac ; il connaissait sa propre fermeté, mais n'était capable en cet instant que d'y songer avec hébétude, fasciné par ce tas de mousseline blanche qui tombait du plafond sur un corps moins visible qu'une ombre, et d'où sortait seulement ce pied à demi incliné par le sommeil, vivant quand même — de la chair d'homme. La seule lumière venait du building voisin : un grand rectangle d'électricité pâle coupé par les barreaux de la fenêtre, dont l'un rayait le lit juste au-dessous du pied, comme pour en accentuer le volume et la vie. Quatre ou cinq klaxons grincèrent à la fois. Découvert ? Combattre, combattre des ennemis qui se défendent, des ennemis éveillés, quelle délivrance !

La vague de vacarme retomba : quelque embarras de voitures (il y avait encore des embarras de voitures, là-bas, dans le monde des hommes...) Il se retrouva en face de la grande tache molle de la mousseline et du rectangle de lumière, immobiles dans cette nuit où le temps n'existait plus.

Il se répétait que cet homme devait mourir. Bêtement. Car il savait qu'il le tuerait. Pris ou non, exécuté ou non, peu importait. Rien n'existait que ce pied, cet homme qu'il devait frapper sans qu'il se défendît, — car, s'il se défendait, il appellerait.

Paupières battantes il découvrait en lui, jusqu'à la nausée, non le combattant qu'il attendait, mais un sacri-

ficateur : et les dieux qui le poussaient n'étaient pas seulement ceux qu'il avait choisis. Sous sa décision de révolutionnaire montait un monde de profondeurs auprès de quoi cette nuit écrasée d'angoisse n'était que clarté. « Assassiner n'est pas seulement tuer, hélas... ». Dans ses poches, ses mains hésitantes tenaient, la droite un rasoir fermé, la gauche un court poignard. Il les enfonçait le plus possible, comme si la nuit n'eût pas suffi à cacher ses gestes. Le rasoir était plus sûr, mais Tchen sentait qu'il ne pourrait jamais s'en servir ; Le poignard le dégoûtait moins. Il lâcha le rasoir dont le dos pénétrait dans ses doigts crispés ; le poignard était nu dans sa poche, sans gaîne. Il le fit passer dans sa main droite, la gauche retombant sur la laine de son chandail et y restant collée. Il éleva légèrement le bras droit, stupéfait du silence qui continuait à l'entourer, comme si son geste eût dû déclancher quelque chute. Mais non, il ne se passait rien : c'était toujours à lui d'agir.

Ce pied vivait comme un animal endormi. Terminait-il un corps ? « Est-ce que je deviens fou ? » Il fallait voir ce corps. Le voir, voir cette tête ; pour cela, entrer dans la lumière. Quelle était la résistance de la chair ? Convulsivement, Tchen enfonça le poignard dans son bras gauche. La douleur (il n'était plus capable de songer que c'était *son* bras) l'idée du supplice certain si le dormeur s'éveillait le délivrèrent une seconde : le supplice valait mieux que cette atmosphère de folie. Il s'approcha. C'était bien l'homme qu'il avait vu, deux heures plus tôt, en pleine lumière. Le pied, qui touchait presque le pantalon de Tchen, tourna soudain comme une clef, revint à sa position dans la nuit tranquille. Peut-être le dormeur sentait-il cette présence, mais pas assez pour s'éveiller... Tchen frissonna : un insecte courait sur sa peau. Non ; c'était le sang de son bras qui coulait en rigole. Et toujours cette sensation de mal de mer.

Un seul geste, et l'homme serait mort. Le tuer n'était rien : c'était le toucher qui était impossible. Et il fallait frapper avec précision. Le dormeur, couché sur le dos, n'était habillé que d'un caleçon court, mais, sous la peau

grasse, les côtes n'étaient pas visibles. Tchen devait prendre pour repères les pointes des seins. Il savait combien il est difficile de frapper de haut en bas. Il tenait donc le poignard la lame en l'air, mais le sein gauche était le plus éloigné : à travers le filet de la moustiquaire, il eût dû frapper à longueur de bras, d'un mouvement courbe comme celui du swing. Il changea la position du poignard : la lame en bas. Toucher ce corps immobile était aussi difficile que frapper un cadavre, peut-être pour les mêmes raisons. Comme appelé par cette idée de cadavre, un râle s'éleva. Tchen ne pouvait plus même reculer, jambes et bras devenus complètement mous. Mais le râle s'ordonnait : l'homme ne râlait pas, il ronflait ! Il redevint vivant, vulnérable ; et, en même temps, Tchen se sentit bafoué. Le corps glissa d'un léger mouvement vers la droite. Allait-il s'éveiller maintenant ! D'un coup à traverser une planche, Tchen l'arrêta dans un bruit de mousseline déchirée, mêlé à un choc sourd. Sensible jusqu'au bout de la lame, il sentit le corps rebondir vers lui, relancé par le sommier métallique. Il raidit furieusement son bras pour le maintenir : les jambes revenaient ensemble vers la poitrine, comme attachées ; elles se détendirent d'un coup. Il eût fallu frapper de nouveau, mais comment retirer le poignard ? Le corps était toujours sur le côté, instable, et, malgré la convulsion qui venait de le secouer, Tchen avait l'impression de le tenir fixé au lit par son arme courte sur quoi pesait toute sa masse. Par le grand trou de la moustiquaire, il le voyait fort bien : les paupières s'étaient ouvertes, — avait-il pu s'éveiller ? —, les yeux étaient blancs. Le long du poignard le sang commençait à sourdre, noir dans cette fausse lumière. Le corps, prêt à tomber à droite ou à gauche, trouvait encore, dans son poids, de la vie. Tchen ne pouvait lâcher le poignard. A travers l'arme, son bras raidi, son épaule douloureuse, une communication toute d'angoisse s'établissait entre le corps et lui jusqu'au fond de sa poitrine, jusqu'à son cœur convulsif, la seule chose qui bougeât dans cette pièce. Il était absolument immobile ; le sang qui continuait à couler de son bras gauche lui semblait être celui de l'homme couché ; sans que rien d'extérieur fût survenu, il eut la certi-

tude que cet homme était mort. Respirant à peine, il continuait à le maintenir sur le côté dans la lumière immobile et trouble, dans la solitude de la chambre. Rien n'y indiquait le combat, pas même la déchirure de la mousseline qui semblait séparée en deux pans : il n'y avait que le silence et une ivresse écrasante où il sombrait, séparé du monde des vivants, accroché à son arme. Ses doigts étaient de plus en plus serrés, mais les muscles du bras se relâchaient et le bras tout entier commença à trembler comme une corde. Ce n'était pas la peur, c'était une épouvante à la fois atroce et solennelle qu'il ne connaissait plus depuis son enfance. Il était seul avec la mort, seul dans un lieu sans hommes, mollement écrasé à la fois par l'horreur et par le goût du sang.

Il parvint à ouvrir la main. Le corps s'inclina doucement sur le ventre : le manche du poignard ayant porté à faux, sur le drap une tache sombre commença à s'étendre, grandit comme un être vivant. Et à côté d'elle, grandissant comme elle, parut l'ombre de deux oreilles pointues.

La porte était loin, le balcon plus proche ; mais c'était du balcon que venait l'ombre. Bien que Tchen ne crût pas aux génies, il était paralysé, incapable de se retourner. Il sursauta : un miaulement. A demi délivré, il osa regarder : c'était un chat de gouttières qui entrait par la fenêtre sur ses pattes silencieuses, les yeux fixés sur lui. Une rage forcenée secouait Tchen à mesure qu'avançait l'ombre, non contre l'animal même, mais contre cette présence. Dans la région farouche où il était jeté, rien de vivant ne devait pénétrer : ce qui pouvait l'avoir vu tenant ce couteau l'empêchait de remonter parmi les hommes. Il ouvrit le rasoir, fit un pas en avant : l'animal s'enfuit par le balcon. Tchen le poursuivit ; il se trouva tout à coup en face du ciel et de Shanghaï.

Secouée par son angoisse, la nuit bouillonnait comme une énorme fumée noire pleine d'étincelles ; au rythme de sa respiration de moins en moins haletante elle s'immobilisa et, dans la déchirure des nuages, des étoiles s'établirent dans leur mouvement éternel qui l'envahit avec l'air plus frais du dehors. Une sirène s'éleva, puis se perdit

dans cette poignante sérénité. Au-dessous, l'illumination de minuit, — points lumineux reflétés à travers une brume jaune par le macadam qu'avait verni la pluie, — palpitait de la vie des hommes qui ne tuent pas. C'étaient là des millions de vies, de vies qui rejetaient la sienne ; mais qu'était leur condamnation misérable à côté de la mort qui se retirait de lui, qui semblait couler hors de son corps à longs traits, comme le sang de l'autre ? Toute cette ombre immobile ou scintillante était la vie, comme le fleuve, comme la mer invisible au loin — la mer... Respirant enfin jusqu'au plus profond de sa poitrine, il lui sembla rejoindre cette vie avec une reconnaissance sans fond, — prêt à pleurer, aussi bouleversé que tout à l'heure. « Il faut filer... ». Il demeurait, contemplant le mouvement des autos, des pousse-pousse qui couraient sous ses pieds dans la rue illuminée, comme un aveugle guéri regarde, comme un affamé mange. Avidement, insatiable de vie, il eût voulu toucher ces corps. Une sirène emplit tout l'horizon, au-delà du fleuve : la relève des ouvriers de nuit, à l'arsenal. Que les ouvriers imbéciles vinssent fabriquer les armes destinées à tuer ceux qui combattaient pour eux ! Son geste meurtrier valait un long travail des arsenaux de Chine : l'insurrection imminente qui voulait donner Shanghaï aux troupes révolutionnaires ne possédait pas deux cents fusils. Si elle possédait les mausers (presque trois cents) dont cet intermédiaire, le mort, venait de négocier la vente avec le gouvernement, les insurgés, dont le premier acte devait être de désarmer la police pour armer leurs troupes, doublaient leurs chances. Mais, depuis dix minutes, Tchen n'y avait pas pensé une seule fois.

Et il n'avait pas encore pris le papier pour lequel il avait tué cet homme. Les vêtements étaient accrochés au pied du lit, sous la moustiquaire. Il chercha dans les poches. Mouchoir, cigarettes... Pas de portefeuille. La chambre restait la même, moustiquaire, murs blancs, rectangle net de lumière : le meurtre ne change donc rien... Il passa la main sous le traversin, sans regarder. Il sentit le portefeuille, très petit, comme un porte-monnaie. En même temps, il eut honte de son visage détourné, et regarda :

sur le traversin il n'y avait pas de sang, et l'homme n'avait pas du tout l'air mort. Un instant, il eut l'épouvantable impression qu'il devait le tuer de nouveau ; mais déjà son regard qui rencontrait les yeux blancs, le sang sur les draps, le délivrait. Pour ouvrir le portefeuille, il recula dans la lumière ; c'était celle d'un restaurant, plein de joueurs. Il trouva le document, conserva le portefeuille, traversa la chambre presque en courant, ferma à double tour, mit la clef dans sa poche. A l'extrémité du couloir de l'hôtel — il s'efforçait de ralentir sa marche — pas d'ascenseur. Sonnerait-il ? Il descendit. A l'étage inférieur, celui du dancing, du bar et des billards, une dizaine de personnes attendaient la cabine qui arrivait. Il les y suivit. « La dancing-girl en rouge est rudement épatante ! », lui dit en anglais son voisin, Birman ou Siamois un peu saoul. Il avait envie, à la fois, de le gifler pour le faire taire, et de l'étreindre parce qu'il était vivant. Il bafouilla au lieu de répondre ; l'autre lui tapa sur l'épaule d'un air complice. « Il pense que je suis saoul aussi... ». Mais l'interlocuteur ouvrait de nouveau la bouche. « — J'ignore les langues étrangères » , dit Tchen en pékinois. L'autre se tut, regarda, intrigué, cet homme jeune sans col, mais un chandail de belle laine. Tchen était en face de la glace intérieure de la cabine. Le meurtre ne laissait aucune trace sur son visage... Ses traits plus mongols que chinois : pommettes aiguës, nez très écrasé mais avec une légère arête, comme un bec, n'avaient pas changé, n'exprimaient que la fatigue ; ju qu'à ses épaules solides, ses grosses lèvres de brave type, sur quoi rien d'étranger ne semblait peser... La cabine s'arrêta. Il sortit avec le groupe.

Une heure du matin.

Il appela un taxi. Les rails déserts et les flaques des averses de l'après-midi luisaient faiblement, Sans savoir pourquoi, il regarda encore le ciel qui s'y reflétait : qu'il en avait été plus près, tout à l'heure, lorsqu'il avaitd écouvert les étoiles ! Il s'en éloignait à mesure que son angoisse faiblissait, qu'il retrouvait les hommes... A

l'extrémité de la rue, les auto-mitrailleuses presque aussi grises que les flaques, la barre claire des baïonnettes portées par des ombres silencieuses, indiquaient le poste, la fin de la concession française ; le taxi n'allait pas plus loin. Tchen montra son faux passeport d'électricien employé sur la concession. Le factionnaire regarda le papier avec indifférence (« Ce que je viens de faire ne se voit décidément pas ») et le laissa passer. Devant lui, perpendiculaire, l'avenue des Deux-Républiques, frontière de la ville chinoise.

Abandon et silence. Chargées de tous les bruits de la plus grande ville de Chine, des ondes grondantes se perdaient là, comme au fond d'un puits des sons venus des profondeurs de la terre : tous ceux de la guerre, et les dernières secousses nerveuses d'une multitude qui ne veut pas dormir. Mais c'était au loin que vivaient les hommes ; ici, rien ne restait du monde, qu'une nuit à laquelle Tchen s'accordait d'instinct comme à une amitié soudaine : ce monde nocturne, inquiet, ne s'opposait pas au meurtre. Monde d'où les hommes avaient disparu, monde éternel : jamais le jour ne reviendrait sur ces tuiles pourries, sur toutes ces ruelles au fond desquelles une lanterne éclairait un mur sans fenêtres, un nid de fils télégraphiques. Il y avait donc un monde du meurtre, et il y restait comme dans un bain chaud. Aucune vie, aucune présence, aucun bruit proche : pas même le cri des petits marchands, pas même les chiens abandonnés.

Enfin, un magasin pouilleux : *Lou-You-Shuen et Hemmelrich, marchands de phonos*. Il fallait revenir parmi les hommes... Il attendit quelques minutes sans se délivrer tout à fait, heurta enfin un volet. Un judas s'ouvrit, et, presque aussitôt, la porte : un magasin plein de disques rangés avec soin, à vague aspect de bibliothèque pauvre ; puis l'arrière-boutique, grande, nue, et quatre camarades, en bras de chemise.

Deux étaient assis sur des chaises européennes. Deux tenaient des disques à la main ; ils restèrent le disque en l'air. Pris jusqu'au ventre par le besoin de l'interroger, tous quatre le regardaient avec une intensité idiote, mais

ne disaient rien. Tchen regarda les dalles criblées de graines de tournesol. Il pouvait renseigner ces hommes, mais il ne pourrait jamais s'expliquer.

« Ça y est », dit-il.

Dans la chambre, devant le corps, l'inconscience passée, il n'avait pas douté : il avait *senti* la mort.

Il tendit l'ordre de livraison des armes. Son texte était long. Kyo le lut :

« Oui, mais... ».

Tous attendaient. Kyo n'était ni impatient, ni irrité ; il n'avait pas bougé, ne tapait pas des doigts sur la chaise ; à peine son visage était-il contracté. Mais tous sentaient que ce qu'il venait de découvrir le bouleversait. Il se décida :

« Les armes ne sont pas payées. *Payables à livraison.*

Tchen sentit la colère tomber sur lui, comme s'il eût été bêtement volé. Il s'était assuré que ce papier était celui qu'il cherchait, mais n'avait pas eu le temps de le lire. Il n'eût pu, d'ailleurs, rien y changer.

« On peut s'arranger avec des hommes des sections de combat, je pense, dit Kyo.

— Pourvu que nous puissions grimper à bord, répondit Katow, ça ira. »

Silence. Tchen, plus calme, luttait en lui-même contre la présence de ces hommes assis devant lui : aucun d'eux ne savait qu'il venait d'accomplir son *premier* meurtre. Tous le croyaient expérimenté et ne pensaient qu'au danger qu'il avait couru. Pourtant, leur présence l'arrachait à sa terrible solitude, doucement, comme une plante que l'on tire de la terre où ses racines les plus fines la retiennent encore. Et en même temps que, peu à peu, il venait à eux, il semblait qu'il les découvrît — comme ses sœurs la première fois qu'il était revenu d'une maison de prostitution. Il y avait là la tension des salles de jeux à la fin de la nuit.

— « Ça a bien marché ? » demanda Katow, posant son disque.

Sans répondre, Tchen regarda cette bonne tête de Pierrot russe — petits yeux rigoleurs et nez en l'air — que même cette lumière ne pouvait rendre dramatique. Celui-là,

pourtant, savait ce qu'était la mort. Il se levait ; il alla regarder le grillon endormi dans sa cage minuscule ; Tchen pouvait avoir ses raisons de se taire. Son mouvement fit osciller la lampe : les visages disparurent, puis reparurent : à gauche, tout rond, Lou-You-Shuen ; la tête de boxeur crevé d'Hemmelrich, tondu, nez cassé, épaules creusées ; Katow. A droite, Kyo Gisors. En passant au-dessus de sa tête, la lampe rendait japonais son visage métis, marquant fortement les coins tombants de sa bouche de samouraï ; en s'éloignant, elle déplaça les ombres et ce visage parut presque européen. Ses oscillations devinrent de plus en plus courtes : les deux visages de Kyo reparurent, tour à tour, de moins en moins différents l'un de l'autre. Tchen observait le mouvement de la lumière, qui lui permettait de ne pas penser : le cri tremblé du grillon éveillé par son arrivée se mêlait dans son esprit aux dernières vibrations de l'ombre sur les visages. Les paroles n'étaient bonnes qu'à troubler la familiarité avec la mort qui s'était établie dans son cœur.

« A quelle heure es-tu sorti de l'hôtel ? demanda Kyo.

— Il y a vingt minutes ».

Kyo regarda sa montre : minuit quarante.

— « Bien. Finissons ici, et filons.

— Je veux voir ton père, Kyo.

— Tu sais que *ce* sera sans doute pour demain ?

— Tant mieux ».

Tous savaient ce qu'était *ce :* l'arrivée des troupes révolutionnaires aux dernières stations de chemin de fer, qui devait déterminer l'insurrection.

« Tant mieux », répéta Tchen. Comme toutes les sensations intenses, celles du meurtre et du danger, en se retirant, le laissaient vide ; il aspirait à les retrouver.

« Quand même : je veux le voir.

— Vas-y cette nuit : il ne dort jamais avant l'aube. »

— J'irai vers quatre heures.

D'instinct, quand il s'agissait d'être compris, Tchen se dirigeait vers le père Gisors. Que son attitude fût douloureuse à Kyo — d'autant plus douloureuse que nulle vanité n'intervenait — il le savait, mais n'y pouvait rien ;

Kyo était un des organisateurs de l'insurrection, le comité central avait confiance en lui ; lui, Tchen, aussi ; mais il ne tuerait jamais, sauf en combattant. Katow était plus près de lui, Katow condamné à cinq ans de bagne, en 1905, pour avoir essayé de faire sauter la porte de la prison d'Odessa. Et pourtant...

Le Russe mangeait des petits bonbons au sucre, un à un, sans cesser de regarder Tchen ; et Tchen, tout à coup, comprit la gourmandise : lui aussi eut envie de ces bonbons. Maintenant qu'il avait tué, il avait le droit d'avoir envie de n'importe quoi. Le droit. Même si c'était puéril. Il tendit sa main carrée. Katow crut qu'il voulait partir et la serra. Tchen se leva. C'était peut-être aussi bien ; il n'avait plus rien à faire là ; Kyo était prévenu ; à lui d'agir. Et lui, Tchen, savait ce qu'il voulait faire maintenant. Il gagna la porte, revint pourtant :

« Passe-moi des bonbons ».

Katow lui donna le sac. Il voulut en partager le contenu : pas de papier. Il emplit le creux de sa main, mordit à pleine bouche, et sortit.

« Ça n'a pas dû aller t't seul », dit Katow.

Réfugié en Suisse de 1905 à 1912, date de son retour clandestin en Russie, il parlait français sans aucun accent russe, mais en avalant un certain nombre de voyelles, comme s'il eût voulu compenser ainsi la nécessité d'articuler rigoureusement lorsqu'il parlait chinois. Presque sous la lampe, son visage était peu éclairé : Kyo préférait cela. L'expression de naïveté ironique que les petits yeux et surtout le nez en l'air (ce moineau pince-sans-rire, disait Hemmelrich) donnaient au visage de Katow, était d'autant plus vive qu'elle s'opposait davantage à ses propres traits, et le gênait souvent.

— « Finissons, dit-il. Tu as les disques, Lou ? »

Lou-You-Shuen, tout sourire et comme prêt à mille respectueux petits coups d'échine, disposa deux disques sur deux phonos. Il fallait les mettre en mouvement en même temps.

— « Un, deux, trois », compta Kyo.

Le sifflet du premier disque couvrit le second ; soudain

s'arrêta — on entendit : *envoyer* — puis reprit. Encore un mot : *trente*. Sifflet de nouveau. Puis : *hommes*. Sifflet.

« Parfait », dit Kyo. Il arrêta le mouvement, et remit en marche le premier disque, seul : sifflet, silence, sifflet. Stop. Bon. Etiquette des disques de rebut.

Au second : *Troisième leçon. Courir, marcher, aller, venir, envoyer, recevoir. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, vingt, trente, quarante, cinquante, soixante, cent. J'ai vu courir dix hommes. Vingt femmes sont ici. Trente...*

Ces faux disques pour l'enseignement des langues étaient excellents ; l'étiquette, imitée à merveille. Kyo était pourtant inquiet :

« Mon enregistrement était mauvais ?

— Très bon, excellent ».

Lou s'épanouissait en sourire, Hemmelrich semblait indifférent. A l'étage supérieur, un enfant cria de douleur.

Kyo ne comprenait plus :

« Alors, pourquoi l'a-t-on changé ?

— On ne l'a pas changé, dit Lou. C'est lui-même.

Et, plus épanoui encore :

« Il est rare que l'on reconnaisse sa propre voix, voyez-vous, lorsqu'on l'entend pour la première fois.

— Le phono déforme ?

— Ce n'est pas cela, car chacun reconnaît sans peine la voix des autres. Mais on n'a pas l'habitude, voyez-vous, de s'entendre soi-même... »

Lou était plein de la joie chinoise d'expliquer une chose à un esprit distingué qui l'ignore.

« Il en est de même dans notre langue...

— Bon. On doit toujours venir chercher les disques cette nuit ?

— Les bateaux partiront demain au lever du soleil pour Han-Kéou... »

Les disques-sifflets étaient expédiés par un bateau ; les disques-textes, par un autre. Ceux-ci étaient français ou anglais, suivant que la mission de la région était catholique ou protestante. Les révolutionnaires employaient parfois de vrais disques d'enseignement des langues, parfois des disques enregistrés par eux.

« Au jour » pensait Kyo. « Que de choses avant le jour... » Il se leva :

« Il faut des volontaires, pour les armes. Et quelques Européens, si possible ».

Silence. Il se dirigea vers la porte. Hemmelrich s'approcha de lui. L'enfant, là-haut, cria de nouveau.

« Il te répond, le gosse », dit Hemmelrich. « Ça te suffit ? Un de ces jours, avec le luxe que je n'ai pas pu me payer dans ma vie, je ferai un dictionnaire. Y aura de quoi. Et le métier de volontaire y sera. Y a eu pendant la guerre une dizaine de millions de types qui ont acquis le précieux droit de se faire casser la gueule. Moi pas. Qu'est-ce que tu foutrais, toi, avec le gosse qui va crever et la femme qui gémit là-haut — pas trop fort, pour pas nous déranger... »

La voix presque haineuse était bien celle de ce visage au nez cassé, aux yeux enfoncés que la lumière verticale remplaçait par deux taches noires.

« Chacun son travail », répondit Kyo. « Les disques aussi sont nécessaires... Katow et moi, ça ira. Passons chercher des types (nous saurons en passant si nous attaquons demain ou non) et...

— Ils peuvent dégotter le cadavre à l'h'tel », dit Katow.

— Pas avant l'aube. Tchen a fermé à clef. Il n'y a pas de rondes.

— L'intermédiaire avait peut-être pris un rend'-vous ? »

— A cette heure-ci ? Peu probable. Quoi qu'il arrive, l'essentiel est de faire changer l'ancrage du bateau : ainsi, s'ils essaient de l'atteindre, ils perdront au moins trois heures avant de le trouver. Il est à la limite du port.

— Où veux-tu le faire passer ?

— Dans le port même. Pas à quai naturellement. Il y a des centaines de vapeurs. Trois heures perdues au moins. Au moins.

— Le cap'taine se méfiera... »

Le visage de Katow n'exprimait presque jamais ses sentiments : la gaîté ironique y demeurait. Seul, en cet instant, le ton de la voix traduisait son inquiétude — d'autant plus fortement.

— « Je connais un spécialiste des affaires d'armes, dit Kyo. Avec lui, le capitaine aura confiance. Nous n'avons pas beaucoup d'argent, mais nous pouvons payer une commission... A propos d'argent, je pense que nous sommes d'accord : nous nous servons du papier pour monter à bord, et nous nous arrangeons après ? »

Katow haussa les épaules, comme devant l'évidence. Il passa sa vareuse, dont il ne boutonnait jamais le col, tendit à Kyo le veston de sport accroché à une chaise ; tous deux serrèrent fortement la main d'Hemmelrich. La pitié n'eût fait que l'humilier davantage. Ils sortirent.

Ils abandonnèrent aussitôt l'avenue, entrèrent dans la ville chinoise.

Des nuages très bas, lourdement massés, arrachés parfois, laissaient encore paraître les dernières étoiles dans la profondeur de leurs déchirures. Cette vie des nuages animait l'obscurité, tantôt plus légère et tantôt intense, comme si d'immenses ombres fussent venues parfois approfondir la nuit. Katow et Kyo portaient des chaussures de sport à semelles de crêpe, et n'entendaient leurs pas que lorsqu'ils glissaient sur la boue ; du côté des concessions — l'ennemi —, une lueur bordait les toits. Le vent, qui apportait la rumeur presque éteinte de la ville en état de siège et le sifflet des vedettes qui rejoignaient les bateaux de guerre, s'emplit lentement du long cri d'une sirène. Il passait sur les ampoules électriques misérables, immobiles, qui luisaient au fond des impasses et des ruelles ; autour d'elles, des murs en décomposition sortaient de l'ombre déserte, révélés avec toutes leurs taches par cette lumière que rien ne faisait vaciller et d'où semblait émaner une sordide éternité. Cachés par ces murs, des milliers d'hommes : ceux des filatures, ceux qui travaillaient seize heures par jour depuis l'enfance, le peuple de l'ulcère, de la scoliose, de la famine. Les verres qui protégeaient les ampoules commencèrent à se brouiller ; en quelques minutes, la grande pluie de Chine, furieuse, précipitée, prit possession de la ville.

« Un bon quartier », pensa Kyo. Depuis plus d'un mois que, de comité en comité, il préparait l'insurrection, il avait cessé de voir les rues : il ne marchait plus dans la boue

clapotante, mais sur un plan. Le grattement des millions de petites vies quotidiennes disparaissait, écrasé par une autre vie : les concessions, les quartiers riches, avec leurs grilles lavées par la pluie à l'extrêmité des rues, n'existaient plus que comme des menaces, des barrières, de longs murs de prison sans fenêtres ; ces quartiers atroces, au contraire — ceux où les troupes de choc étaient le plus nombreuses — palpitaient du frémissement d'une multitude à l'affût. Au tournant d'une ruelle, son regard tout à coup s'engouffra dans la profondeur des lumières ; cette large rue voilée par la pluie comme par le brouillard conservait dans son esprit une perspective horizontale, car il faudrait l'attaquer contre des fusils, des mitrailleuses, qui tirent horizontalement... Après l'échec des émeutes de février, le comité central du parti communiste chinois avait chargé Kyo de la coordination des forces insurrectionnelles. Dans chacune de ces rues silencieuses où la forme des maisons disparaissait dans l'averse à odeur de fumée, le nombre des militants avait été doublé. Kyo avait demandé qu'on le portât de 2.000 à 5.000, la direction militaire y était parvenue dans le mois. Mais Katow avait dit vrai : ils ne possédaient pas deux cents fusils. (Et il y avait trois cents revolvers à crosse, sur ce *Shan-Tung* qui dormait d'un œil au milieu du fleuve clapotant). Kyo avait organisé cent quatre-vingt-douze groupes de combat de vingt-cinq hommes environ, tous pourvus de chefs ; ces chefs seuls étaient armés... Ils passèrent devant un garage populaire plein de vieux camions transformés en autobus. Tous les garages étaient *notés*. La direction militaire avait constitué un état-major, l'assemblée du parti avait élu un comité central ; dès le début de l'insurrection, il faudrait les maintenir en contact avec les groupes de choc. Kyo avait créé un premier détachement de liaison de cent vingt cyclistes ; aux premiers coups de feu, huit groupes devaient occuper les garages, s'emparer des autos. Les chefs de ces groupes avaient déjà visité les garages et ne se tromperaient pas. Chacun des autres chefs, depuis dix jours, étudiait le quartier où il devait combattre. Combien de visiteurs, aujourd'hui même, avaient pénétré dans les bâtiments principaux, demandé à voir un ami que nul n'y con-

naissait, causé, offert le thé, avant de s'en aller ? Combien d'ouvriers, malgré l'averse battante, réparaient des toits ? Toutes les positions de quelque valeur pour le combat de rues étaient reconnues ; les meilleures positions de tir, notées en rouge sur les plans, à la permanence des groupes de choc. Ce que Kyo savait de la vie souterraine de l'insurrection nourrissait ce qu'il en ignorait ; quelque chose qui le dépassait infiniment venait des grandes ailes déchiquetées de Tchapéï et de Pootung, couverts d'usines et de misère, pour faire éclater les énormes ganglions du centre ; cette nuit de jugement dernier était pleine d'une invisible foule.

Il leva la tête pour tenter de voir plus loin : une rafale emplit d'eau ses yeux. Il s'essuya, regarda, quelques secondes avec beaucoup d'attention, pour échapper à la vision trouble que l'eau lui imposait ; découvrant alors la rue comme elle paraissait au regard — longue, noire, indifférente — il la retrouva comme un passé, tellement l'obsession le poussait en avant.

« Demain », dit-il.

Katow hésita, arrêta le balancement de ses grandes mains. Non, la question ne s'adressait pas à lui. A personne.

Ils marchaient en silence. La pluie, peu à peu, perdait sa force. Elle se transformait maintenant en bruine. Les muscles de leurs visages, jusque-là crispés contre l'averse, se détendirent ; à mesure que le crépitement de la pluie sur les toits s'affaiblissait, la rue noire s'emplit du bruit saccadé des ruisseaux.

« Où crois-tu que soit allé Tchen ? » demanda Kyo. « Il a dit qu'il irait chez mon père vers 2 heures. Dormir ? »

Il y avait dans sa question une admiration incrédule.

— « Non. Au bordel. Il ne se saoule pas... »

Marchant toujours, Kyo réfléchissait, sans parler. Ils arrivèrent à une boutique : *Shia, marchand de lampes.* Comme partout, les volets étaient posés. On ouvrit. Un affreux petit Chinois resta debout devant eux, mal éclairé par derrière : l'auréole de lumière, autour de la tête, montrait des cheveux gris, et de son moindre mouvement à droite ou à gauche naissait un effet de lumière huileux sur

son gros nez criblé de furoncles. Les verres de centaines de lampes-tempête, accrochées au plafond ou posées sur le sol, reflétaient les flammes de deux lanternes allumées sur le comptoir ; ces perspectives brouillées de grosses poires vaguement phosphorescentes se perdaient dans l'obscurité, jusqu'au fond invisible du magasin.

« Alors ? » dit Kyo.

Le propriétaire de la boutique le regardait en frottant ses mains avec onction. Les paupières à demi baissées — Kyo commençait à s'habituer à cette obscurité — il ne semblait pas préparer une insurrection, mais une hérésie. Il se retourna sans rien dire, se dirigea en se balançant vers le fond de la boutique ; ses bretelles blanches qui pendaient derrière lui, battant la mesure des marches tandis qu'il s'enfonçait dans l'obscurité, semblaient plus vivantes que son ombre. Il fouilla dans quelque cachette. Le crissement de son ongle retourné sur du fer-blanc fit grincer les dents de Katow ; mais déjà il revenait, les bretelles, derrière lui maintenant, à droite, à gauche... Il lut le papier qu'il venait d'aller chercher, la tête presque collée à l'une des lampes, éclairée par dessous. C'était un rapport de l'organisation militaire qui travaillait avec les cheminots. Les renforts qui défendaient Shanghaï contre les révolutionnaires venaient de Nankin : les cheminots avaient décrété la grève. Les gardes-blancs et les soldats de l'armée gouvernementale contraignaient ceux qu'ils saisissaient à conduire les trains militaires, sous peine de mort.

« Un des cheminots arrêtés a fait dérailler le train qu'il conduisait », lut le Chinois. « Mort. Trois autres trains militaires ont déraillé hier, les rails ayant été enlevés. »

— « Faire généraliser le sabotage et noter sur les mêmes rapports le moyen de réparer dans le plus bref délai », dit Kyo.

— Pour tout acte de sabotage, les gardes-blancs fusillent...

— Le Comité le sait. Nous fusillerons aussi. Autre chose : pas de trains d'armes ?

— Non.

— Sait-on quand les nôtres seront à Tcheng-Tchéou ? [1]

1. La dernière gare avant Shanghaï.

— Je n'ai pas encore les nouvelles de minuit. Le délégué du Syndicat pense que ce sera cette nuit ou demain... »

L'insurrection commencerait donc le lendemain ou le surlendemain. Il fallait attendre les informations du Comité Central. Kyo avait soif. Ils sortirent.

Ils n'étaient plus éloignés de l'endroit où ils devaient se séparer. Une nouvelle sirène de navire appela trois fois, par saccades, puis une fois encore, longuement. Il semblait que son cri s'épanouît dans cette nuit saturée d'eau ; il retomba enfin, comme une fusée.

« Commenceraient-ils à s'inquiéter, sur le *Shan-Tung ?* »

C'était absurde. Le capitaine n'attendait ses clients qu'à 8 heures. Ils reprirent leur marche, prisonniers de ce bateau ancré là-bas dans l'eau verdâtre et froide, avec ses caisses de revolvers. Il ne pleuvait plus.

« Pourvu que je trouve mon type, dit Kyo. Je serais tout de même plus tranquille si le *Shan-Tung* changeait d'ancrage. »

Ils prirent rendez-vous, se séparèrent. Katow allait chercher les hommes.

Kyo atteignit enfin la porte à grilles des concessions. Deux tirailleurs annamites et un sergent de la coloniale vinrent examiner ses papiers : il avait son passeport français. Pour tenter le poste, un marchand chinois avait accroché des petits pâtés aux pointes des barbelés. (« Bon système pour empoisonner un poste, éventuellement », pensa Kyo). Le sergent lui rendit son passeport. Il trouva bientôt un taxi et lui donna l'adresse du *Black Cat.*

L'auto, que le chauffeur conduisait à toute vitesse, rencontra quelques patrouilles de volontaires européens. « Les troupes de huit nations veillent ici », disaient les journaux. A peine si Kyo les regardait : il n'entrait pas dans les intentions du Kuo-Min-Tang d'attaquer les concessions. Boulevards déserts, ombres de petits marchands, leur boutique en forme de balance sur l'épaule... L'auto s'arrêta à l'entrée d'un jardin exigu, éclairé par l'enseigne lumineuse du *Black Cat.* En passant devant le vestiaire, Kyo regarda l'heure : 2 heures du matin. « Heureusement que tous les costumes sont admis, ici », pensa-t-il. Sous son veston

de sport d'étoffe velue, gris foncé, il ne portait pas de gilet, mais un pull-over.

Le jazz était à bout de nerfs. Depuis cinq heures, il maintenait, non la gaieté,mais une ivresse sauvage à quoi chaque couple s'accrochait comme à un radeau. D'un coup il s'arrêta, et la foule se décomposa : au fond les clients, sur les côtés les danseuses professionnelles : à droite les Chinoises dans leur fourreau de soie brochée, à gauche les Russes et les métisses ; un ticket par danse, ou par conversation. Un vieillard à aspect de clergyman ahuri restait au milieu de la piste, esquissant du coude des gestes de canard. A cinquante-deux ans il avait pour la première fois découché et, terrorisé par sa femme, n'avait plus osé rentrer chez lui. Depuis huit mois il passait ses nuits dans les boîtes, ignorait le blanchissage et changeait de linge chez les chemisiers chinois, entre deux paravents. Négociants en instance de ruine, danseuses et prostituées, ceux qui se savaient menacés — presque tous — maintenaient leur regard sur ce fantôme, comme si, seul, il les eût retenus au bord du néant. Ils iraient se coucher, assommés, à l'aube — lorsque la promenade du bourreau recommencerait dans la cité chinoise. A cette heure, il n'y avait que les têtes coupées dans les cages encore noires, avec leurs cheveux qui ruisselaient de pluie.

« En talapoins, chère amie ! On les habillera en ta-la-poins ! »

La voix bouffonnante, directement inspirée de Polichinelle, semblait venir d'une colonne. Nasillarde, mais mordante, elle n'évoquait pas mal l'esprit du lieu, isolée dans un silence plein du cliquetis des verres au-dessus du clergyman ahuri. L'homme que Kyo cherchait était là.

Il contourna la colonne, et le découvrit dans la foule au fond de la salle, là où, sur quelques rangs de profondeur, étaient disposées les tables que n'occupaient pas les danseuses. Au-dessus d'un pêle-mêle de couples, dos et gorges dans un tas de chiffons soyeux, un Polichinelle maigre et sans bosse, mais qui ressemblait à sa voix, tenait un discours bouffon à une Russe et à une métisse philippine assises à sa table. Debout, les coudes au corps, gesticulant des mains, il parlait avec tous les muscles de son visage en coupe-vent,

gêné par le carré de soie noire, style Pied-Nickelé, qui protégeait son œil droit meurtri sans doute. De quelque façon qu'il fût habillé — il portait un smoking , ce soir — le baron de Clappique avait l'air déguisé ; mais, s'il était facile de reconnaître un déguisement, il était difficile de déterminer ce qu'il recouvrait. Kyo était décidé à ne pas l'aborder là, à attendre qu'il sortît :

« Parfaitement, chère amie, parfaitement ! Chang-Kaï-Shek entrera ici avec ses révolutionnaires et criera — en style classique, vous dis-je, clas-sique ! ainsi que lorsqu'il prend des villes : « Qu'on m'habille en talapoins ces négociants, en léopards ces militaires (comme lorsqu'ils s'asseyent sur des bancs fraîchement peints) ! Comme le dernier prince de la dynastie Leang, montons sur les jonques impériales, contemplons nos sujets vêtus, pour nous distraire, chacun de la couleur de sa profession, bleus, rouges, verts, avec des nattes et des pompons ; pas un mot, chère amie, pas un mot vous dis-je ! »

Et confidentiel :

« La seule musique permise sera celle du chapeau chinois. »

— « Et vous, que ferez-vous là-dedans ?»

Plaintif, sanglotant :

— « Comment, chère amie, vous ne le devinez pas ? Je serai astrologue de la cour, je mourrai en allant cueillir la lune dans un étang, un soir que je serai saoul — ce soir ? »

Scientifique :

« ... comme le poète Thou-Fou, dont les œuvres enchantent *certainement* — pas un mot, j'en suis sûr ! — vos journées inoccupées. De plus... »

La sirène d'un navire de guerre emplit la salle. Aussitôt un coup de cymbales furieux s'y mêla, et la danse recommença. Le baron s'était assis. A travers les tables et les couples, Kyo gagna une table libre, un peu en arrière de la sienne. La musique avait couvert tous les bruits ; mais maintenant qu'il s'était rapproché de Clappique, il entendait sa voix de nouveau. Le baron pelotait la Philippine, mais il continuaitde parler à la Russe :

« ...l e malheur, chère amie, c'est qu'il n'y a plus de fantaisie. De temps en temps,

l'index pointé :

« ... un ministre européen envoie à sa femme un ppeutit colis postal, elle l'ouvre — pas un mot : »

l'index sur la bouche :

« ... c'est la tête de son amant. On en parle encore trois ans après ! »

Éploré :

« Lamentable, chère amie, lamentable ! Regardez-moi. Vous voyez ma tête ? Voilà où mènent vingt ans de fantaisie héréditaire. Ça ressemble à la syphilis. — Pas un mot ! »

Plein d'autorité :

« Garçon ! du champagne pour ces deux dames, et pour moi... »

de nouveau confidentiel :

« ... un ppeutit Martini. »

sévère :

« trrès sec. »

En mettant tout au pire, avec cette police, j'ai une heure devant moi, pensa Kyo. Tout de même, ça va-t-il durer longtemps ?

La Philippine riait, ou faisait semblant. La Russe cherchait à comprendre. Clappique gesticulait toujours, l'index vivant, raide dans l'autorité, appelant l'attention dans la confidence ; mais le coude restait collé au corps. Il était hérissé de gestes courts. « Il a l'air d'une pomme de pin », pensa Kyo. Mais il l'écoutait à peine ; la chaleur lui donnait la sensation du repos, et, avec elle, une obsession qui cette nuit avait rôdé sous sa marche, s'épanouissait dans une confuse fatigue : ce disque, *sa* voix qu'il n'avait pas reconnue, tout à l'heure, chez Hemmelrich. Ce n'était pas l'heure d'y réfléchir ; mais, s'il parvenait à ne pas engager là son esprit, il n'en était pas plus libre : le son de cette voix, qui était la sienne et qu'il ne connaissait pas, l'obsédait. Il l'entendait avec la même inquiétude complexe qu'il avait regardé, enfant, ses amygdales que le chirurgien venait de couper. Mais impossible de suivre sa pensée.

« N' t'en va pas, voy-yons, mon enfant ! » glapissait Clappique.

Cette phrase était adressée à la Philippine, bien qu'elle n'eût pas bougé. Le garçon apporta le champagne. Il a de l'argent, ce soir, se dit Kyo.

— « ... bref, disait le baron clignant sa paupière découverte et se tournant vers la Russe, il avait un château en Hongrie du Nord.

— Vous êtes Hongrois ?

— Point. Je suis Français. (Je m'en fous d'ailleurs, chère amie, é-per-duc-ment !) Mais ma mère était Hongroise. »

La paupière, qui venait de reprendre sa position normale, fut de nouveau clignée :

« Donc, mon ppeutit grand-père habitait un château par là, avec de grandes salles — trrès grandes — des confrères morts dessous, des sapins autour. Beaucoup de ssa-pins. Veuf. Il vivait seul avec un gi-gan-tes-que cor de chasse pendu à la cheminée. Passe un cirque. Avec une écuyère. Jolie... »

Doctoral :

« Je dis : jo-lie. »

Clignant à nouveau :

« ... Il l'enlève — pas difficile. La mène dans une des ggrandes chambres... »

Commandant l'attention, la main levée :

« Pas un mot !... Bon. Elle vit là. Continue. S'ennuie. Toi aussi ma petite — il chatouilla la Philippine —, mais patience... Il ne rigolait pas non plus, d'ailleurs : il passait la moitié de l'après-midi à se faire faire les ongles des mains et des pieds par son barbier (il avait encore un barbier attaché au château), pendant que son secrétaire, fils de serf crasseux, lui lisait — lui relisait — à haute voix, l'histoire de la famille. Charmante occupation, chère amie, vie parfaite ! D'ailleurs, il était généralement saoul — Elle...

— Est devenue amoureuse du secrétaire ? » demanda la Russe.

— Magnifique, cette petite, ma-gni-fi-que ! Chère amie, vous êtes magnifique. Perspicacité rre-mar-qua-ble ! »

Il lui embrassa la main.

« ... mais elle coucha avec le pédicure, n'estimant point autant que vous les choses de l'esprit. S'aperçut alors que

le ppeutit grand-père la battait. Pas un mot, inutile : les voilà partis.

« Le plaqué, tout méchant, parcourt ses vastes salles (toujours avec les confrères dessous), se déclare bafoué par les deux turlupins qui s'en démettaient les reins au chef-lieu, dans une auberge à la Gogol, avec un pot-à-eau ébréché et des berlines dans la cour. Il décroche le gi-gan-tes-que cor de chasse, ne parvient pas à souffler dedans et envoie l'intendant battre le rappel de ses paysans. (Il avait encore des droits, dans ce temps-là.) Il les arme : cinq fusils de chasse, deux pistolets. Mais, chère amie, *ils étaient trop !*

« Alors, on déménage le château. Voilà mes croquants en marche — imaginez, i-ma-gi-nez vous dis-je ! —, armés de fleurets, d'arquebuses, de machines à rouet, que sais-je ? de rapières et de colichemardes, grand-père en tête, vers le chef-lieu : la vengeance poursuivant le crime. On les annonce. Arrive le garde-champêtre, avecque des gendarmes. Tableau ma-gni-fi-que !

— Et donc ?

— Rien. On leur a pris leurs armes. Le grand-père est quand même venu à la ville, mais les coupables avaient quitté en vitesse l'auberge-Gogol, dans l'une des berlines poussiéreuses. Il a remplacé l'écuyère par une paysanne, le pédicure par un autre, et s'est saoulé avec le secrétaire. De temps en temps, il travaillait à un de ses ppeutits testaments.

— A qui a-t-il laissé l'argent ?

— Question sans intérêt, chère amie. Mais, quand il est mort, »

les yeux écarquillés :

« ... on a tout su, tout ce qu'il mijotait comme ça, en se faisant gratter les pieds et lire les chroniques, ivre-noble ! On lui a obéi : on l'a enterré sous la chapelle, dans un immense caveau, dde-bout sur son cheval tué, comme Attila. »

Le chahut du jazz cessa. Clappique continua, beaucoup moins Polichinelle, comme si sa pitrerie eût été adoucie par le silence :

« Quand Attila est mort, on l'a dressé sur son cheval cabré, au-dessus du Danube ; le soleil couchant a fait une

telle ombre à travers la plaine que les cavaliers ont foutu le camp comme de la poussière, épouvantés... »

Il rêvassait, pris par ses rêves, l'alcool et le calme soudain. Kyo savait quelles propositions il devait lui faire, mais il le connaissait mal, et plus mal encore dans ce rôle. Il l'écoutait avec impatience (dès qu'une table, devant le baron, se trouverait libre, il s'y installerait et lui ferait signe de sortir ; il ne voulait ni l'aborder, ni l'appeler ostensiblement) mais non sans curiosité. C'était la Russe qui parlait maintenant, d'une voix lente, éraillée — ivre peut-être d'insomnie :

« Mon arrière-grand-père avait aussi de belles terres... Nous sommes partis à cause des communistes, n'est-ce pas ? Pour ne pas être avec tout le monde, pour être respectées ; ici nous sommes deux par table, quatre par chambre ! Quatre par chambre... Et il faut payer le loyer. Si seulement l'alcool ne me rendait pas malade !... »

Clappique regarda son verre. Elle avait à peine bu. La Philippine, par contre... Tranquille, elle se chauffait comme un chat à la chaleur de la demi-ivresse. Inutile d'en tenir compte. Il se retourna vers la Russe :

— « Vous n'avez pas d'argent ? »

Elle haussa les épaules. Il appela le garçon, paya avec un billet de cent dollars. La monnaie apportée, il prit dix dollars, donna le reste à la femme. Elle le regarda avec une précision lasse.

« Bien.

Elle se levait.

— Non », dit-il.

Il avait un air pitoyable de bon chien.

« Non. Ce soir, ça vous ennuierait. »

Il lui tenait la main. Elle le regarda encore :

— Merci. »

Elle hésita :

« Quand même... Si ça vous fait plaisir... »

— Ça me fera plus de plaisir un jour que je n'aurai pas d'argent... »

Polichinelle reparut :

« Ça ne tardera pas... »

Il lui réunit les mains, les embrassa plusieurs fois.

Kyo, qui avait déjà payé, le rejoignit dans le couloir vide :

— « Sortons ensemble, voulez-vous ? »

Clappique le regarda, le reconnut :

— Vous ici ? C' t'inouï ! Mais...

Ce bêlement fut arrêté par la levée de son index :

« Vous vous débauchez, jeunom !

— Ça va... »

Ils sortaient déjà. Bien que la pluie eût cessé, l'eau était aussi présente que l'air. Ils firent quelques pas sur le sable du jardin.

— Il y a dans le port, dit Kyo, un vapeur chargé d'armes...

Clappique s'était arrêté. Kyo, ayant fait un pas de plus, dut se retourner : le visage du baron était à peine visible, mais le grand chat lumineux, enseigne du *Black Cat*, l'entourait comme une auréole :

— Le *Shan-Tung* », dit-il.

L'obscurité, et sa position — à contre-lumière — lui permettaient de ne rien exprimer ; et il n'ajoutait rien.

— Il y a une proposition, reprit Kyo, à 30 dollars par fusil, du gouvernement. Il n'y a pas encore de réponse. Moi, j'ai acheteur à 35 dollars, plus 3 de commission. Livraison immédiate, dans le port. Où le capitaine voudra, mais dans le port. Qu'il quitte son ancrage tout de suite. On prendra livraison cette nuit, avec l'argent. D'accord avec son délégué : voici le contrat. »

Il lui tendit le papier, alluma son briquet en le protégeant de la main.

« Il veut gratter l'autre acheteur, pensait Clappique en regardant le contrat (... *pièces détachées...*) et toucher 5 dollars par arme. C'est clair. Je m'en fous : il y en a 3 pour moi. »

— « Ça va, dit-il à haute voix. Vous me laissez le contrat, bien entendu ? »

— Oui. Vous connaissez le capitaine ?

— Mon bbon, il y en a que je connais mieux, mais enfin je le connais.

— Il pourrait se méfier (plus encore, d'ailleurs, en aval où il est). Le gouvernement peut faire saisir les armes, au lieu de payer, non ?

— Point ! »

Encore Polichinelle. Mais Kyo attendait la suite : de qui le capitaine disposait-il, pour empêcher les siens (et non ceux du gouvernement) de s'emparer des armes ? Clappique continua d'une voix plus sourde : « Ces objets sont envoyés par un fournisseur régulier. Je le connais. »

Ironique :

« C'est un traître... »

Les tons du baron, qui n'étaient plus soutenus maintenant par les expressions de son visage devenaient bizarres. Sa voix monta, comme s'il eût commandé un cocktail :

« Un véritable traître, trrès sec ! Car tout ceci passe par une légation qui... Pas un mot ! Je vais m'occuper de ça. Mais ça va d'abord me coûter un taxi sérieux : le bateau est loin... il me reste...

Il fouilla dans sa poche, en tira un seul billet, se retourna pour que l'enseigne l'éclairât.

« ... Dix dollars, mon cher ! Ça ne va pas. J'achèterai sans doute bientôt des peintures de votre oncle Kama pour Ferral, mais en attendant...

— Cinquante, ça ira ?

— C'est plus qu'il ne faut...

Kyo les lui donna.

— Vous me préviendrez chez moi dès que ce sera fini.

— Entendu.

— Dans une heure ?

— Plus tard, je pense. Mais dès que je pourrai. »

Et du ton même dont la Russe avait dit : « Si seulement l'alcool ne me rendait pas malade... », presque de la même voix, comme si tous les êtres de ce lieu se fussent retrouvés au fond d'un même désespoir :

« Tout ça n'est pas drôle... »

Il s'éloigna, nez baissé, dos voûté, les mains dans les poches du smoking. La nuit, il ne portait ni casque, ni chapeau.

Kyo appela un taxi et se fit conduire à la limite des

concessions, à la première ruelle de la ville chinoise, où il avait donné rendez-vous à Katow.

***

Dix minutes après avoir quitté Kyo, Katow, ayant traversé des couloirs, monté des escaliers, dépassé des guichets, était arrivé à une pièce blanche, nue, bien éclairée par des lampes-tempête. Pas de fenêtre. Sous le bras du Chinois qui lui ouvrit la porte, cinq têtes apparurent, penchées sur la table mais le regard sur lui, sur la haute silhouette connue de tous les groupes de choc : jambes écartées, bras ballants, vareuse non boutonnée du haut, nez en l'air, cheveux mal peignés. Ils maniaient des grenades de différents modèles. C'était un *tchon* — une des organisations de combat communistes qu'il avait créées à Shanghaï.

« Combien d'hommes inscrits ? » demanda-t-il en chinois.

— Cent trente-huit », répondit le plus jeune Chinois, un adolescent à la tête petite, à la pomme d'Adam très marquée et aux épaules tombantes, vêtu en ouvrier.

— Il me faut absolument douze hommes résolus pour cette nuit. »

« Absolument » passait dans toutes les langues que parlait Katow.

— Quand ?

— Maintenant.

— Ici ?

— Non : devant l'appontement Yan-Tang. »

Le Chinois donna des instructions : un des hommes partit.

— Ils y seront avant deux heures », dit le chef.

Par ses joues creuses, son grand corps maigre, il semblait très faible ; mais la résolution du ton, la fixité des muscles du visage témoignaient d'une volonté tout appuyée sur les nerfs.

— L'instruction ? demanda Katow.

— Pour les grenades, ça ira. Tous les camarades connaissent maintenant nos modèles. Pour les revolvers — les Nagan et les Mauser du moins — ça ira aussi. Je les fais travailler avec des cartouches vides, mais il faudrait pouvoir

tirer au moins à blanc... On m'a proposé de nous prêter une cave tout à fait sûre.

— Pas de poudre. Ça viendra peut-être ; pour l'instant, n'en parlons plus. Les fusils ?

— Ça va aussi. C'est la mitrailleuse qui m'inquiète, si on n'essaie pas un peu de tir à blanc. »

Était-il inquiet ? Sa pomme d'Adam montait et descendait sous sa peau, à chacune de ses réponses. Il continua :

« Et puis, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'avoir un peu plus d'armes ? Sept fusils, treize revolvers, quarante-deux grenades chargées ! Un homme sur deux n'a pas d'arme à feu.

— Nous irons les prendre à ceux qui les ont. Peut-être allons-nous avoir bientôt des revolvers. Si c'est pour demain, combien d'hommes ne sauront pas se servir de leurs armes à feu, dans votre section ?

L'homme réfléchit. L'attention lui donnait l'air absent. (Un intellectuel, pensa Katow).

— Quand nous aurons pris les fusils de la police ?

— Absolument.

— Plus de la moitié.

— Et les grenades ?

— Tous sauront s'en servir ; et très bien. J'ai ici trente hommes parents de suppliciés de février... A moins pourtant... »

Il hésita, termina sa phrase par un geste confus. Sa main abîmée, mais fine.

— A moins ?

— Que ces salauds n'emploient les tanks contre nous.

Les six hommes regardèrent Katow.

— Ça ne fait rien, répondit-il. Tu prends tes grenades, attachées par six, et tu les fous sous le tank. A partir de quatre, il saute. A la rigueur, vous pouvez creuser des fosses, au moins dans un sens. Vous avez des outils ?

— Très peu. Mais je sais où en prendre.

— Faites prendre aussi des vélos : dès que ça commencera il faudrait que chaque section eût son agent de liaison, en plus de celui du centre.

— Vous êtes sûr que les tanks sauteront ?

— Absolument ! Mais ne t'en fais pas : les tanks ne quitteront pas le front. S'ils le quittent, je viendrai avec une équipe spéciale. C'est mon boulot.

— Si nous sommes surpris ?

— Les tanks, ça se voit : nous avons des observateurs à côté. Prends toi-même un paquet de grenades, donnes-en un à chacun des trois ou quatre types de qui tu es sûr... »

Tous les hommes de la section savaient que Katow, condamné après l'affaire d'Odessa à la détention dans l'un des bagnes les moins durs, avait demandé à accompagner comme volontaire, pour les instruire, les malheureux envoyés aux mines de plomb. Ils avaient confiance en lui, mais ils restaient inquiets. Ils n'avaient peur ni des fusils, ni des mitrailleuses, mais ils avaient peur des tanks : ils se croyaient désarmés contre eux. Même dans cette chambre, semblable aux quarante autres où se préparait l'insurrection, près de cette mitrailleuse où n'étaient venus que des volontaires — presque tous parents de suppliciés — le tank héritait la puissance des démons.

— Si les tanks arrivent, ne vous en faites pas, nous serons là, reprit Katow.

Il ne pouvait se décider à sortir sur cette parole vaine. L'après-midi, il avait inspecté une quinzaine de sections, mais il n'avait pas rencontré la peur. Ces hommes-là n'étaient pas moins courageux que les autres, mais plus précis. Il savait qu'il ne les délivrerait pas de leur crainte, qu'à l'exception des terroristes et des spécialistes qu'il commandait, les formations révolutionnaires fuiraient devant les tanks. Il était probable que les tanks ne pourraient quitter le front ; mais s'ils atteignaient la ville, il serait impossible de les arrêter tous par des fosses, dans ces quartiers où se croisaient tant de ruelles.

— Les tanks ne quitteront absolument pas le front, dit-il.

— Comment faut-il attacher les grenades ? » demanda le plus jeune Chinois.

Katow le lui montra. L'atmosphère devint un peu moins lourde, comme si cette manipulation eût été la preuve d'une action future. Katow en profita pour partir, très inquiet. La moitié des hommes ne sauraient pas se servir de leurs

armes. Du moins pouvait-il compter sur ceux dont il avait formé les groupes de combat chargés de désarmer la police. Demain. Mais après-demain ? L'armée avançait, approchait d'heure en heure. Peut-être la dernière gare était-elle déjà prise. Quand Kyo serait de retour, sans doute pourraient-ils le savoir dans l'un des centres d'informations. Le marchand de lampes n'avait pas été renseigné après 10 heures.

Il attendit quelque temps dans la ruelle, sans cesser de marcher ; enfin Kyo arriva. Chacun fit connaître à l'autre ce qu'il avait fait. Ils reprirent leur marche dans la boue sur leurs semelles de crêpe, au pas : Kyo petit et souple comme un chat japonais, Katow costaud, balançant ses épaules, songeant aux troupes qui avançaient, les canons de fusils brillants de pluie, vers Shanghaï roussâtre être au fond de la nuit. Kyo, lui aussi, voulait savoir si cette avance n'était pas arrêtée. La ruelle où ils marchaient, la première de la cité chinoise, était, à cause de la proximité des maisons européennes, celle des marchands d'animaux. Toutes les boutiques étaient closes. Il n'y avait pas un animal dehors, et aucun cri ne troublait le silence, entre les appels de sirène et les dernières gouttes qui tombaient des toits à cornes dans les flaques. Les bêtes dormaient ; mais, derrière les volets, semblaient embusqués mille cris d'oiseaux, de chats merveilleux, de renards et de singes. Ils entrèrent, après avoir frappé, dans l'une des boutiques : celle d'un marchand de poissons vivants. Seule lumière, une bougie plantée dans un photophore se reflétait faiblement dans les jarres phosphorescentes, alignées comme celles d'Ali-Baba, et où dormaient, invisibles, les illustres cyprins chinois.

— Demain ? demanda Kyo.

— Demain ; à une heure.

Au fond de la pièce, derrière un comptoir, dormait dans son coude replié un personnage indistinct. Il avait à peine levé la tête pour répondre. Ce magasin était l'une des 80 permanences du Kuo-Min-Tang, par quoi se transmettaient les nouvelles. Kyo était connu de tous leurs agents.

— Officiel ?

— Oui. L'armée est à Tcheng-Tchéou. Grève générale à midi.

Le son des voix éveillait-il les poissons ? Sans que rien changeât dans l'ombre, sans que le marchand assoupi au fond de son alvéole fit un geste, la surface phosphorescente de toutes les jarres commença à s'agiter faiblement : de molles vagues noires, concentriques, se levaient en silence. Une sirène, de nouveau, se perdit au loin.

Ils sortirent, reprirent leur marche. Encore l'avenue des Deux-Républiques.

Taxi. La voiture démarra à une allure de film américain. Katow, assis à gauche, se pencha, regarda le chauffeur avec attention.

— Il est nguyen [1]. D'mmage. Je voudrais 'bsolument n'être pas tué avant demain soir. Du calme, mon p'tit !

— Clappique va donc faire venir le bateau, dit Kyo. Les camarades qui sont au magasin d'habillement du gouvernement peuvent nous fournir des costumes de flics...

— Inutile. J'en ai plus de quinze à la perm'nence.

— Prenons la vedette avec tes douze types.

— Çe serait mieux sans toi... »

Kyo le regarda sans rien dire.

— C'est pas très dangereux, mais c'est pas non plus de tout repos. C'est plus dangereux que cette andouille de chauffeur qui est en train de reprendre de la v'tesse. Et c'est pas le moment de te faire d'scendre.

— Toi non plus.

— C'est pas la même chose. Moi, on peut me remplacer, tu comprends... J'aimerais mieux que tu t'occupes du camion qui attendra, et de la distrib'tion. »

Il hésitait, gêné, la main sur la poitrine. « Il faut le laisser se rendre compte », pensait-il. Kyo ne disait rien. La voiture continuait à filer entre des raies de lumière estompées par la brume. Qu'il fût plus utile que Katow, ce n'était pas douteux : le Comité Central connaissait le détail de tout ce qu'il avait organisé, mais en fiches, et lui le vivait. Il avait la ville dans la peau, avec ses points faibles comme des blessures. Aucun de ses camarades ne pouvait réagir aussi vite que lui, aussi sûrement.

1. En état de besoin (à propos des opiomanes).

— Bien, dit-il.

Des lumières de plus en plus nombreuses... De nouveau, les camions blindés des concessions, puis, une fois de plus, l'ombre.

L'auto s'arrêta. Kyo en descendit.

— Je vais chercher les frusques, dit Katow ; je te ferai prendre quand tout sera prêt. »

***

Kyo habitait avec son père une maison chinoise sans étage : quatre ailes autour d'un jardin. Il traversa la première, puis le jardin, et entra dans le hall : à droite et à gauche, sur les murs blancs, des peintures Song, des phénix bleu Chardin ; au fond un Bouddha de la dynastie Wei d'un style presque roman. Des divans nets, une table à opium. Derrière Kyo, les vitres, nues comme celles d'un atelier. Son père, qui l'avait entendu, entra : depuis quelques années, il souffrait d'insomnies persistantes, ne dormait plus que quelques heures à l'aube, et accueillait avec joie tout ce qui pouvait emplir sa nuit.

— Bonsoir, père Tchen va venir te voir.

— Bien.

Les traits de Kyo n'étaient pas ceux de son père ; il semblait pourtant qu'il avait suffi au sang japonais de sa mère d'adoucir le masque d'abbé ascétique du vieux Gisors, — malgré ses cheveux blancs un peu longs, — pour en faire le visage de samouraï de son fils. Nez, pommettes, arcs des bouches tombantes, les deux têtes étaient dessinées en courbes nerveuses.

« Il lui est arrivé quelque chose ? »

— Oui.

Pas d'autre question. Tous deux s'assirent. Kyo n'avait pas sommeil. Il raconta le spectacle que Clappique venait de lui donner — sans parler des armes. Non certes qu'il se méfiât de son père ; mais pour mille raisons (la volonté d'être seul responsable de sa vie n'était pas la moindre), il ne lui avait fait connaître que l'ensemble de ses actes. Bien que le vieux professeur de sociologie de l'Université de Pékin,

chassé par Tchang-Tso-Lin à cause de son enseignement, eût formé le meilleur des cadres révolutionnaires de la Chine du Nord, il ne participait pas à l'action. Dès que Kyo entrait, le Bouddha de pierre, comme s'il fût demeuré dans son temple, semblait faire un choix dans ses pensées, y séparer ce qui pouvait être dit de ce qui devait rester secret. Sa volonté se transformait en intelligence, ce qu'il n'aimait guère : il s'intéressait aux êtres au lieu de s'intéresser aux forces. Et, parce qu'il parlait de Clappique à son père qui le connaissait bien, le baron lui parut plus mystérieux que tout à l'heure, lorsqu'il le regardait.

Il a fini en me tapant de cinquante dollars...

— ... Il est désintéressé, Kyo...

— Mais il venait de dépenser cent dollars : je l'ai vu. La mythomanie est toujours une chose assez inquiétante.

Il voulait savoir jusqu'où il pouvait continuer d'employer Clappique. Son père, comme toujours, cherchait ce qu'il y avait en cet homme de profond ou de singulier. Mais ce qu'un homme a de plus profond est rarement ce par quoi on peut le faire immédiatement agir, et Kyo pensait à ses revolvers :

« S'il a besoin de se croire riche, que ne tente-t-il de s'enrichir ?

— Il a été le premier antiquaire de Pékin...

— Pourquoi dépense-t-il donc tout son argent en une nuit, sinon pour se donner l'illusion d'être riche ? »

Gisors cligna des yeux ; sa voix d'homme âgé, malgré son timbre sourd, prit la netteté d'une ligne :

— Parce que sa mythomanie est un moyen de nier la vie ; de nier, et non pas d'oublier. Méfie-toi de la logique en ces matières. »

Il conservait son regard fixé sur celui de Kyo.

« Tout se passe comme s'il avait voulu se démontrer hier soir que, bien qu'il ait vécu pendant deux heures comme un homme riche, la richesse n'existe pas. Parce qu'alors, *la pauvreté n'existe pas non plus.* Ce qui est l'essentiel. Rien n'existe : tout est rêve. N'oublie pas l'alcool, qui l'aide... »

Gisors sourit. Le sourire de ses lèvres aux coins abaissés,

amincies déjà, l'exprimait avec plus de complexité que ses paroles. Depuis vingt ans il appliquait son intelligence à se faire aimer des hommes en les justifiant et ils lui étaient reconnaissants d'une bonté dont ils ne devinaient pas qu'elle prenait ses racines dans l'opium. On lui prêtait la patience des bouddhistes : c'était celle des intoxiqués.

— Peut-être as-tu raison, d'ailleurs, répondit Kyo. Mais aucun homme ne vit du besoin de nier la vie.

— On en vit mal... Il a besoin de vivre mal.

— Et il y est contraint.

— La part de la nécessité est faite par les courtages d'antiquités, les drogues peut-être, le trafic des armes... D'accord avec la police qu'il déteste, mais qui collabore à ces petits travaux contre une juste rétribution...

Peu importait : la police, elle, savait que les communistes n'avaient pas assez d'argent pour acheter des armes aux importateurs clandestins.

— Lorsque tu n'es pas lié à un homme, Kyo, tu penses à lui pour prévoir ses actes. Les actes de Clappique...

Il montra l'aquarium où les cyprins noirs, mous et dentelés comme des oriflammes, montaient et descendaient.

« Voilà les actes de Clappique, dit-il. Il vit dans le possible... Il boit, mais il était fait pour l'opium : certains hommes ne peuvent jamais atteindre le vice qui les sauverait... Dans son domaine, c'est d'ailleurs un Polichinelle de valeur, mais ça ne t'intéresse pas... »

C'était vrai. Si Kyo, ce soir, ne pensait pas à son action, il ne pouvait penser qu'à lui-même. La chaleur le pénétrait peu à peu, comme au *Black-Cat* tout à l'heure ; et, de nouveau, l'obsession du disque l'envahit comme la légère chaleur du délassement envahissait ses jambes. Il rapporta son étonnement devant les disques, mais comme s'il se fût agi de l'un des enregistrements de voix qui avaient lieu dans les magasins anglais. Gisors l'écoutait, le menton anguleux caressé par la main gauche. Ses mains aux doigts minces étaient très belles. Il avait incliné la tête en avant : ses cheveux blancs rejetés derrière les oreilles, tombèrent sur ses yeux, bien que son front fût dégarni. Il les rejeta d'un mouvement de tête, mais son regard resta perdu :

« Il m'est arrivé de me trouver à l'improviste devant une glace et de ne pas me reconnaître... »

Son pouce frottait doucement les autres doigts de sa main droite, comme s'il eût fait glisser une poudre de souvenirs. Il parlait pour lui, poursuivait une pensée qui supprimait son fils :

« C'est sans doute une question de moyens : nous entendons la voix des autres avec les oreilles.

— Et la nôtre ?

— Avec la gorge : les oreilles bouchées, tu entends ta voix. Intéressant... L'opium aussi est un monde que nous n'entendons pas avec nos oreilles... »

Kyo se leva. A peine son père le vit-il.

— Je vais regarder quelques trucs. Je dois sortir à nouveau bientôt.

— Puis-je t'être utile auprès de Clappique ?

— Non. Je te remercie. Bonsoir.

— Bonsoir. »

Couché pour tenter d'affaiblir sa fatigue, Kyo attendait. Il n'avait pas allumé ; il ne bougeait pas. Ce n'était pas *lui* qui songeait à l'insurrection, c'était l'insurrection, vivante dans tant de cerveaux comme le sommeil dans tant d'autres, qui pesait sur lui au point qu'il n'était plus qu'inquiétude et attente. Moins de quatre cents fusils en tout. Victoire, — ou fusillade, avec quelques perfectionnements. Demain. Non : tout à l'heure. Question de rapidité : désarmer partout la police et, avec les quatre cents Mauser, armer les groupes de combat avant que les soldats du train blindé gouvernemental pussent être en action. Les masses étaient prêtes. La moitié de la police, crevant de misère, passerait sans doute aux insurgés. Mais l'insurrection devait commencer à une heure — la grève générale, donc, à midi — et il fallait que la plus grande partie des groupes de combat fût armée avant cinq heures. Le Comité Central avait pris la plus grave décision qu'il pût prendre : des milliers d'hommes qui veillaient dans cette nuit ne veilleraient plus la nuit prochaine. Des leurs. Décider sans légèreté la nécessité des morts, Faire tuer

des hommes, mais pas pour rien. Car les combattants ne renaissent pas. « La Chine soviétique », pensa-t-il. Conquérir ici la dignité des siens. Et l'U. R. S. S. portée à 600 millions d'hommes. Victoire ou défaite, le destin du monde, cette nuit, hésitait près d'ici. A moins que le Kuo-Min-Tang, Shanghaï prise, n'essayât d'écraser ses alliés communistes... Il sursauta : la porte du jardin s'ouvrait. Le souvenir revint : sa femme ? Il écoutait : la porte de la maison se referma. May entra. Son manteau de cuir bleu, d'une coupe presque militaire, accentuait ce qu'il y avait de viril dans sa marche et même dans son visage, — bouche large, nez court, pommettes marquées des Allemandes du Nord.

« C'est bien pour tout à l'heure, Kyo ?

— Oui. »

Elle était médecin de l'un des hôpitaux chinois, mais elle venait de la section des femmes révolutionnaires dont elle dirigeait l'hôpital clandestin :

— « Toujours la même chose : je quitte une gosse de dix-huit ans qui a essayé de se suicider avec une lame de rasoir de sûreté dans le palanquin du mariage. On la forçait à épouser je ne sais quoi... On l'a apportée avec sa robe rouge de mariée, toute pleine de sang. La mère derrière, une petite ombre rabougrie qui sanglotait, naturellement... Quand je lui ai dit que la gosse ne mourrait pas, elle m'a dit : « Pauvre petite ! Elle avait pourtant eu presque la chance de mourir... » La chance... Ça en dit plus long que nos discours sur l'état des femmes ici... »

Allemande mais née à Shanghaï, docteur de Heidelberg et de Paris, elle parlait le français sans accent. Elle jeta son béret sur le lit. Ses cheveux ondulés étaient rejetés en arrière, pour qu'il fût plus facile de les coiffer. Il eut envie de les caresser. Le front très dégagé, lui aussi, avait quelque chose de masculin, mais depuis qu'elle avait cessé de parler elle se féminisait — Kyo ne la quittait pas des yeux — à la fois parce que le départ de la volonté adoucissait ses traits, que la fatigue les détendait, et qu'elle était sans béret. Ce visage vivait par sa bouche sensuelle et par ses yeux très grands, transparents, et assez clairs pour que l'intensité du

regard ne semblât pas être donnée par la prunelle, mais par l'ombre du front dans les orbites allongés.

Appelé par la lumière, un pékinois blanc entra en trottant. Elle l'appela d'une voix fatiguée :

« Chienvelu, chienmoussu, chientouffu ! »

Elle le saisit de la main gauche, l'éleva jusqu'à son visage en le caressant :

« Lapin, dit-elle en souriant, lapin lapinovitch...

— Il te ressemble, dit Kyo.

— N'est-ce pas ? »

Elle regardait dans la glace la tête blanche collée contre la sienne, au-dessus des petites pattes rapprochées. L'amusante ressemblance naissait de ses hautes pommettes germaniques. Bien qu'elle ne fût qu'à peine jolie, il pensa, en la modifiant, à la phrase d'Othello « O ma chère guerrière... » Guerrière vulnérable (ces yeux en longueur, un peu mongols et troubles), prenante par là.

Elle posa le chien, se leva. Le manteau à demi-ouvert, en débraillé, indiquait maintenant les seins haut placés, qui faisaient penser à ses pommettes. Kyo lui raconta sa nuit.

« A l'hôpital, répondit-elle, ce soir, une trentaine de jeunes femmes de la propagande échappées aux troupes blanches... Blessées. Il en arrive de plus en plus. Elles disent que l'armée est tout près. Et qu'il y a beaucoup de tuées...

— Et la moitié des blessées mourront... La souffrance ne peut avoir de sens que quand la mort n'est pas derrière elle, et elle y est presque toujours...

May réfléchit :

— Oui, dit-elle enfin. Et pourtant c'est peut-être une idée masculine. Pour moi, pour une femme, la souffrance — c'est étrange — fait plus penser à la vie qu'à la mort... A cause des accouchements, peut-être... »

Elle réfléchit encore :

« Plus il y a de blessés, plus l'insurrection approche, plus on couche.

— Bien entendu.

— Il faut que je te dise quelque chose qui va peut-être un peu t'embêter...

Appuyé sur le coude, il l'interrogea du regard. Quel ordre

de service avait-elle négligé ? Elle était intelligente et brave mais souvent maladroite.

« J'ai fini par coucher avec Langlen, cette après-midi. »

Il haussa l'épaule, comme pour dire : « Ça te regarde. » Mais son geste, l'expression tendue de son visage, s'accordaient mal à cette indifférence. Elle le regardait, exténuée, les pommettes accentuées par la lumière verticale.

Lui aussi regardait ses yeux sans regard, tout en ombre, et ne disait rien. Il se demandait si l'expression de sensualité de son visage ne venait pas de ce que ces yeux noyés et le léger gonflement de ses lèvres accentuaient avec violence, par contraste avec ses traits, sa féminité.. Elle s'assit sur le lit, lui prit la main. Il faillit la retirer, mais la laissa. Elle sentit pourtant son mouvement :

— Ça te fait de la peine ?

— Je t'ai dit que tu étais libre... N'en demande pas trop, » ajouta-t-il avec amertume. Le petit chien sauta sur le lit. Il retira sa main, pour le caresser peut-être.

« Tu es libre, répéta-t-il. Peu importe le reste.

— Enfin, je *devais* te le dire. Même pour moi.

— Oui. »

Qu'elle dût le lui dire ne faisait question ni pour l'un, ni pour l'autre. Il voulut soudain se lever : couché ainsi, elle assise sur son lit, comme un malade veillé par elle... Mais pourquoi faire ? Tout était tellement vain, tellement imbécile... Il continuait pourtant à la regarder, à découvrir qu'elle pouvait le faire souffrir, mais que depuis des mois, qu'il la regardât ou non, il ne la voyait plus ; quelques expressions, parfois... Cet amour souvent crispé qui les unissait comme un enfant malade, ce sens commun de leur vie et de leur mort, cette entente charnelle entre eux, rien de tout cela n'existait en face de la fatalité qui décolore les formes dont nos regards sont saturés. « L'aimerais-je moins que je ne crois ? » pensa-t-il. Non. Même en ce moment, il était sûr que si elle mourait il ne servirait plus sa cause avec espoir, mais avec désespoir, comme un mort lui-même. Rien, pourtant, ne prévalait contre la décoloration de ce visage enfoui au fond de leur vie commune comme sous la brume, comme sous la terre. Il se souvint d'un ami qui avait vu mourir

l'intelligence de la femme qu'il aimait, paralysée pendant des mois ; il lui semblait voir mourir May ainsi, voir disparaître absurdement, comme un nuage qui se résorbe dans le ciel gris, la forme de son bonheur. Comme si elle fût morte deux fois, du temps, et de ce qu'elle lui disait.

Elle se leva, alla jusqu'à la fenêtre. Elle marchait avec netteté, malgré sa fatigue. Choisissant, par crainte et pudeur sentimentale mêlées, de ne plus parler de ce qu'elle venait de dire puisqu'il se taisait, désirant fuir cette conversation à laquelle elle sentait pourtant qu'ils n'échapperaient pas, elle essaya d'exprimer sa tendresse en disant n'importe quoi, et fit appel, d'instinct, à un animisme qu'il aimait. En face de la fenêtre, un des arbres de Mars s'était épanoui pendant la nuit. La lumière, à travers la fenêtre, éclairait ses feuilles encore recroquevillées, d'un vert tendre sur le fond obscur :

« Il a caché ses feuilles dans son tronc pendant le jour, dit-elle, et il les sort cette nuit pendant qu'on ne le voit pas. »

Elle semblait parler pour elle-même, mais l'émotion du ton ne trompa pas Kyo.

— Tu aurais pu choisir un autre jour, dit-il pourtant entre ses dents.

Lui aussi se voyait dans la glace, appuyé sur son coude, les doigts crispés contre l'oreille — si japonais de masque entre ses draps blancs. « Si je n'étais pas métis... » Il faisait un effort intense pour repousser les pensées toutes prêtes à justifier, et nourrir sa colère. Et il la regardait, la regardait, comme si ce visage eût dû retrouver dans la souffrance qu'il infligeait toute la vie qu'il avait perdue.

« Mais, Kyo, c'est justement aujourd'hui que ça n'avait pas d'importance... et... »

Elle allait ajouter : « il en avait si envie. » En face de la mort, cela comptait si peu... Mais elle dit seulement :

« ... moi aussi, demain, je peux mourir... »

Tant mieux. Kyo souffrait de la douleur la plus humiliante : celle qu'on se méprise d'éprouver. Réellement elle était libre de coucher avec qui elle voulait. D'où venait donc cette souffrance sur laquelle il ne se reconnaissait

aucun droit, et qui se reconnaissait tant de droits sur lui ?

— Quand tu as compris que je... tenais à toi, Kyo, tu m'as demandé un jour, pas sérieusement — un peu tout de même — si je croyais que je viendrais avec toi au bagne, et je t'ai répondu que je n'en savais rien, — que le difficile était sans doute d'y rester... Tu as pourtant pensé que oui, puisque tu as tenu à moi aussi. Pourquoi ne plus le croire maintenant ?

— Ce sont toujours les mêmes qui vont au bagne. Katow irait, même s'il n'aimait pas profondément. Il irait pour l'idée qu'il a de la vie, de lui-même... Ce n'est pas pour quelqu'un qu'on va au bagne.

— Kyo, comme ce sont des idées d'homme...

Il songeait.

— Aimer ceux qui sont capables de faire cela, être aimé d'eux peut-être, qu'attendre de plus de l'amour ? Quelle rage de leur demander encore des comptes ?.. Même s'ils le font pour leur... morale...

— Ce n'est pas par morale, dit-elle lentement. Par morale, je n'en serais pas sûrement capable.

— Et pourtant (lui aussi parlait lentement) cet amour ne t'empêchait pas de coucher avec ce type, alors que tu pensais — tu viens de le dire — que ça... m'embêterait ?

— Kyo, je vais te dire quelque chose de singulier, et qui est vrai pourtant... jusqu'il y a cinq minutes, je croyais que ça te serait égal. Peut-être ça m'arrangeait-il de le croire.. Il y a des appels, surtout quand on est si près de la mort (c'est de celle des autres que j'ai l'habitude, Kyo...) qui n'ont rien à voir avec l'amour... »

Pourtant, la jalousie existait. Les yeux fermés, toujours appuyé sur son coude, il essayait — triste métier — de comprendre. Il n'entendait que la respiration oppressée de May, et le grattement des pattes du petit chien. Sa blessure venait d'abord (il y aurait, hélas ! des ensuite : il les sentait embusqués en lui comme ses camarades derrière les portes encore fermées) de ce qu'il prêtait à l'homme qui venait de coucher avec May du mépris pour elle (« Je ne peux pourtant pas l'appeler son amant ! ») — C'était un des anciens camarades

de May, il le connaissait à peine. Mais il connaissait la misogynie fondamentale de presque tous les hommes. « L'idée qu'ayant couché avec elle, parce qu'il a couché avec elle, il peut penser d'elle : « Cette petite poule » me donne envie de l'assommer. Ne serait-on jamais jaloux que de ce qu'on suppose que suppose l'autre ? Triste humanité ! » Pour May la sexualité n'engageait rien. Il fallait que ce type le sût. Qu'il couchât avec elle, soit, mais ne s'imaginât pas la posséder. « Je deviens navrant... ». Mais il n'y pouvait rien, et là n'était pas l'essentiel il le savait. L'essentiel, ce qui le troublait jusqu'à l'angoisse, c'est qu'il était tout à coup séparé d'elle, non par la haine — bien qu'il y eût de la haine en lui — non par la jalousie (ou bien la jalousie était-elle précisément cela ?), par un sentiment sans nom, aussi destructeur que le temps ou la mort : il ne la retrouvait pas. Il avait rouvert les yeux. Quel être humain était ce corps sportif et familier, ce profil perdu : un œil long, partant de la tempe, enfoncé entre le front dégagé de la pommette... Celle qui venait de coucher ? Mais n'était-ce pas aussi celle qui supportait ses faiblesses, ses douleurs, ses irritations, celle qui avait soigné avec lui ses camarades blessés, veillé avec lui ses amis morts — veillé avec lui ses amis morts... La douceur de sa voix, encore dans l'air... On n'oublie pas ce qu'on veut. Pourtant ce corps reprenait le mystère poignant de l'être connu transformé tout à coup, — du muet, de l'aveugle, du fou. Et c'était une femme. Pas une espèce d'homme. Autre chose...

Elle lui échappait complètement. Et, à cause de cela peut-être, il avait le furieux désir d'un rapport intense avec elle, quel qu'il fût, épouvante, cris, coups. Il se leva, s'approcha d'elle. Il savait qu'il était dans un état de crise, que demain peut-être il ne comprendrait plus rien à ce qu'il éprouvait, mais il était en face d'elle comme d'une agonie ; et comme vers une agonie, l'instinct le jeta vers elle : toucher, palper, retenir ceux qui vous quittent, s'accrocher à eux... Elle le regardait avec une inquiétude intense, arrêté à deux pas d'elle. La révélation de ce qu'il voulait tomba enfin sur lui ; coucher avec elle, se réfugier là contre ce vertige dans lequel il la perdait tout entière ; ils n'avaient pas à se connaître

quand ils employaient toutes leurs forces à serrer leurs bras sur leurs corps.

Elle se retourna d'un coup : on venait de sonner. Trop tôt pour Katow. L'insurrection était-elle connue ? Kyo sentit brutalement que ce qu'ils avaient dit, éprouvé, aimé, haï sombrait. On sonna de nouveau. Il prit son revolver sous l'oreiller, traversa le jardin, alla ouvrir en pyjama : ce n'était pas Katow, c'était Clappique, toujours en smoking. Ils restèrent dans le jardin.

— « Eh bien ?

— Avant tout, que je vous rende votre document : le voici. Tout va bien. Le bateau est parti. Il va s'ancrer à la hauteur du consulat de France. Presque de l'autre côté de la rivière.

— Difficultés ?

— Pas un mot. Vieille confiance : sinon, on se demande comment on ferait. En ces affaires, jeunom, la confiance est d'autant plus grande qu'elle a moins lieu de l'être... »

Allusion ?

Clappique alluma une cigarette. Kyo ne vit que son œil gauche caché par le carré de soie noire. Il alla chercher son portefeuille — May attendait — revint, paya la commission convenue. Le baron mit les billets dans sa poche, en boule, sans les compter.

— La bonté porte bonheur, dit-il. Mon cher, l'histoire de ma nuit est une re-mar-qua-ble histoire morale : elle a commencé par l'aumône, et s'achève par la fortune. Pas un mot !

L'index levé, il se pencha à l'oreille de Kyo : « Fantômas vous salue ! » se retourna et partit. Kyo le regardait s'en aller, comme s'il eût craint de rentrer : le smoking de Clappique cahotait le long du mur blanc. « Assez Fantômas, en effet, avec ce costume. A-t-il deviné, ou supposé, ou... » Trêve de pittoresque : Kyo entendit une toux et la reconnut d'autant plus vite qu'il l'attendait : Katow. Chacun se hâtait, cette nuit.

Peut-être pour être moins visible, il marchait au milieu de la chaussée, sans bruit. Kyo devinait sa vareuse plus qu'il ne la voyait ; quelque part, au-dessus, dans l'ombre,

un nez au vent... Surtout, il sentait le balancement de ses mains. Il marcha vers lui.

— « Eh bien ? demanda-t-il, comme il l'avait demandé à Clappique.

— Ça va. Le bateau ?

— En face du consulat de France. Loin du quai. Dans une demi-heure.

— La v'dette et les hommes sont à quatre cents mètres de là. Allons-y.

— Les costumes ?

— Pas b'soin de t'en faire. Les bonshommes sont 'bsolument prêts. »

Il rentra, s'habilla en un instant : pantalon, chandail. Des espadrilles (il aurait peut-être à grimper). Il était prêt. May lui tendit les lèvres. L'esprit de Kyo voulait l'embrasser ; sa bouche, non, — comme si, indépendante, elle eût gardé rancune. Il l'embrassa enfin, mal. Elle le regarda avec tristesse, les paupières affaissées ; ses yeux pleins d'ombre devenaient puissamment expressifs, dès que l'expression venait des muscles. Il partit.

Il marchait à côté de Katow, — une fois de plus. Il ne pouvait pourtant se délivrer d'elle. « Tout à l'heure, elle me semblait une folle ou une aveugle. Je ne la connais pas. Je ne la connais que dans la mesure où je l'aime, que dans le sens où je l'aime. On ne possède d'un être que ce qu'on change en lui, dit mon père... Et après ? » Il était vêtu. Il sortit. Il s'enfonçait en lui-même comme dans cette ruelle de plus en plus noire, où même les isolateurs du télégraphe ne luisaient plus sur le ciel. Il y retrouvait l'angoisse, et se souvint des disques. « : « On entend la voix des autres avec ses oreilles, la sienne avec la gorge. » Oui. Sa vie aussi, on l'entend avec la gorge, et celle des autres ?... » Il y avait d'abord la solitude, la solitude cachée derrière la multitude mortelle comme la grande nuit primitive derrière cette nuit dense et basse sous quoi guettait la ville déserte, pleine de rêves et de haine. « Mais moi, pour moi, pour la gorge, que suis-je ? Une espèce d'affirmation absolue, d'affirmation de fou : une intensité plus grande que celle de tout le reste. Pour les autres, je suis ce que j'ai fait ». Pour May seule, il

n'était pas ce qu'il avait fait ; pour lui seul, elle était tout autre chose que sa biographie. L'étreinte par laquelle l'amour maintient les êtres collés l'un à l'autre contre la solitude, ce n'était pas à l'homme qu'elle apportait son aide ; c'était au fou, au monstre incomparable, préférable à tout, que tout être est pour soi-même et qu'il choie dans son cœur. Depuis que sa mère était morte, May était le seul être pour qui il ne fût pas Kyo Gisors, mais la plus étroite complicité. « Une complicité consentie, conquise, choisie », pensa-t-il, extraordinairement d'accord avec la nuit, comme si sa pensée, n'eût plus été faite pour la lumière. « Les hommes ne sont pas mes semblables, ils sont ceux qui me regardent et me jugent ; mes semblables sont ceux qui m'aiment et ne me regardent pas, qui m'aiment contre tout, qui m'aiment contre la déchéance, contre la bassesse, contre la trahison, moi et non ce que j'ai fait ou ferai, qui m'aimeraient tant que je m'aimerais moi-même — jusqu'au suicide, compris... Avec elle seule j'ai en commun cet amour, déchiré ou non, comme d'autres ont ensemble, des enfants malades et qui peuvent mourir... » Ce n'était certes pas le bonheur, c'était quelque chose de primitif qui s'accordait aux ténèbres et faisait monter en lui une chaleur profonde, humaine, qui finissait dans une étreinte immobile, comme d'une joue contre une joue — une fraternité indestructible et provisoire à la fois comme la vie — la seule chose en lui qui fût aussi forte que la mort.

Sur les toits, il y avait déjà des ombres à leur poste.

4 heures du matin.

Le vieux Gisors chiffonna le morceau de papier mal déchiré sur lequel Tchen avait écrit son nom au crayon, et le mit dans sa poche. Il était impatient de revoir son ancien élève. Puis, son regard revint à son interlocuteur présent. C'était un très vieux Chinois à tête de mandarin de la Compagnie des Indes, vêtu de la robe. Il se dirigeait vers la porte, à petits pas, l'index levé, et parlait anglais : « Il est bon qu'existent la soumission absolue de la femme, le concubinage, et l'institution des courtisanes. Peu m'importe, monsieur Gisors, que les étudiants m'insultent.

Confucius a dit : « J'ai connu l'Ordonnance suprême », et votre Joubert : « La subordination est en soi chose meilleure que l'indépendance : l'une signifie harmonie, l'autre unique son. » Et l'Empereur Kang'hi, connaissez-vous son testament : « On ne sait pas combien la vie d'un Empereur de Chine est une vie de sacrifice ». Mais que savez-vous du sacrifice, vous qui croyez que c'est la croix ? Je continuerai la publication de mes articles. Nos ancêtres n'étaient pas des sauvages, et ce qu'ils pensaient de la femme était bien pensé. C'est parce qu'ils ont pensé ainsi qu'existent ces belles peintures (il montrait du regard le phénix bleu, sans bouger le visage, comme s'il lui eût fait de l'œil) dont vous êtes fier, et moi aussi. La femme est soumise à l'homme comme l'homme est soumis à l'Etat ; et servir l'homme est moins dur que servir l'Etat. Vivons-nous pour nous ? Nous ne sommes rien. Nous vivons pour l'Etat dans le présent, pour l'ordre des morts à travers la durée des siècles, n'est-ce pas ?... »

Malgré son impatience, Gisors écoutait. Cet homme cramponné à son passé, même aujourd'hui, (les sirènes des navires de guerre ne suffisaient-elles pas à emplir la nuit ?) en face de la Chine rongée par le sang comme ses bronzes à sacrifices, prenait la poésie de certains fous. L'ordre ! Des foules de squelettes plus ou moins pourris en robes brodées, perdus au fond du temps par assemblées immobiles : en face Tchen, les 200.000 ouvriers des filatures, sans broderies, la foule présente, écrasante, des coolies. La soumission des femmes ? Chaque soir, May rapportait des suicides de fiancées... Le vieillard partit, l'index levé : « L'ordre, monsieur Gisors !... » après un dernier salut sautillant de la tête et des épaules.

Dès qu'il eût entendu la porte se refermer, Gisors appela Tchen et revint avec lui dans la salle aux phénix.

Tchen commença à marcher, Chaque fois qu'il passait devant lui, de trois-quarts, Gisors assis sur l'un des divans se souvenait d'un épervier de bronze égyptien dont Kyo avait conservé la photo par sympathie pour Tchen, « à cause de la ressemblance ». C'était vrai, malgré ce que les grosses lèvres semblaient exprimer de bonté. « En somme,

un épervier converti par François d'Assise », pensa-t-il.

Tchen s'arrêta devant lui :

« C'est moi qui ai tué Tang-Yen-Ta », dit-il.

Il avait vu dans le regard de Gisors quelque chose de presque tendre. Il méprisait la tendresse, et en avait peur. En ce moment, sa tête enfoncée entre ses épaules et que la marche inclinait en avant, l'arête courbe de son nez, accentuaient la ressemblance avec l'épervier, malgré son corps trapu ; et même ses yeux minces, presque sans cils, faisaient penser à un oiseau.

— C'est de cela que tu voulais me parler ?

— Oui.

— Kyo le sait ?

— Oui ».

Gisors réfléchissait. Puisqu'il ne voulait pas répondre par des préjugés, il ne pouvait qu'approuver. Il avait pourtant quelque peine à le faire. « Je vieillis », pensa-t-il.

Tchen renonça à marcher.

« Je suis extraordinairement seul » dit-il, regardant enfin Gisors en face.

Celui-ci était troublé. Que Tchen s'accrochât à lui ne l'étonnait pas : il avait été des années son maître au sens chinois du mot — un peu moins que son père, plus que sa mère ; depuis que tous deux étaient morts, Gisors était sans doute le seul homme dont Tchen eût besoin. Ce qu'il ne comprenait pas, c'était que Tchen, qui avait sans doute revu des terroristes cette nuit, puisqu'il venait de revoir Kyo, semblât si loin d'eux.

— Mais les autres ? demanda-t-il.

Tchen les revit, dans l'arrière-boutique du marchand de disques, plongeant dans l'ombre ou en sortant suivant le balancement de la lampe, tandis que chantait le grillon.

— Ils ne savent pas.

— Que c'est toi ?

— Cela, ils le savent : aucune importance.

Il se tut encore. Gisors se gardait de questionner. Tchen reprit enfin :

— ... Que c'est la première fois ».

Gisors eut soudain l'impression de comprendre ; Tchen le sentit :

— Nong. Vous ne comprenez pas ».

Il parlait parfaitement français, avec une accentuation gutturale, sur les mots d'une seule syllabe nasale, dont le mélange avec certains idiotismes qu'il tenait de Kyo surprenait. Son bras droit, instinctivement, s'était tendu le long de sa hanche. Il sentait de nouveau le corps frappé que le sommier élastique renvoyait contre le couteau. Cela ne signifiait rien. Il recommencerait. Mais, en attendant, il souhaitait un refuge. Cette affection profonde qui n'a besoin de rien expliquer, Gisors ne la portait qu'à Kyo. Tchen le savait. Comment s'expliquer ?

— Vous n'avez jamais tué personne, n'est-ce pas ?

— Tu le sais bien.

Cela semblait évident à Tchen, mais il se défiait de telles évidences, aujourd'hui. Pourtant, il lui sembla tout à coup que quelque chose manquait à Gisors. Il releva les yeux. Celui-ci le regardait de bas en haut, ses cheveux blancs semblant plus longs à cause du mouvement en arrière de sa tête. Comme toujours lorsqu'il réfléchissait, il roulait entre ses doigts une invisible cigarette.

— Peut-être..., dit-il.

Il s'arrêta, ses yeux clairs fixes dans son masque de Templier rasé. Tchen attendait. Gisors reprit, presque brutalement :

« Je ne crois pas qu'il suffise du souvenir d'un meurtre pour te bouleverser ainsi.

On voit bien qu'il ne connaît pas ce dont il parle, tenta de penser Tchen ; mais Gisors avait touché juste. Tchen s'assit, regarda ses pieds :

— « Nong », dit-il, « je ne crois pas, moi non plus, que le souvenir suffise. Il y a autre chose, l'essentiel. Je voudrais savoir quoi ».

Etait-ce pour savoir cela qu'il était venu ?

— La première femme avec qui tu as couché était une prostituée, naturellement ? demanda Gisors.

— Je suis Chinois, répondit Tchen avec rancune.

— Qu'as-tu éprouvé, après ?

Tchen crispa ses doigts.

— De l'orgueil.

— D'être un homme ?

— De ne pas être une femme.

Sa voix n'exprimait plus la rancune, mais un mépris complexe.

— Je pense que vous voulez dire, reprit-il, que j'ai dû me sentir... séparé ?

Gisors se gardait de répondre.

« ...Oui. Terriblement. Et vous avez raison de parler de femmes. Peut-être méprise-t-ong beaucoup celui qu'on tue. Mais moins que les autres.

— Que ceux qui ne tuent pas ?

— Que ceux qui ne tuent pas : les puceaux ».

Il marchait de nouveau. Les deux derniers mots étaient tombés comme une charge jetée à bas, et le silence s'élargissait autour d'eux ; Gisors commençait à éprouver, non sans tristesse, la séparation dont Tchen parlait. Il se souvint soudain que Tchen disait qu'il avait horreur de la chasse.

— Tu n'as pas eu horreur du sang ?

— Si. Mais pas *seulement* horreur.

Il avait dit cette phrase en s'éloignant de Gisors. Il se retourna d'un coup, et, considérant le phénix, mais aussi directement que s'il eût regardé Gisors dans les yeux, il demanda :

« Alors ? Les femmes, je sais ce qu'on en fait, quand elles veulent continuer à vous posséder : on vit avec elles. Et la mort, alors ? »

Plus amèrement encore, mais sans cesser de regarder le phénix :

« Un collage ? »

La pente de l'intelligence de Gisors l'inclinait toujours à venir en aide à ses interlocuteurs ; et il avait de l'affection pour Tchen. Mais il commençait à voir clair : le terrorisme était maintenant pour le jeune homme une fascination. Roulant toujours sa cigarette imaginaire, la tête aussi inclinée en avant que s'il eût regardé le tapis, le nez

mince battu par sa mèche blanche, il dit, s'efforçant de donner à sa voix le ton du détachement :

— Tu penses que tu n'en sortiras plus...

Mais, pris par les nerfs, il termina en bafouillant :

« ... et c'est contre cette... angoisse-là que tu viens te... défendre auprès de moi ».

Silence.

« Une angoisse, nong », dit enfin Tchen, entre ses dents. « Une fatalité ? »

Silence encore. Gisors sentait qu'aucun geste n'était possible, qu'il ne pouvait pas lui prendre la main, comme il faisait jadis. Il se décida à son tour, dit avec lassitude, comme s'il eût acquis soudain l'habitude de l'angoisse :

— Alors, il faut la penser, et la pousser le plus haut possible. Et si tu veux vivre avec elle...

— Je serai bientôt tué.

— Et si tu veux vivre avec elle, il n'y a qu'une ressource : c'est de la transmettre.

— Qui en serait digne ? » demanda Tchen, toujours entre ses dents.

L'air devenait de plus en plus pesant, comme si tout ce que ces phrases appelaient de meurtre eût été là. Gisors ne pouvait plus rien dire : chaque mot eût pris un son faux, frivole, imbécile.

« Merci », dit Tchen. Il s'inclina devant lui, de tout le buste, à la chinoise (ce qu'il ne faisait jamais) comme s'il eût préféré ne pas le toucher, et partit.

Gisors retourna s'asseoir, recommença à rouler pour lui seul sa cigarette. Pour la première fois, il se trouvait en face non du combat, mais du sang. Et, comme toujours, il pensait à Kyo. Kyo eût trouvé irrespirable cet univers où se mouvait Tchen... Etait-ce bien sûr ? Tchen aussi détestait la chasse, Tchen aussi avait horreur du sang, — avant. A cette profondeur, que savait-il de son fils ? Lorsque son amour ne pouvait jouer aucun rôle, lorsqu'il ne pouvait se référer à beaucoup de souvenirs, il savait bien qu'il cessait de connaître Kyo. Une envie intense de le revoir le bouleversa — l'envie qu'on a de revoir une dernière fois ses morts. Il savait qu'il était parti.

Où ? La présence de Tchen animait encore la pièce. Celui-là s'était jeté dans le monde du meurtre, et n'en sortirait plus : avec son acharnement, il entrait dans la vie terroriste comme dans une prison. Avant dix ans, il serait pris — torturé ou tué ; jusque-là, il vivrait comme un obsédé résolu, dans le monde de la volonté et de la mort. Ses idées le faisaient vivre ; maintenant, elles allaient le tuer.

Et c'était bien de cela que Gisors souffrait. Que Kyo fît tuer, c'était son rôle. Et sinon, peu importait : ce que faisait Kyo était bien fait. Mais il était épouvanté par cette sensation soudaine, cette certitude de la fatalité du meurtre, d'une intoxication aussi terrible que la sienne l'était peu. Il sentit combien il avait mal apporté à Tchen l'aide que celui-ci lui demandait, combien le meurtre est solitaire — combien, par cette angoisse, Kyo s'éloignait de lui. Pour la première fois, la phrase qu'il avait si souvent répétée : « Il n'y a pas de connaissance des êtres », s'accrocha dans son esprit au visage de son fils.

Tchen, le connaissait-il ? Il ne croyait guère que les souvenirs permissent de comprendre les hommes. Il y avait la première éducation de Tchen, qui avait été religieuse ; quand il avait commencé de s'intéresser à cet adolescent orphelin — parents tués au pillage de Kalgan — silencieusement insolent, Tchen venait du collège luthérien, où il avait été l'élève d'un intellectuel phtisique venu tard au pastorat, qui s'efforçait avec patience, à cinquante ans, de vaincre par la charité une inquiétude religieuse intense. Obsédé par la honte du corps qui tourmentait Saint Augustin, du corps déchu dans lequel il faut vivre avec le Christ, — par l'horreur de la civilisation rituelle de la Chine qui l'entourait et rendait plus impérieux encore l'appel de la véritable vie religieuse, — ce pasteur avait élaboré avec son angoisse l'image de Luther dont il entretenait parfois Gisors : « Il n'y a de vie qu'en Dieu ; mais l'homme, par le péché, est à tel point déchu, si irrémédiablement souillé, qu'atteindre Dieu est une sorte de sacrilège. D'où le Christ, d'où sa crucifixion éternelle ». Restait la Grâce, c'est-à-dire l'amour illimité ou la terreur, selon la force ou la faiblesse de l'espoir ; et cette terreur était un nouveau péché. Restait aussi la

charité ; mais la charité ne suffit pas toujours à épuiser l'angoisse.

Le pasteur s'était attaché à Tchen, sentant de reste ce qu'il y avait d'enfantin dans ses constants signes de croix (l'enfant tenait pour bassesse de ne pas se signer quand l'idée lui en venait, et cette idée, par là même, tournait à l'obsession) mais il sentait aussi ce qu'il y avait là de noble, car cette manie était née de la haine, qu'il ne rencontrait jamais en Chine, du respect humain. Il ne soupçonnait pas que l'oncle chargé de Tchen ne l'avait envoyé aux missionnaires que pour qu'il apprît l'anglais et le français, et l'avait mis en garde contre leur enseignement, contre l'idée de l'enfer surtout, dont ce confucianiste se méfiait beaucoup. L'enfant, qui rencontrait le Christ et non Satan ni Dieu — l'expérience du pasteur lui avait enseigné que les hommes ne se convertissent jamais qu'à des médiateurs — s'abandonnait à l'amour avec la rigueur qu'il portait en tout. Mais il éprouvait assez le respect du maître — la seule chose que la Chine lui eût fortement inculquée — pour que, malgré l'amour enseigné, il rencontrât l'angoisse du pasteur et que lui apparût un enfer plus terrible et plus convaincant que celui contre quoi on avait tenté de le prémunir.

L'oncle revint. Epouvanté par le neveu qu'il retrouvait, il manifesta une satisfaction délicate, envoya de petits arbres de jade et de cristal au directeur, au pasteur, à quelques autres ; huit jours plus tard, il rappelait Tchen chez lui, et la semaine suivante, l'envoyait à l'Université de Pékin.

Gisors, roulant toujours sa cigarette entre ses genoux, la bouche entr'ouverte et ahurie de qui réfléchit, s'efforçait de se souvenir de l'adolescent d'alors. Mais comment le séparer, l'isoler de celui qu'il était devenu ? « Je pense à son esprit religieux parce que Kyo n'en a jamais eu, et qu'en ce moment toute différence profonde entre eux me délivre... Pourquoi ai-je l'impression de le connaître mieux que mon fils ? » C'est qu'il voyait beaucoup mieux en quoi il l'avait modifié ; cette modification capitale, son œuvre, était précise, limitable, et il ne connaissait rien,

chez les êtres, mieux que ce qu'il leur avait apporté. Dès qu'il avait observé Tchen, il avait compris que cet adoles-cent ne pouvait vivre d'une idéologie qui ne se transfor-mât pas immédiatement en actes. Privé de charité, il n pouvait être amené par la vie religieuse qu'à la contem-plation ou à la vie intérieure ; mais il haïssait la contem-plation, et n'eût rêvé que d'un apostolat dont le rejetai précisément son absence de charité. Pour vivre, il fallai donc d'abord qu'il échappât à son christianisme. (De demi-confidences, il semblait que la connaissance des pros-tituées et des étudiants eût fait disparaître le seul péché toujours plus fort que la volonté de Tchen, la mastur-bation ; et avec lui, un sentiment toujours répété de dé-chéance. Cette disparition n'avait-elle pas affaibli l'angoisse qui attisait son sens religieux ?) Quand, au christianisme, son nouveau maître avait opposé non des arguments, mais d'autres formes de grandeur, la foi avait coulé entre les doigts de Tchen, peu à peu, sans crise, comme du sable. Détaché par elle de la Chine, habitué par elle à se separe du monde au lieu de se soumettre à lui, il comprit à traver Gisors que tout s'était passé comme si cette période de s vie n'eût été qu'une initiation au sens héroïque : que fair d'une âme, s'il n'y a ni Dieu ni Christ ?

Ici Gisors retrouvait son fils, indifférent au christia-nisme mais à qui l'éducation japonaise avait impos aussi la conviction que les idées ne devaient pas êtr pensées, mais vécues. Kyo avait choisi l'action, d'une faço grave et préméditée, comme d'autres choisissent les arme ou la mer : il avait quitté son père, vécu à Canton, Tientsin, de la vie des manœuvres et des coolies-pousse, pour organiser les syndicats. Tchen — l'oncle pris comme otage et n'ayant pu payer sa rançon, exécuté à la pris de Swatéou — s'était trouvé sans argent, nanti de diplôme sans valeur, en face de ses vingt-quatre ans et de la Chin Tout le précipitait à l'action politique : l'espoir d'un monde différent, la possibilité de manger, quoique misérablemen (mais il était naturellement austère, peut-être par orgueil la satisfaction de ses haines, de sa pensée, de son carac-tère. Elle donnait un sens à sa solitude. Mais, chez Ky

tout était plus simple. Le sens héroïque lui avait été donné comme une discipline, non comme une justification de la vie. Il n'était pas inquiet. Sa vie avait un sens, et il le connaissait : donner à chacun de ces hommes que la famine, en ce moment même, faisait mourir comme une peste lente, la possession de sa propre dignité. Il était des leurs : ils avaient les mêmes ennemis. Métis, hors-caste, dédaigné des blancs et plus encore des blanches, Kyo n'avait pas tenté de les séduire : il avait cherché les siens et les avait trouvés. « Il n'y a pas de dignité possible, pas de vie réelle pour un homme qui travaille douze heures par jour sans savoir pour quoi il travaille ». Il fallait que ce travail prît un sens, devînt une patrie. Les questions individuelles ne se posaient pour Kyo que dans sa vie privée.

Tout cela, Gisors n'avait pas à le penser, il le savait. « Et pourtant, si Kyo entrait et s'il me disait, comme Tchen tout à l'heure : « C'est moi qui ai tué Tang-Yen-Ta, s'il le disait je penserais « je le savais ». Tout ce qu'il y a de possible en lui résonne en moi avec tant de force que, quoi qu'il me dise, je penserai « je le savais... ». Il regarda par la fenêtre la nuit immobile et indifférente. « Mais si je le savais vraiment, et pas de cette façon incertaine et épouvantable, je le sauverais ». Douloureuse affirmation, dont il ne croyait rien. Quelle confiance avait-il en sa pensée ?

Dès le départ de Kyo, elle n'avait plus servi qu'à justifier l'action de son fils, cette action infime qui commençait quelque part (souvent, pendant trois mois, il ne savait même pas où) dans la Chine centrale ou les provinces du Sud. Si les étudiants inquiets sentaient que cette intelligence venait à leur aide avec tant de chaleur et de pénétration, ce n'était pas, comme le croyaient alors les idiots de Pékin, qu'il s'amusât à jouer par procuration des vies dont le séparait son âge ; c'était que, dans tous ces drames semblables, il retrouvait celui de son fils. Lorsqu'il montrait à ses étudiants, presque tous petits bourgeois, qu'ils étaient contraints de se lier ou aux chefs militaires, ou au prolétariat, lorsqu'il disait à ceux qui avaient choisi :

« Le marxisme n'est pas une doctrine, c'est une volonté ; c'est, pour le prolétariat et les siens — vous — la volonté de se connaître, de se sentir comme tel, de vaincre comme tel ; vous ne devez pas être marxistes pour avoir raison, mais pour vaincre sans vous trahir », il parlait à Kyo, il le défendait. Et, s'il savait que ce n'était pas l'âme dure de Kyo qui lui répondait lorsqu'après ces cours il trouvait, selon la coutume chinoise, sa chambre encombrée de fleurs blanches par les étudiants, du moins savait-il que ces mains qui se préparaient à tuer en lui apportant des camélias serreraient demain celles de son fils, qui aurait besoin d'elles. C'est pourquoi la rigueur du caractère l'attirait à ce point, pourquoi il s'était attaché à Tchen. Mais lorsqu'il s'était attaché à lui, avait-il prévu cette nuit pluvieuse où le jeune homme, parlant du sang qui coulait encore, viendrait lui dire : « Je n'en ai pas seulement horreur »...

Il se leva, ouvrit le tiroir de la table basse où il rangeait son plateau à opium. Sous le plateau, une photo : Kyo. Il la tira, la regarda, sans rien penser de précis, sombrant âprement dans la certitude que, là où il était, personne ne connaissait plus personne — et que la présence même de Kyo, qu'il avait tant souhaitée tout à l'heure, n'eût rien changé, n'eût rendu que plus désespérée leur séparation, comme celle des amis qu'on étreint en rêve et qui sont morts depuis des années. Il gardait la photo entre ses doigts : elle était tiède comme une main. Il la laissa retomber dans le tiroir, tira le plateau, éteignit l'électricité et alluma la lampe.

Deux pipes. Jadis, dès que son avidité commençait à s'assouvir, il regardait les êtres avec bienveillance, et le monde comme une infinité de possibles. Maintenant, au plus profond de lui-même, les possibles ne trouvaient pas de place : il avait soixante ans, et ses souvenirs étaient pleins de cadavres. Son sens si pur de l'art chinois, de ces peintures bleuâtres qu'éclairait à peine sa lampe, de toute la civilisation de suggestion dont la Chine l'entourait, dont, trente ans plus tôt, il avait su si finement profiter, — son sens de bonheur — n'était plus qu'une mince couverture

sous quoi s'éveillaient, comme des chiens anxieux qui s'agitent à la fin du sommeil, l'angoisse et l'obsession de la mort.

Sa pensée rôdait pourtant autour du monde, autour des hommes, avec une âpre passion que l'âge n'avait pas éteinte. Qu'il y eût en tout être, et en lui d'abord, un paranoïaque, il en était assuré depuis longtemps. Il avait cru, jadis, — temps révolus... — qu'il se rêvait héros. Non. Cette force, cette furieuse imagination souterraine qui était en lui-même (Deviendrais-je fou, avait-il pensé, elle seule resterait de moi...) était prête à prendre toutes les formes, ainsi que la lumière. Comme Kyo, et presque pour les mêmes raisons, il songea aux disques dont celui-ci lui avait parlé ; et presque de la même façon, car les modes de pensée de Kyo étaient nés des siens. De même que Kyo n'avait pas reconnu sa propre voix parce qu'il ne l'entendait pas par les mêmes moyens qu'à l'ordinaire, parce qu'il l'entendait avec la gorge, de même la conscience que lui, Gisors, prenait de lui-même, était sans doute irréductible à celle qu'il pouvait prendre d'un autre être, parce qu'elle n'était pas acquise par les mêmes moyens. Elle ne devait rien aux sens. Il se sentait pénétrer, avec sa conscience intruse, dans un domaine nouveau qui lui appartenait plus que tout autre, posséder avec angoisse cette solitude interdite où nul ne le rejoindrait jamais. Une seconde, il eut la sensation que c'était *cela* qui devait échapper à la mort... Ses mains, qui préparaient une nouvelle boulette, tremblaient légèrement. S'il essayait de rejoindre sa plus profonde conscience, il ne trouvait pas l'amour, mais la solitude totale. Car l'amour qu'il avait pour Kyo ne l'en délivrait pas. Mais s'il ne savait pas se fuir dans un autre être, il savait se délivrer. Il y avait l'opium.

Cinq boulettes. Depuis des années il s'en tenait là, non sans peine, non sans douleur parfois. Il gratta le fourneau de sa pipe ; l'ombre de sa main fila du mur au plafond. Il repoussa la lampe de quelques centimètres ; les contours de l'ombre se perdirent. Le monde aussi devenait nuage : les objets restaient les mêmes, mais ils cessaient d'être distincts de lui, ils le rejoignaient au fond d'un monde

familier où une bienveillante indifférence mêlait toutes choses. Formes, souvenirs, idées, tout plongeait lentement vers un univers délivré. Il se souvint d'une après-midi de septembre où le gris parfait du ciel rendait laiteuse l'eau d'un lac, dans les failles de vastes champs de nénuphars ; depuis les cornes vermoulues d'un pavillon abandonné jusqu'à l'horizon magnifique et morne, ne lui parvenait plus qu'un monde pénétré d'une mélancolie solennelle. Sans agiter sa sonnette, un bonze s'était accoudé à la rampe du pavillon, abandonnant son sanctuaire à la poussière, au parfum des bois odorants qui brûlaient ; les paysans qui recueillaient les graines de nénuphars, passaient en barque, sans le moindre son ; près des dernières fleurs, deux longs plis d'eau naquirent de la barque, allèrent se perdre dans l'eau grise, avec une extrême nonchalance. Elles se perdaient maintenant en lui-même, ramassant dans leur éventail tout l'accablement du monde, mais un accablement sans amertume, amené par l'opium à une pureté suprême. Les yeux fermés, porté par de grandes ailes immobiles, Gisors contemplait sa solitude : une désolation qui rejoignait le divin en même temps que s'élargissait, jusqu'à l'infini, ce sillage de sérénité qui recouvrait doucement les profondeurs de la mort.

(à suivre) ANDRÉ MALRAUX

Noël c'est le printemps de l'esprit ; c'est tout promesse. En Juin nos joies flamberont ; le midi de l'année penchera aussitôt de l'autre côté. Ce qui commence est plus beau. Celui qui mesurerait maintenant ces ombres longues saurait qu'elles ne s'allongent plus. Au point de Noël le soleil hésitant remonte tous les jours un peu. C'est la grande aurore. On la figure par une flambée de cierges. L'hiver nous trouve incrédules. Comme le pilote regarde au loin et se fie à de plus larges balancements, ainsi regardant là-haut nous nous savons sauvés de nuit. Aussi les chants de Noël sont tous portés en avant, comme un bruit matinal. Qu'on le dise comme on voudra, c'est la naissance qu'il faut maintenant célébrer. Non pas le chasseur d'avril. A vieille science, dieu jeune.

J'ai ri quelquefois de ceux qui disent que les religions furent une longue tromperie. Je n'y vois pas plus d'erreur que dans ces mouvements que nous allons maintenant remarquer, de pousses vertes, de bourgeons, de fleurs. La prière est vraie comme la sève. Mais il faut être paysan pour sentir pleinement cette religion du soleil et des saisons. Les citadins, qui ne sont qu'usuriers et emprunteurs, comptent par échéances et par semaines. Il y eut un temps où Rome s'aperçut qu'elle allait célébrer Pâques à la moisson. Jules César eut l'honneur de soumettre de nouveau les fêtes urbaines à la religion champêtre. Un homme de guerre soumet la crue des hommes à la crue des fleuves ; il joue sur les saisons. Mais, victoire ou non, l'homme gagne en ses pensées s'il les règle sur le vrai train du monde, doutant et espérant, commémorant et oubliant selon la saison. Ce que marquent les fêtes ; et le creux de chaque fête est préparé pour des pensées justes et fortes.

Pourquoi l'enfant-dieu dans une étable, entre le bœuf et l'âne ? Je l'expliquais déjà ; je l'expliquais sans le savoir

assez, quand je reconnaissais en la Noël l'immémoriale religion paysanne, qui force nos pensées selon l'ordre des travaux. La religion de la vache est bien ancienne. Et pourquoi pas aussi de l'épervier, du serpent, du chien, du loup ? Les Égyptiens ont dessiné l'homme à tête de loup. Ces signes sauvages sont comme des lettres oubliées. Mais la plus récente image éclaire les autres ; il fallait l'enfant. Cette théologie sans paroles dit bien plus que la Bible.

Mais quoi de plus ? L'enfant. Non pas l'éléphant et le bœuf. Non plus César, le dieu chauve. Assez de commémorations et de regrets. Comme les travaux s'étendent en avant, sur une terre neuve, ainsi l'enfant a mission de tout recommencer à neuf ; sa grâce le dit. Aussi, par la vertu de Noël, ce ne sont plus ces vieilles sorcières qui viennent peindre des rides sur le jeune visage. Mais au contraire vieux et vieilles, et rois mages, et toutes les Majestés apportent la solennelle prière à l'enfant-dieu : « Non pas comme nous voulons, mais comme tu voudras ». Ce qui fait un prodigieux sens, et qui retentit au ciel et dans les enfers. C'est encore se fier à la nature nue, encore une fois s'y fier, comme le paysan au printemps nouveau. C'est refaire l'antique alliance entre l'homme et le monde. Et c'est aussi adorer l'espérance même. Et c'est aussi adorer l'être le plus faible, celui qui a besoin de tous, du bœuf, de l'âne, d'Hercule, de César. Image enfin de l'esprit, qui en effet ne peut rien ; de l'esprit, qu'il faut servir, et qui n'aura jamais l'âge de récompenser. Toutes ces vérités ensemble, et bien d'autres. Comment trouvées ? Sans doute par une union et communication avec la nature, que le peuple a toujours gardée, et que la légende dessine. Les arts sont comme un langage direct et universel, où la forme humaine se conserve et se retrouve. Et les images de l'art sont les vrais dieux de la terre. Car, selon un ordre que l'on retrouve partout, l'homme adore les images qu'il a premièrement faites, et les légendes qu'il s'est d'abord racontées. L'homme n'a médité que sur ses propres poèmes ; et toute pensée fut premièrement une énigme à deviner. C'est ainsi que la fête de Noël est parmi nos énigmes, et peut-être la plus belle. Et comprenez-la comme vous pourrez, la crèche reste, avec le bœuf, et l'âne, et la mère, et l'enfant. Sur ces traits invariables notre pensée peut s'exercer ; mais, hors de ces touchants modèles, elle est folle.

ALAIN

RÉFLEXIONS

La critique de soutien.

Une *Physiologie de la Critique*, comme celle que j'ai esquissée dans un volume publié il y a deux ans, exigerait pour complément un tableau historique de la critique. Ce serait une grosse affaire que de l'attaquer de front. Mais il n'est pas interdit de le tenter par fragments et à intervalles. Je voudrais pour le moment repérer et suivre un filon restreint dans le temps et dans l'espace, et, au cours de trois brefs articles, dégager trois moments de la critique contemporaine encore actuels et vivants. Il s'agit du mouvement critique qui, à partir du naturalisme, puis du symbolisme, a été suscité par les auteurs eux-mêmes autour de leurs œuvres, soit une critique de manifestes, de présentation et de soutien (je choisirai ce dernier mot) laquelle s'oppose à cette critique objective et extérieure dont les universitaires ont eu, jusqu'au début du XXe siècle, presque le monopole. A partir de 1908 environ, deux influences critiques sont sorties plus ou moins de cette critique de soutien : l'influence maurrasienne et l'influence gidienne, qui, entendues au sens large, ont été prépondérantes pendant une quinzaine d'années. Ce sera le sujet des deux articles qui suivront celui-ci. Je laisserai de côté, quitte à les retrouver plus tard, les personnalités ou les influences critiques qui n'appartiennent pas plus ou moins à ces deux climats. On voudra bien voir là simplement la préoccupation de clarifier des idées et de faire le point : pure besogne d'historien littéraire.

***

On entendra donc ici par critique de soutien une critique de combat, qui lutte à côté d'une école ou d'un groupement littéraire, et en poursuit devant le public la défense et l'illustration. Sainte-Beuve débuta comme critique de soutien du romantisme : l'impérialisme hugolien, les humiliations intérieures, les railleries de Henri Heine, et d'autres causes l'en détachèrent. La critique de soutien manqua bientôt aux écrivains romantiques, qui durent s'en charger eux-mêmes, et mal.

Dès les premières années de la Troisième République, cette question se posa pour le roman naturaliste. Zola qui, commis chez Hachette, avait trouvé son chemin de Damas dans l'*Histoire de la Littérature Anglaise* de Taine, pensa offrir à Taine le rôle de critique de soutien dans son mouvement : ce Méridional ne doutait de rien ! Dans le fond cependant Zola n'avait pas tort. « L'esthétique des écrivains dits naturalistes, dit Paul Bourget, est-elle autre chose que la mise en œuvre de la maxime professée par M. Taine, à savoir que la valeur d'un ouvrage littéraire se mesure à ce qu'il porte en lui de documents significatifs ? » Et en 1864, dans une lettre à de Witt, Taine écrivait : « Nous ne valons, nous ne vivons, nous ne travaillons, nous ne résistons que grâce à notre idée philosophique. Or la mienne est que tous les sentiments, toutes les idées, tous les états de l'âme humaine sont des produits, ayant leurs causes et leurs lois ». Cette idée philosophique, déposée par la science, était susceptible de se prolonger en deux idées du roman, déjà préfigurées, l'une dans Balzac, l'autre dans Stendhal : la première qui concerne cette production dans la vie sociale, la seconde qui la concerne dans l'âme individuelle, soit le roman naturaliste de Zola et le roman psychologique de Bourget. Une critique de soutien et de contrôle de ces deux formes de roman par l'auteur de l'*Histoire de la Littérature Anglaise* eût suivi une ligne logique. Mais le philosophe s'intéressait peu aux romans nouveaux. Il tenait Zola pour un garçon vulgaire et primaire. Et puis, quand Sainte-Beuve faisait le crieur public devant le buffle des buffles, il avait vingt-trois ans, Hugo était Hugo, et le mari de Mme Hugo : voit-on le

pachyderme des *Rougon-Macquart* cornaqué par le digne M. Taine ?

Devant le misonéisme de ce qu'il appelait la critique normalienne, Zola fit lui-même sa critique de soutien, comme Ubu rendait lui-même la justice, après avoir envoyé les magistrats à la trappe. Les volumes de critique où il réunit ses articles, nous font bien voir que cette auto-critique ou plutôt cette présentation du romancier par le romancier, cette bataille du romancier pour ses idées et contre ses ennemis, étaient, dans tous les sens, un pis-aller, et que le plus modeste critique, fût-il normalien, eût mieux servi le naturalisme que les grosses parades de Zola, aggravé de Paul Alexis. Sa polémique n'offre que brutalité sans esprit ni discernement, sa critique rétrospective qu'empilage de lieux communs, et ses jugements sur les réalistes et les naturalistes que séné avec traite payable en casse. Quand les romanciers de l'école de Flaubert réfléchissent et discutent sur leur métier, sur leurs procédés, sur leurs émules, sur leurs rivaux, sur leur public, ils font évidemment de la critique. Mais elle n'est intéressante que si on va la chercher dans leurs écrits intimes, qui ne sont pas faits pour le public du jour : correspondance de Flaubert, *Journal* des Goncourt, notes posthumes d'Alphonse Daudet. Le roman naturaliste et pré-naturaliste était une âpre critique de la vie : ses auteurs n'ont rien fourni à la vie de la critique.

Il en va tout autrement du grand mouvement littéraire qui succéda au naturalisme : le symbolisme. Le symbolisme sortait plus ou moins du Parnasse et de sa poésie de bibliothécaires. La génération poétique de 1889 avait traversé les excellentes rhétoriques d'alors ; il y avait particulièrement une jeunesse du lycée Condorcet, bachelière, instruite, volontiers livresque, disposée à la critique. Elle eut les organes, les tribunes autonomes qui avaient manqué aux romanciers naturalistes : des revues jeunes et libres.

Vers 1885 la jeune revue de combat n'était pas chose tout à fait nouvelle dans la littérature. Sans remonter aux six numéros du *Réalisme* de Duranty (1856-57), à la *Revue*

Fantaisiste de Mendès, à l'importante *Revue des Lettres et des Arts*, de 1869, nous trouvons en 1874 la *Revue du Monde Nouveau*, en 1875, la *République des Lettres*, alors qu'en 1878 la *Jeune France*, entend défendre, elle, les lettres de la République, « combattant sans relâche pour la bonne cause, et traquant, la plume aux reins, les réactionnaires de la politique en même temps que les prétendus révolutionnaires de l'art ». La *Jeune France*, où débute Barrès, ne lutte donc en littérature que pour une réaction romantique, hugolienne, anti-naturaliste. C'est une revue de cet idéalisme républicain, lequel trouva mal, sous la République, sa voie littéraire. En laissant de côté *Lutèce*, simple foliole du Quartier Latin, l'ère des Jeunes Revues est vraiment inaugurée en 1884 par la *Revue Indépendante* (année aussi des *Taches d'Encre* de Barrès) que suivirent en 1885 la *Revue Moderniste*, la *Revue Contemporaine* et la *Revue Wagnérienne*, en 1886 le *Décadent*, le *Symboliste*, la *Vogue*, la *Wallonie*, en 1889 la *Plume*, en 1890 le *Mercure de France*, *l'Ermitage*, les *Entretiens*, en 1891 la *Revue Blanche*. Le *Mercure*, revue d'une littérature de rive gauche, et la *Revue Blanche*, organe des jeunes juifs du lycée Condorcet, devinrent, surtout en critique, les deux revues fondamentales de la génération nouvelle.

Ces jeunes revues fournirent au symbolisme une critique de soutien énergique. Elles marquèrent avec une intensité et une outrance uniques jusqu'alors la coupure entre deux générations littéraires, elles remuèrent les problèmes, elles éveillèrent l'opinion, elles inquiétèrent la critique patentée, elles introduisirent dans la littérature une possibilité, puis une habitude de glissement vers la gauche, elles accélérèrent le rythme de l'évolution littéraire. Pour la première fois depuis 1830, la jeunesse trouva des tribunes, des moyens de frapper fort, obtint le succès non en raison de sa docilité, mais en raison de son intransigeance et parfois de ses charges d'atelier. On peut comparer ce changement de climat littéraire au changement de climat parlementaire que produisit aux élections de 1893 l'entrée à la Chambre du groupe socialiste.

Cette critique fut surtout une critique d'auteurs, qui

défendaient leurs œuvres, les qualifiant par des théories, par des « manifestes ». Elle agit surtout par l'effet de masse et la polémique continue. Plusieurs revues, cependant, ont fortement compté par la personnalité de leur critique ordinaire. Une histoire doit retenir cinq de ces critiques ordinaires : Hennequin, Morice, Wyzewa, Gourmont, Blum.

Emile Hennequin, qui mourut en 1888, d'un accident, avant la trentaine, fut le critique de la *Revue Contemporaine*, qui ne dura que deux ans. Cette revue servait d'organe à de jeunes idéalistes, assez proches des romantiques allemands, à tendances mystiques et qui attendaient beaucoup du « rêve » (de 1885 à 1895 on a autant parlé du Rêve qu'on a parlé de la Vie entre 1895 et 1902) : Adrien Remacle, Mathias Morhardt, Gabriel Sarrazin, et même Huysmans et Edouard Rod. Suisse, né en Italie, ayant fait ses études à Genève avec Amiel pour professeur, familier de la philosophie allemande et de la poésie anglaise, Hennequin prétendait entrer dans la critique avec une cuirasse de théories : son volume de la *Critique Scientifique* nous portait un échantillon antédiluvien de critique ganoïde. Il s'agissait plutôt, dans ce livre, de critique esthétique, en entendant le mot esthétique au sens d'Heidelberg et de Kœnigsberg. Hennequin se montrant soucieux surtout de prendre le contre-pied des théories de Taine, de lui ressembler (non par le style, hélas !) en disant le contraire de ce que disait Taine, et de reconnaître par exemple le grand écrivain à ce qu'il réagit contre sa race, crée son milieu, est lui-même un moment, tout en restant aussi rigoureusement déterminé que chez Taine, destiné comme chez Taine à tenir entre les pinces d'une critique scientifique et dans des préparations de laboratoire. Hennequin est oublié aujourd'hui, écrivant d'ailleurs dans le style artificiel à la mode symboliste de son temps. Il garde de l'importance pour l'historien, en ce sens que par lui passe ou eût passé la route d'une critique scientifique, métaphysique, scolastique, qui était bien dans le génie du symbolisme, et qui eût mérité son symboliste de génie.

Maintenant, même si Hennequin eût vécu jusqu'aujourd'hui, cette critique serait-elle vraiment « sortie » ?

On en peut douter quand on songe à cet ami d'Hennequin, dont la critique est portée par le même esprit que la sienne, et qui écrivait dans la même revue : Charles Morice. En 1889, la *Littérature de tout à l'heure* passa un moment pour la somme, la théorie ou le manifeste d'une critique symboliste, et même d'une poétique symboliste. Ce livre abscons eut du prestige, et Morice un extraordinaire avenir, qu'il traîna de plus en plus loin derrière lui. Les prétentions du symbolisme à une grande critique synthétique, wagnero-hegelienne et le reste, ont en somme échoué.

C'est pourtant une critique esthétique encore que celle que tint Teodor de Wyzewa dans la *Revue Indépendante* de Dujardin et Fénéon. Le programme dogmatique par lequel il ouvre sa rubrique en novembre 1886, promet ceci : « Je dirai brièvement ce qu'est, selon moi, l'Art, quelles fins lui sont propres ; puis j'analyserai les œuvres de certains artistes pour y faire voir les preuves de ces théories ». Toutes les méthodes peuvent porter de bons fruits. Mais l'Art ce n'est guère ici, comme le Rêve, qu'une majuscule ; et les majuscules ne purent communiquer l'être à la critique de Wyzewa, lequel n'en était pas moins un homme intelligent, qui, appliqué à une besogne moins majusculaire et oraculaire, rendit plus tard d'excellents services à la *Revue des Deux Mondes*, comme informateur des littératures étrangères.

Le mouvement des jeunes revues a fourni deux critiques importants : Rémy de Gourmont au *Mercure de France* et Léon Blum à la *Revue Blanche*. Mais ce ne sont pas des théoriciens, ce sont des essayistes. Les théoriciens ont échoué, les essayistes ont réussi.

Sa carrière de critique et d'essayiste, Gourmont ne la commença guère avant la quarantaine. Mais il avait derrière lui une carrière de bibliothécaire, une abondante production de contes et de drames symbolistes, de travaux d'érudition (sans compter les besognes de librairie), plus loin l'hérédité des Gourmont, célèbre famille d'imprimeurs du XVIe siècle. D'ailleurs, par son art allégorique et froid, ce serait presque un écrivain enlumineur du XVe. Des couches de passé français sont accumulées en lui. Il

est de caractère curieux, bibliothécaire et antiquaire, intermédiaire entre Anatole France et Huysmans, vibrant comme eux de sensualité plus ou moins refoulée, un Sainte-Beuve de décadence. En 1890 il avait d'ailleurs publié son *Volupté* avec *Sixtine, roman de la vie cérébrale.* Après plusieurs années d'art symboliste, qui ne le satisfirent pas, Gourmont, par un tournant beuvien, devint le grand critique du symbolisme.

Développant un essai de 1893, il donna au symbolisme ou plutôt crut lui voir une doctrine philosophique, l'idéalisme, comme le matérialisme avait été la doctrine du naturalisme. Il était dévoué à cette école, il la défendait, il en frappait sans ménagement les ennemis, et, dans les cinquante-trois portraits des deux *Livres des Masques,* il en loua avec ferveur, sans discerner l'ivraie du froment, tous les militants, même les sympathisants et aussi les ancêtres. Quoique plus intelligente que celle de Zola, c'est bien de la critique de soutien. Mais à partir de 1900, plus que le critique au service du symbolisme, Gourmont fut le critique sorti du symbolisme ; la douzaine de volumes d'essais littéraires, philosophiques, stylistiques où il réunissait son abondante et fidèle collaboration au *Mercure* et à la *Revue des Idées* ont conquis lentement, mais solidement, leur place dans le grand rayon critique.

La critique de soutien, et même la critique des œuvres, s'y efface pour faire place à la critique des idées, à la *Culture des Idées* (c'est le titre d'un des recueils gourmontiens) et surtout à des dissociations d'idées. Ce dernier terme, créé par Gourmont, est entré en faveur pour désigner la pente la plus originale de ses essais critiques. La dissociation d'idées est une critique dans la critique, le contraire en somme des associations et des synthèses tainiennes. L'idéalisme de Gourmont est devenu autre chose que : « Le monde est ma représentation ». C'est un : « Je vis dans un monde de représentations, l'univers du critique est un univers d'idées données par le dehors, par les hommes, par lui-même, qu'il prendra à tâche de dissocier, ce qui leur enlèvera sans doute leur pointe active, mais, les dépouillant de l'utilitaire, de l'efficace et du pré-

jugé, les rendra à la noblesse d'un jeu gratuit.» Gourmont est un amoureux d'idées, leur amoureux sensuel et discuteur, et qui mettait son effort à réaliser avec elles l'impossible formule de Barrès : « Sentir le plus possible en analysant le plus possible ». Aussi manque-t-il de vues d'ensemble : arbres, non forêt. Il a exercé peu d'influence. Les idées dissociées, et les *Dialogues des Amateurs* par lesquels Gourmont devait nécessairement finir, n'ont charmé en effet que des amateurs intelligents et secs. D'une critique symboliste à l'analyse du XVIII[e] siècle, il a suivi une route peut-être inattendue, mais pas plus illogique qu'une autre. Son style, qui fut toujours concentré, clair, ennemi du fumeux, l'y menait par la main.

Le *Mercure* d'un violet épiscopal, la *Revue Blanche* comme un faux-col rendu net par Londres, bien qu'ils échangeassent leurs collaborateurs, s'opposaient dans le symbolisme comme les deux rives, et le contraste était parfait entre le quartier du bibliothécaire idéaliste qu'était le « père Gourmont » et le précoce contact de Léon Blum et de ses camarades avec la vie et le monde. Et d'avoir passé par l'Ecole Normale contribuait encore à distinguer de la bohême et de la librairie de rive gauche ce grand bourgeois lucide et correct. La critique de Léon Blum est sortie de la *Revue Blanche*, tandis que celle de Gourmont est restée au *Mercure*. Et de la critique même Léon Blum est sorti, après lui avoir laissé pour adieux un *Stendhal*. Il y a témoigné, lui aussi, d'une sécheresse précise, d'un goût empirique des idées plutôt que d'une passion des idées générales. La campagne critique de Lucien Muhlfeld à la *Revue Blanche*, recueillie dans le *Monde où l'on Imprime*, a plus d'allure et de combativité. Il disparut prématurément. Et la *Revue Blanche*, pareillement, ne connut que quelques années d'existence militante. L'affaire Dreyfus, où ce milieu fut particulièrement intéressé, marque la grande coupure. Dès 1902 le terme XX[e] siècle a un sens, Gourmont et Blum (j'entends le Blum critique) sont du XIX[e] siècle, mais Maurras et Gide, bien qu'ils appartiennent à la même génération, sont déjà, sont encore, sont aussi, du XX[e].

ALBERT THIBAUDET

LES ESSAIS

III

Connaissance et Création.

En examinant les titres du rationalisme, sous ses formes diverses, nous observions que ses faibles chances auprès de nos contemporains n'étaient pas imputables à quelque carence logique, mais à un défaut d'expression. Le rationalisme actuel se communique mal, il ne représente rien pour l'homme de la rue. Même sous son aspect le plus vivant, le plus souple, le rationalisme est une philosophie du jugement. Le jugement est un verdict de l'intelligence sur l'accord et le désaccord des notions présentées à l'esprit. Le rationalisme suppose donc une transposition du monde en représentations intelligibles. Dans la mesure où il mord sur la réalité, le rationalisme est mathématique, physico-mathématique pour mieux dire. Or, un instinct radical de l'homme moderne lui interdit de croire que les problèmes essentiels de sa destinée puissent se ramener à un accord de notions, eussent-elles le rapport à la réalité d'une notion de mécanique, par exemple. C'est là un fait, qu'il faut accepter d'abord.

Ce refus tient, je crois, à l'énorme excédent d'affectivité que nous avons à dépenser aujourd'hui. L'économiste J.-M. Keynes prétend que le capitalisme n'eût pas été possible sans un excédent d'or au départ, et que cet excédent fut fourni par les butins des corsaires anglais du XVI[e] siècle. Le romantisme a joué, dans le domaine moral, un rôle analogue à celui de l'or américain dans

la société. Il nous a chargés d'un potentiel d'émotion hors de mesure avec nos besoins normaux. Il s'en est suivi, dans la vie psychologique, une extrême instabilité, qui, comme toute instabilité, entraîne une tendance perpétuelle au mouvement. Dès lors, le rapport entre la raison et la passion ne peut plus être le même qu'aux âges classiques et aux âges chrétiens, où l'être était subordonné, d'une façon ou d'une autre, à sa raison d'être. La passion ne peut plus être considérée soit comme une négation soit comme une déviation, comme quelque chose enfin qui n'aurait de sens que rapportée à une certaine manière de penser, de savoir. La passion classique ou chrétienne n'avait pas d'autre contenu intellectuel que les idées qui, parvenues à la pleine conscience, niaient cette passion précisément. Aujourd'hui, la passion, ou tout autre mode affectif, incommensurable avec un état stable et antérieur, emporte avec elle l'être tout entier, et avec lui sa charpente idéologique. Toute émotion est l'espoir d'une idée nouvelle et d'un monde nouveau.

L'accord de la pensée avec elle-même apparaît donc comme un cercle vicieux : un état de la pensée ne peut s'identifier à un état antérieur, ne faisant pas partie du même univers, à moins de supposer que l'état antérieur était ce qu'il n'était pas, proposition absurde selon l'ancienne logique, ou que l'état postérieur se veut conforme à l'autre, démarche stérile selon la nouvelle. Cela pousse la philosophie moderne, plus ou moins consciemment, à substituer à l'exigence de connaissance, sa raison d'être jusqu'à nos jours, une exigence de création qui peut en différer dans sa nature même et transformer profondément la fonction traditionnelle de la philosophie.

De quelque façon, en effet, qu'on entende le procès de la connaissance, soit que l'on imagine la nature s'imprimant dans notre esprit, soit qu'on souligne la part de l'invention dans l'élucidation du monde, on suppose toujours que ce qui est connu est contemporain du sujet connaissant, ou antérieur à lui, *mais jamais postérieur.* Que tout ce qu'on nous a raconté sur les machines et les constructions artificielles de la science ne nous égare pas :

l'artifice, ici, n'est qu'un moyen, voire un pis-aller, pour rejoindre une nature qui existe et qui attend. Jamais le rationalisme ne se contentera du mot d'ordre pragmatiste : « C'est vrai puisque ça marche. » Toujours il cherchera sous le fait la raison du fait : une nature capable de devenir intelligible, s'il est modeste; une nature immédiatement intelligible, s'il ne l'est pas. Mais il est une autre façon de concevoir le rapport de l'esprit et du monde. On peut imaginer l'esprit chargé de potentiel situé dans un monde incompréhensible, extrêmement instable, extrêmement plastique. A chaque décharge de ce potentiel correspondra une modification du monde, plus ou moins fidèle à l'intention de l'esprit. Celui-ci creusera donc dans la réalité les traces de son vouloir à mesure que ce vouloir prendra conscience de soi-même. Les termes de la relation de connaissance seront intervertis. L'objet que l'esprit doit connaître, étant l'œuvre de celui-ci, sera toujours postérieur à sa conception. Il n'existera que parce qu'il a été conçu, non pas à la façon de l'idéalisme classique, mais comme une maison n'existe qu'une fois construite. L'acte essentiel de l'esprit ne sera plus le jugement, mais le *fiat*, ou mieux encore le *fit*, l'acte par lequel l'esprit non pas se juge, ni ne se veut, mais se fait agent du monde.

Une grande partie de la philosophie moderne — le pragmatisme, l'hégélianisme avec ses nombreuses filiales, et singulièrement le marxisme, la philosophie allemande excepté la phénoménologie stricte — est une philosophie de la création qui se donne les airs d'une philosophie de la connaissance. De là bien des malentendus. La fameuse triade hégélienne, par exemple, absurde si on la considère comme un enchaînement logique de notions où s'engendrerait la nature, est profondément vraie et féconde si on y voit un mode de création, le mode même de progression de l'homme dans un univers instable. Ou plutôt, on peut concevoir le devenir sur plusieurs plans. Un état du monde, du point de vue de la création, est nécessairement nié par l'état suivant, mais il ne l'est pas nécessairement dans une direction définie. C'est ici que l'hégélianisme brouille es cartes, par sa prétention à être aussi une philosophie de la

connaissance, et par l'orgueil d'un monisme qui enveloppe sa contradiction. Nous concevons le monde comme un écoulement de négations sans fin, et l'intervention d'un agent volontaire qui transforme le devenir en création. L'hégélianisme, ou pour mieux dire l'esprit hégélien, en voulant se proposer comme une histoire du passé aussi bien que de l'avenir, confond connaissance et création d'une manière qui explique l'intransigeance assez stérile de ses disciples. Entre le rationalisme classique et les philosophies qui le battent en brèche (toutes fondées, je le répète, sur une volonté de création), le malentendu est au fond de même nature que celui que nous avons reconnu entre la philosophie et la religion : rationalisme d'un côté, anti-rationalisme de l'autre, se veulent chacun totalement compréhensifs, nécessaires et suffisants, universels, catholiques pour tout dire. Le rationalisme prétend satisfaire à la vie en même temps qu'au jugement, l'anti-rationalisme au jugement en même temps qu'à la vie.

L'attitude de la plupart des philosophes de l'un et l'autre bord montre qu'aucun ne songe à une liaison possible entre ces tendances opposées de l'esprit. C'est qu'il y a au fond du rationalisme un mépris souverain, et quelquefois une peur panique, du sentiment, de la passion, tandis que les philosophies de la création se désintéressent parfaitement des conditions de la connaissance. Il s'ensuit que chaque groupe de philosophes ne se soucie pas de suivre jusqu'au bout les exigences du facteur psychique — raison ou passion — qu'ils prétendent plier à leur volonté de puissance. Quelques exemples confirmeront, je crois, cette vue.

Le philosophe qui, comme M. Benda, tourne le dos au monde humain pour construire, dans l'incorruptible région des possibles, un système conforme à la raison éternelle, devra renoncer à l'une des raisons d'être de l'ancienne philosophie : la justification spirituelle du monde. Il recherchera la cohérence parfaite du système au détriment de la vérité, si l'on entend par vérité l'accord de la pensée avec un objet qui n'est pas elle. La recherche de la cohérence est essentiellement de nature esthétique : esthétique de l'intelligence, si l'on veut, mais esthétique tout de même.

Voilà donc M. Benda, rejeté hors du monde auquel il reproche ses complaisances esthétiques, voué à des complaisances de même nature, quoique situées sur un autre plan. A qui le regarde de près, le dualisme de M. Benda n'apparaît pas comme déterminé par des considérations logiques, mais par une conception sentimentale de la raison et par une conception rationaliste du sentiment. Pour lui, la raison possède tous les attraits qu'il reproche à ses contemporains de rechercher parmi les « sensations ». D'un autre côté, le sentiment lui apparaît comme un frisson dénué de toute valeur intellectuelle, sans quoi il le ferait entrer dans son système. La seule chose que ce champion du concept ne puisse absolument pas concevoir, c'est qu'une connaissance puisse naître d'une passion, et qu'elle exige cette passion nécessairement pour s'ajouter au patrimoine de l'esprit.

Dans l'autre camp nous trouvons un philosophe qui ressemble à M. Benda (tout en lui demeurant nettement inférieur) en ce qu'il diffère de lui trait pour trait, tout en se faisant l'écho, comme M. Benda, de toute une tradition philosophique : je veux parler de M. de Keyserling. Avec lui, il faut renverser les termes de la philosophie classique de la connaissance. Avec lui, les données de la vieille raison sont balayées par la tempête d'une intuition créatrice qui ne se justifie que par l'audace de sa conquête. M. de Keyserling ne se moque pas de la science, il la surmonte. Il s'en sert au besoin, souvent sans la nommer, mais toujours afin de montrer qu'il y a quelque chose de mieux que la science, à savoir le génie de M. de Keyserling. Et pourtant, M. de Keyserling utilise la raison, comme M. Benda utilise le sentiment. Il y a chez lui une raison de l'ineffable, comme il y a chez M. Benda une passion de l'anti-passion. Le lecteur naïf peut croire découvrir des connaissances dans les ouvrages de M. de Keyserling. Il peut croire, par exemple, que le meilleur des Américains leur vient du Peau-Rouge et du Nègre. Cette proposition, au point de vue de la connaissance, ne signifie pas grand chose; c'est une de ces sentences qu'il est permis de retourner comme les maximes; mais au point de vue de la création

elle est d'une grande importance en vérité. Elle veut dire ceci : si je me sers d'un certain nombre de notions sur l'Américain que l'imagination m'inspire, je puis avoir aux Etats-Unis une grosse influence, je puis même modifier la mentalité américaine. Je puis aussi rater mon coup, évidemment, mais le jeu en vaut la chandelle. Il y a un *christian scientist* au fond de tout philosophe de la création, qui voisine avec un démagogue. En définitive, une attitude comme celle de M. de Keyserling consiste à penser qu'une hypothèse peut devenir une vérité parce que la matière humaine est infiniment plastique. Mais comme tout prophète doit passer pour savant, le jeu consiste à déguiser en notions objectives, en connaissances, les tentatives pour hypnotiser l'homme et le transformer.

Il va sans dire que les philosophes de la création, et surtout un génie de l'envergure de Hegel, échappent aux petites défaillances d'un vulgarisateur éclatant comme M. de Keyserling, de même que les rationalistes plus mêlés que M. Benda au progrès de la science nuancent bien davantage leurs revendications que ne fait ce soldat de l'éternité. Mais les positions demeurent radicalement opposées, et c'est en cela que consiste, à mon avis, la crise véritable de la philosophie, dont on ne saurait exagérer la gravité. Je ne sais si quelque liaison est possible entre la philosophie de la connaissance et la philosophie de la création, mais je sais bien ceci : aucun ordre ne pourra régner dans l'univers philosophique tant qu'on n'aura pas analysé et mis au point ces deux fonctions : fonction de la passion comme créatrice de valeurs; fonction de la raison dans un monde qui échappe sans cesse à sa définition.

RAMON FERNANDEZ.

CHRONIQUE DES ROMANS

Les Hommes de Bonne Volonté, par *Jules Romains*.

Les Enfants Possédés, par *Albert Soulillou ;* **Rougé le Braconnier**, par *René Métayer ;* **La Leçon de César**, par *Georges Roux ;* **Le Marchand de sable**, par *Elie Rabourdin*.

Il n'est pas aujourd'hui de plus vaste entreprise que celle de M. Jules Romains. D'autres nous touchent davantage, où nous nous sentons plus intimement engagés, dont nous attendons un profit plus rare. Celle-ci nous intrigue d'abord par son ambition. Cette ambition, on la retrouve à la fois dans l'ampleur du sujet et dans celle du récit elle prend, dès la préface, l'aspect d'un défi ; souvent celle d'un pari, dans l'œuvre même. Elle permet plus d'un débat sur le propos du roman, sur son essence, sur son avenir ; ou plutôt elle y convie, les réclame. Elle en permet aussi sur la figure de M. Romains [1].

Qu'une telle entreprise soit tout à fait neuve, M. Romains n'entend sans doute pas l'affirmer. Aussi bien est-ce d'un beau courage que de se prêter à de dangereux rapprochements. Au seuil de sa tentative, celle de peindre une société, M. Romains répartit en deux groupes ses devanciers, selon qu'ils ont étudié, dans des livres divers, les divers éléments de leur époque, ou qu'ils ont promené un personnage central dans les milieux qu'ils voulaient décrire. Mais si l'on songe à *la Comédie humaine* ou aux *Rougon-Macquart*, ce n'est pas, dit M. Romains, le visage d'une société que l'on voit

1. On regrette que cette ambition soit défigurée dans les prières d'insérer, d'une telle boursouflure que l'on ne songe pas un instant à les attribuer à M. Romains.

apparaître ; c'est une vieille fille amoureuse, un ambitieux, un père en proie à la passion paternelle ; et, je le veux bien, une mine, un village, un cabaret ; mais non pas les liens qui les associent dans une même dépendance : celle d'une menace de guerre, d'une découverte, ou d'une saison plus douce que de coutume. Et si l'on songe à *Marianne*, à *Jean-Christophe*, à *Wilhelm Meister*, à *Lucien Leuwen* même, comment n'être pas frappé par le caprice de l'auteur, qui traîne partout son héros, lui fait tout voir et tout entendre, le mêle souvent à plus d'événements que n'en peut observer la vie la plus favorisée ? Comment ne pas voir surtout que toute peinture d'ensemble, si elle se centre sur un individu, est par lui limitée, déformée, éteinte ?

M. Romains ne veut sacrifier dans son tableau ni les détails, ni l'ensemble. Son projet est de peindre le monde de son temps ; mais « qu'on ne redoute pas, dit-il, l'effacement des individus, de leurs visages, de leurs voix non pareilles dans la confuse rumeur de la multitude ». Il ne se propose rien d'autre que d'être un Dieu, qui voie à tout instant la face entière du monde, et se soucie pourtant de chaque individu.

Il serait imprudent de juger à son quatrième volume une œuvre dont l'auteur même ne prévoit pas nettement la durée. Toutefois, avec ces quatre volumes, c'est la première partie de l'œuvre, qui s'achève. M. Romains s'arrête un instant, et nous invite à mesurer le chemin parcouru. Il fait plus : il nous laisse prévoir la prochaine étape, le pas, du moins, qu'il y compte adopter. Il ne semble pas mécontent de soi ; il parle à son lecteur en homme qui a tenu ses promesses.

*

Trois ouvriers travaillent dans une boutique ; près d'eux un garçon broie des couleurs. Quai des Grands-Augustins, une femme dort encore. Un instituteur parle à des enfants du péril de l'Europe. Une femme fait son ménage. Une autre se sent perdue. Un jeune provincial gagne Paris. Une femme pénètre chez un relieur, — bonne surprise : nous la connaissions déjà. Et ce relieur, le reverrons-nous ? Voici un député, un enfant. La nuit tombe. Mais toujours

de nouveaux personnages, de nouveaux incidents. Et toujours, et surtout, entre eux, en eux, un bruit de foule, la présence de Paris, celle de l'heure, celle de grands courants « magnétiques ». Voilà bien la diversité de la vie ? — Dois-je l'avouer : je ne sens guère là qu'éparpillement et confusion. Ce sont, mêlés au hasard, les fragments d'une vingtaine de films.

Patience. Les personnages nouveaux se font moins nombreux. Ceux que nous connaissions déjà reviennent ; des intrigues se forment, un drame éclate. Du peuple confus des premières pages, quelques figures émergent, avec leur passé, leurs appétits, leurs promesses, et s'offrent longuement à nos yeux. Elles le feront plus encore, nous dit l'auteur, et nous pourrons, à notre gré, nous attacher à elles. Mais, du même coup, l'impression de complexité, qu'il voulait donner avant tout, ne va-t-elle pas disparaître ? Elle s'est affaiblie déjà dans les deux derniers livres (les meilleurs). C'est Jerphanion, c'est Jallez, c'est Juliette, qui nous touchent à présent, non point leurs rapports avec l'ordre social, ni l'état de la franc-maçonnerie en 1907. Je pousse plus loin l'ingratitude : car à voir combien de ces personnages, que l'auteur évoquait naguère de tous les coins de l'horizon, se sont déjà rencontrés, ont mêlé leur vie, commencé une *histoire* commune, à prévoir surtout qu'ils le feront de plus en plus, je me sens un peu joué. « Que de fois n'ai-je pas souri, dit M. Jules Romains, en voyant dans un récit qui prétendait me représenter la vie de Paris ou de Londres, cinq ou six personnages, toujours les mêmes, se retrouver par hasard dans les lieux les plus divers ! » Je ne veux pas dire autre chose. Encore, dans les récits dont parle M. Romains, savons-nous bien que les personnages qui nous apparaissent sont appelés à mêler leurs vies. Mais M. Romains se proposait de respecter le cours même de la vie sociale. Si, le 6 octobre, on prend au hasard cinquante personnages dans la foule parisienne, trois mois après, la moitié d'entre eux seront-ils devenus amis, complices, amants ? M. Romains n'a réagi contre une convention (qui est une nécessité) qu'au profit d'une convention beaucoup plus contestable. Quelque effort, du reste, qu'il

eût pu faire ou puisse faire encore, une collection de journaux donnera toujours, à qui veut y rêver un instant, une vue plus complète et plus naïve d'une époque.

On souhaiterait du moins que cette œuvre, qui nous intéresse moins qu'elle n'y prétend par la peinture d'un ensemble, dressât de belles et durables figures. Il serait hasardeux d'affirmer qu'elle n'y parviendra pas. Mais, au terme de cette première étape, elle n'y est pas encore parvenue ; et, considérant les desseins, la méthode, et surtout les dons mêmes de M. Jules Romains, on peut douter qu'elle y parvienne tout à fait. Je ne veux pas dire que les personnages de M. Romains manquent de relief ou de diversité ; mais qu'ils sont limités, incomplets, que beaucoup semblent artificiellement construits, que les plus vrais eux-mêmes, Jerphanion, Jallez, nous laissent insatisfaits, — nous plaisent, nous touchent, mais ne nous ravissent, ne nous bouleversent pas, ne nous apportent rien enfin que nous ne connaissions. Et de même, si ingénieuse que soit l'intrigue de Quinette, et si charmante, celle des *Amours enfantines*, on applaudit souvent, on n'est jamais tout à fait pris.

Cela tient sans doute à la multiplicité des personnages et des intrigues, en même temps qu'à la composition de l'œuvre. Cela tient surtout, il me semble, à des causes plus essentielles à M. Romains. M. Romains, que l'on peut et doit admirer pour beaucoup de raisons, n'a jamais créé dans un roman une figure proprement romanesque. La force de Knock est d'être une caricature ; ce ne peut être une force qu'au théâtre, et, même au théâtre, ce n'est pas une force éternelle. Les héros de M. Romains ne vivent pas en dehors de lui ; ce sont créations de l'esprit. Il s'y intéresse, les regarde, les guide, les juge ; il ne les aime pas de ce violent, de cet injuste amour sans lequel aucune grande figure ne peut naître. Il n'embrasse pas aveuglément leur cause, contre les autres hommes, contre le destin, contre eux-mêmes. C'est un Dieu qui n'est pas touché par ses créatures au point de se sacrifier pour elles. On voudrait trouver dans son récit un abandon, une naïveté, fût-ce une gaucherie, qui forçât notre confiance. Un abandon ?

Mais il n'est pas d'occasions où M. Romains ne proteste qu'il s'abandonne, qu'il est libre, qu'il va se perdre. C'est précisément cette volonté d'abandon, cette exubérance de principe, cette licence calculée qui me gênent par-dessus tout.

Si j'essaie de découvrir quelle impression se dégage pour moi de cette œuvre, il me semble rencontrer une impression d'arbitraire.

*

Je crois apercevoir les causes d'une telle impression. Elle vient du choix que M. Romains est contraint de faire entre mille personnages et mille possibilités d'action, alors qu'il annonçait une liberté infinie ; de ses variations d'attitude selon les personnages et les milieux qu'il peint (c'est ainsi que Jerphanion est peint de l'intérieur, avec une sympathie attentive, tandis que la famille de Saint-Papoul ne relève guère que des vaudevilles de Cluny) ; de ses artifices de composition, dialogues, monologues intérieurs, opposition des milieux, équilibre des scènes (promenade d'un Normalien, promenade d'un chien), toute cette lourde diversité de procédés, par laquelle M. Romains a cru fuir la monotonie.

M. Romains peint à merveille certaines allégories : le soir, la tendresse, le travail ou le plaisir d'une grande ville ; c'est là l'élément neuf de son livre, c'en est l'originalité la plus hardie, et ces pages, dont la plupart sont belles, justifieraient l'œuvre à elles seules. Mais se glissant lui-même en scène, entre deux épisodes, pour chanter la douceur d'une journée pluvieuse ou la grande figure de Paris vers sept heures du soir, il attire sur lui l'attention, il devient lui-même le centre du livre, et forme sa véritable unité. Il reprochait aux romans centrés sur l'individu de ne nous montrer le monde que par rapport à cet individu, et déformé par lui. M. Romains s'est substitué à cet individu ; nous possédons, avec les *Hommes de bonne volonté*, l'un des romans les plus subjectifs qui soient. — J'essaie de revoir ces quatre volumes : c'est la figure de M. Romains qui m'apparaît et me retient.

*

Ce qui frappe d'abord dans cette figure, c'est un air tendu, rigoureux, volontaire, qui va parfois jusqu'à l'âpreté, donnant alors les belles scènes de *Cromedeyre*. C'est encore un besoin de tout aborder et de tout comprendre ; et certes, on ne peut rester insensible à une si belle ambition ; on l'admirerait pourtant encore plus, si M. Romains n'entreprenait parfois d'expliquer coûte que coûte ce dont il est le plus éloigné par la nature de son esprit et par le cœur, si l'on ne se heurtait parfois à une ironie un peu trop grosse, si enfin une piquante remarque sur le nez ou la démarche d'une personne ne le dispensait de s'intéresser à elle davantage.

Aussi bien, ce qu'il y a de volontaire dans l'art de M. Romains, et qui en soi appelle l'estime, ne va-t-il pas quelquefois sans gêner. Il semble que le monde qu'il crée soit trop bien ordonné (ou trop habilement privé d'ordre) ; on s'intéresse moins à ce monde qu'à ses lois ; on craint parfois d'entendre le bruit des rouages.

Cette impression est encore fortifiée par l'humour de M. Romains. Il fait de cet humour un si constant emploi que l'on serait tenté d'y voir — mais trop hâtivement sans doute — l'essence même de son talent. Il ne s'agit là ni d'un comique de mots, ni tout à fait d'une satire, ni surtout de l'épanchement d'une joie large et profonde. C'est à la fois un goût et une volonté de réduire le monde aux proportions d'une machine ; d'en suggérer le mécanisme, la rigidité, l'esclavage ; d'en montrer ce qu'il a de bizarre et de limité, de logique et d'absurde ; c'est un comique, souvent laborieux, presque toujours systématique, de rapprochements et d'oppositions, un comique de pince-sans-rire (et nous-mêmes non plus ne rions pas toujours, ne rions qu'assez rarement). Mais c'est encore autre chose, et qui vaut mieux. Le comique de M. Romains ne procède ni d'un pessimisme, ni d'une indifférence à l'égard des hommes. On sent chez M. Romains, et malgré la froideur que prend parfois sa plaisanterie, je ne sais quelle bonne humeur, quel contentement de vivre, quel goût pour les choses, pour les hommes,

pour lui-même aussi d'ailleurs. On les sent et on les aime dans *le Vin blanc de la Villette*, dans *les Copains*. On se plaît à les retrouver dans *les Hommes de bonne volonté*. Les dons de M. Romains ne sont pas seulement ceux d'un constructeur ; s'ils se bornaient là, M. Romains ne ferait guère que nous intéresser. Mais il nous touche par cette bonne santé un peu raisonneuse, un peu ricanante, volontiers satisfaite de soi, — n'importe, assez rare. Cet homme, à qui les abstractions jouent plus d'un tour, sait trouver, pour peindre un fruit, une ondée, un geste, des mots qui rendent nouvelle une sensation mille fois exprimée. Je ne vois guère que M. Jean Prévost qui ait aujourd'hui ce don, au même degré.

Il nous touche aussi par son goût de la cordialité, par son sens du compagnonnage, ou plutôt d'une religion franc-maçonne, à laquelle l'unanimisme servirait de dogme, de temple et peut-être de fins (si je réserve le mot amitié, c'est que je ne l'ai jamais vu chez M. Romains, qu'abusivement employé [1]. Et par son goût de l'énergie, alors qu'il sait combien un homme peut être veule, et par son goût de lutter contre le hasard, ce second personnage de ses livres. Ce qu'une confiance obstinée en soi, ce qu'une pensée méthodiquement conduite, ce qu'une vie bien *exploitée* enfin peuvent produire, M. Romains l'a mieux montré que tout autre, et d'abord, sans doute, par son propre exemple.

Il me semble que nous atteignons la figure la plus intime de M. Jules Romains. C'est l'instant de prêter l'oreille, dans les *Hommes de bonne volonté*, à un chant plus secret, celui d'un véritable poète. Nous l'avions entendu parfois dans *la Vie Unanime*, dans *Odes et Prières*, puis, plus net, dans *le Voyage des Amants (Et moi, je songeais à Montmartre...)*, et surtout dans *Amour couleur de Paris*. Je ne me retiens pas de citer.

Amour, couleur de Paris.

Une flamme à peine heureuse
Naît dans le haut de la rue ;

1. Je ne fais pas exception pour la page, d'ailleurs très belle, sur les *Pèlerins d'Emmaüs*.

Une lumière publique
Offerte au profond azur;

Un feu doré tout de même
Qu'assiège un fin brouillard gris

Une flamme assez heureuse
Amour couleur de Paris.

Et encore :

Tout le meilleur de l'azur,
N'en reste-t-il qu'une cendre —
Soir impalpable — et des murs?

Pourtant les vitres encore
Te font des sources de ciel
Tremblantes, mais non taries;

Du ciel pour une heure encore,
Du bleu qui serre le cœur,
Amour couleur de Paris.

Et surtout peut-être :

Les Ombres peuvent descendre;
La rue et l'âme sont prêtes.

Mais il faudra que tes yeux
Me regardent de tout près
Pour que je les reconnaisse...

C'est un chant peut-être un peu frêle, mais non pas mièvre ; un peu gâté peut-être par certaines complaisances d'époque ou d'école, mais enfin c'est le chant, l'accent de M. Jules Romains. Il nous touche davantage, de venir d'une figure aussi volontaire. Et dans *les Hommes de bonne volonté*, où il prend une ampleur nouvelle, je l'écoute avec un plaisir d'autant plus vif, qu'après des œuvres comme *le Dieu des Corps* [1] je n'espérais plus l'entendre.

*

1. C'est par son indécence que le *Dieu des Corps* me déplaît. J'ajouterai que *Lady Chatterley* (l'un des moins bons livres de Lawrence, d'ailleurs) ne me semble ni indécent, ni impudique.

Il peut sembler injurieux pour une œuvre d'aussi vaste ambition, de ne retenir d'elle que deux ou trois épisodes, et deux ou trois chants. Je crois au contraire que c'est lui faire plus d'honneur que d'y voir une nouvelle *Comédie humaine*. Au reste, si les huit volumes des *Mémoires d'un homme de qualité* ne nous apportent rien de plus que n'eût fait, seule, *ManonLescaut*, peut-être ces huit volumes étaient-ils nécessaires pour nous donner *Manon Lescaut*.

On me reprochera sans doute de juger une œuvre qui n'en est qu'à son début. Mais je ne doute pas que la figure de M. Romains ne s'affirme dans la suite de cette œuvre plus complètement qu'elle n'a jamais fait. M. Jules Romains a pour lui son ambition, sa volonté, son caractère ; il les a pour lui, et contre lui.

***

Je ne prétends parler ici que de quelques livres, qu'il m'a été donné de lire, qui m'ont intéressé, et dont je craindrais que l'on ne parlât pas dans cette revue, ou que l'on ne parlât que tardivement.

Tout n'est pas d'une égale qualité dans *les Enfants Possédés* de M. Albert Soulillou. Mais rien n'y est bas ni médiocre. Dans l'inspiration, dans la langue, dans l'accent, on est frappé par une perpétuelle générosité. Ce sont trois récits parfois confus, qui piétinent ou qui vont trop vite, mais dont les pages les plus troubles elles-mêmes sont traversées de belles lueurs. L'atmosphère en est ardente et lourde, faite de sensualité et de goût pour l'intelligence. J'ai aimé dans ces récits une idée de l'ami et du chef voisine de celle de *Tête d'Or* ou des *Conquérants*.

*

M. René Métayer, dans son *invraisemblable Aventure de Rougé le braconnier*, dépasse de beaucoup les livres habituels du genre. Son livre, à mi-chemin entre la « Collection des grands criminels » et *la Colline inspirée*, plaît surtout par la constante présence d'un étonnant pays de forêts, de landes et de marécages. Il s'y passe ceci, qui m'a semblé

beau : un homme, criminel sans allure et sans grand intérêt, à peine s'est-il réfugié dans cette campagne, se confond avec elle comme un phasme ou un insecte-feuille nous touche, gagne notre sympathie, devient un outlaw qui combat pour les lois naturelles contre celles de la société.

*

Si je parle de *la Leçon de César*, de M. Georges Roux, dans une chronique des romans, c'est peut-être parce qu'aucun roman ne m'a jamais plus ravi que les vies de Plutarque, de Quinte-Curce ou de Suétone. Peut-être M. Roux a-t-il voulu être trop fidèle à son titre ; on sent une application trop suivie à tirer des faits un enseignement, à rapprocher l'époque de César de la nôtre. Mais c'est un bon livre, nettement pensé, nettement écrit, où la figure de César s'enlève avec beaucoup de relief, nullement officielle, nullement scolaire, — celle d'une vieille aristocrate encanaillée et d'un pur écrivain, celle d'un grand aventurier plus que d'un conquérant, aussi loin de l'enfant Alexandre, à qui le monde appartient par droit divin, que du laborieux Napoléon.

*

Le Marchand de sable, de M. Elie Rabourdin, est un des livres les plus frais que j'aie lus depuis longtemps. Je crains que sa discrétion ne le fasse d'abord passer inaperçu. Je donnerais pour ce livre les trois quarts des romans de l'année.

Des enfants jouent, se promènent, songent. Cette vie, à vrai dire, ces arbres, ces légères aventures, on doute à chaque instant s'ils sont réels ou rêvés. Ce dont on ne doute point, c'est que, réels ou rêvés, ils sont la vie même de ces enfants.

Voici donc un livre où les enfants ne sont ni des gosses ni des hommes. Ils sont dans leur enfance comme de belles plantes ou de souples poissons dans l'eau marine. Toute chose leur est un miracle, et ils ne peuvent vivre que de miracles.

Parlant de l'enfance, voire de la sienne, un homme la transforme toujours, parce qu'il veut lui donner un sens.

Mais l'enfant vit dans un monde qu'il constate sans l'expliquer, où tout est unique et parfait, et n'a de raison d'être que d'être. Le pin qu'il aperçoit derrière l'église est le seul au monde qui soit véritable, une jeune fille est tout l'amour, un livre toute la science, et lui-même le centre et le sel du monde. Tout se présente naturellement à lui comme une œuvre d'art (je veux dire que tout semble choisi, nécessaire, harmonieux, et déjà doué du chant de l'œuvre d'art). C'est ce pur poème que l'on essaie de mettre en vers.

Il semble que si M. Elie Rabourdin n'a pas trahi cette enfance, ce soit à force de foi en elle et d'humilité. Aussi peut-il écrire des pages comme celle-ci — et beaucoup d'autres sont de cette qualité, à peine parfois un peu trop joliment simples :

C'était sur une route blanche : trois chiens me suivaient. J'ai vu un grand oiseau noir voler au dessus de ma tête. L'oiseau chantait et je comprenais ce qu'il disait.

Il disait que l'enfance est la plus belle chose à voir. Il parlait de l'eau qui rafraîchit, et je ne me souvient plus bien du reste.

Je sais que j'ai caressé les chiens. L'oiseau redescendit. Le chemin était devenu si lumineux qu'on aurait cru une lame d'argent. J'avais très soif, mais je ne me plaignais pas. L'oiseau m'a parlé : « Bois, et tu seras désaltéré. »

La route était un ruisseau ; je me suis baissé, j'ai bu et je fus désaltéré.

Si l'on me demandait ce que j'aime d'abord dans cette page, je dirais qu'elle me semble vraie, aussi vraie que *la Comédie humaine*, et que les meilleures pages des *Hommes de bonne volonté*.

MARCEL ARLAND

CHRONIQUE MUSICALE

Le centenaire de Brahms a été fêté à Paris avec plus d'éclat que l'on n'aurait pu s'y attendre : les concerts Pasdeloup, sous la direction de Weingartner, ont eu même l'audace de consacrer trois séances à son œuvre orchestrale ; le risque était gros, mais le succès couronna ce bel effort. Grand succès aussi pour les symphonies chez Lamoureux, au Conservatoire...

Et cependant, on se plaît toujours à répéter que le goût français est hostile à Brahms, et la critique ne cesse de développer à ce propos le thème du « trésor réserve » : il y aurait dans chaque pays certaines formes d'art, certains auteurs éminemment nationaux, qui ne passent jamais les frontières et dont la signification reste impénétrable aux étrangers. Et l'on nous cite toujours trois noms : Brahms, Tchaïkovsky, Fauré. L'importance accordée aux deux premiers en Allemagne et en Russie, est tout à fait incompréhensible pour un Français, qui s'étonne par contre de l'indifférence que l'on y témoigne à Fauré. Or, cette hostilité du public français à l'égard de Brahms et de Tchaïkovsky, est une légende à laquelle il serait temps de mettre fin : ainsi que j'ai pu le constater maintes fois, le public accueille la *Pathétique* de Tchaïkovsky avec enthousiasme, et les deux premières symphonies de Brahms ne manquent jamais de produire une forte impression lorsqu'elles sont bien exécutées. Reste Fauré, mais à ce qu'il me semble, on ne le joue guère souvent à Paris ; et cela se comprend : la musique de Fauré ne peut être goûtée que d'un très petit nombre : c'est en effet un « trésor réservé », non pas à tel ou tel pays cependant, mais à une élite, et la foule s'y montre réfractaire, à Paris comme partout ailleurs.

Brahms a certes des ennemis irréductibles en France, mais ils se recrutent surtout parmi les critiques, gens souvent moins perméables à l'action directe de la musique que l'homme de la rue. Celui-ci, qu'il soit berlinois ou parisien, aime l'art chargé d'émotion, la musique sentimentale ou pathétique ; aussi est-il attiré par Brahms, par le symphoniste particulièrement, très inférieur (la quatrième symphonie mise à part) à l'auteur des quatuors et des trios. Pourquoi d'ailleurs le grand public n'aimerait-il pas Brahms, en qui il se retrouve et se reconnaît aisément ? Brahms, avec le don musical en plus, n'est-il pas le type même de l'homme moyen qui demeure fidèle à lui-même sous toutes les latitudes ? L'univers que nous ouvre Brahms n'est-il pas à la taille de tout le monde ?

Il y a certainement une part de vérité dans les attaques auxquelles fut en butte Brahms, et qui visaient l'homme à travers le compositeur (attaques extrêmement violentes : qu'on se rappelle comment le traitait Nietzsche !) ; l'homme était en effet un être médiocre, un « philistin », un esprit « bourgeois ». On serait tenté de le rapprocher sous ce rapport de Schubert ; mais le cas de Schubert est plus complexe, plus mystérieux encore, car il n'y a pour nous aucun lien percevable entre son caractère et sa vie, d'une part, et son œuvre, de l'autre. Schubert fut possédé et ravi par son génie. Rien de tel chez Brahms, qui a fait de l'art avec une matière psychologique très ordinaire et dont l'œuvre apparaît de ce point de vue comme une illustration frappante de la thèse que Proust développe à propos de Bergotte. Brahms s'est dépassé dans sa musique, mais uniquement en tant qu'artiste, uniquement sur le plan esthétique. Cet art est issu d'une certaine zone moyenne de l'âme et en est l'expression parfaite : le dénigrer, le mépriser pour ce motif, c'est confondre deux ordres de valeurs. Bien entendu, je me passerais plus aisément de Brahms que de Schubert ; celui-ci me révèle un monde nouveau auquel je ne pourrais atteindre par mes propres forces. Mais les chants de la terre ont aussi leur signification et leur beauté.

***

La *Sérénade* est une société de musique de chambre dont les séances servent généralement de prétexte à des réunions mondaines où l'on rencontre le Tout Paris, mais dont l'atmosphère et le ton sont assez peu favorables à l'audition des œuvres nouvelles que l'on nous y présente.

Le concert du 11 décembre à la salle Gaveau offrait un intérêt particulier : le programme comportait en effet deux petits opéras de Kurt Weill, interprétés par des artistes allemands venus tout exprès de Berlin. Mais au préalable nous dûmes subir une exécution absolument scandaleuse de l'admirable *Concerto pour clavecin* de Manuel de Falla. J'ai rarement été témoin d'un pareil massacre auquel tout autre auditoire aurait sans nul doute réagi par une bordée de sifflets. Celui-ci applaudit poliment ; peut-être même sans se rendre compte de ce qui se passait. Mlle Marcelle Meyer, qui s'était muée pour la circonstance en claveciniste (?) et les instrumentistes qui l'accompagnaient, nous auraient-ils fait assister à une séance de déchiffrage ? La chose eût été comique s'il ne s'était agi de Manuel de Falla. Après cela nous eûmes une *Sonate pour piano* de Georges Auric ; je ne sais vraiment qu'en dire — le néant étant, par définition, inqualifiable.

Avec Kurt Weill nous quittâmes par bonheur le domaine de la « musique pure » : impossible en effet de juger *Mahagonny* et *der Jasager* (celui qui consent) d'un point de vue exclusivement musical ; j'admets qu'à l'examen ces partitions nous décevraient et que nous chercherions en vain à retrouver l'impression qu'elles nous avaient produite à la scène, mais elles font corps avec le texte, avec le spectacle : c'est du théâtre, et sans le vouloir peut-être, sans y songer, Kurt Weill a fait de l'art synthétique ; la musique ici n'est qu'une des composantes d'un certain ensemble. Pour qui connaît *l'Opéra de quatre sous*, la suite de tableaux que comporte *Mahagonny* n'offre pas grand'chose de neuf ; c'est à peu près le même style, les mêmes procédés. Il y a beaucoup plus de fraîcheur et d'invention sonore dans *der Jasager*, en dépit de son écriture apparemment simple et dépouillée. Peut-être l'auteur n'évite-t-il pas toujours une sentimentalité facile et se plaît-il à jouer à coup sûr, mais

on ne s'en rend pas compte sur le moment grâce à une mise en scène dont le schématisme confère à l'action, à la parole, une puissance extraordinaire, grâce à une interprétation parfaite, accomplie jusque dans ses moindres détails (une seule tache : l'intervention du cinéma, tout à fait inutile à mon avis).

On parle toujours de la « discipline » des ensembles allemands ou russes ; or il ne s'agit pas seulement de discipline, mais d'une ardeur, d'une conviction, d'un dévouement à l'œuvre commune qui exigent de l'enthousiasme et peut-être aussi quelque candeur, choses plutôt rares à Paris. Les enfants, dans *der Jasager*, chantaient non seulement d'une façon impeccable, mais ils y allaient de toute leur âme. Et c'était très beau, très émouvant. Oui, dit-on, mais l'art de Kurt Weill, spécialement dans *l'Opéra de quatre sous* et dans *Mahagonny*, fait appel à des sentiments primitifs et même bas. Ne retombons-nous pas ici dans une confusion analogue à celle que j'ai signalée plus haut à propos de Brahms ? Toute la question est évidemment de savoir si l'artiste est parvenu à « former » sa matière et à dépasser le plan du réel. Je ne puis certes prouver de façon irréfutable que Kurt Weill y a réussi ; cependant, le fait qu'il lui arrive d'opérer avec des désirs et des sentiments « bas » ne prouve rien non plus. Mme Lotte Lenja, l'interprète de *Mahagonny*, est une grande artiste en son genre ; si parmi ceux qui l'applaudirent ce soir-là il s'en trouva qui, à la sortie de la salle Gaveau, n'eurent rien de plus pressé que de se précipiter à la recherche de quelque pierreuse authentique, cela montre tout simplement qu'il y a des gens bien excitables.

B. DE SCHLOEZER

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

LA CRISE EST DANS L'HOMME, par *Thierry Maulnier* (Alexis Redier).

M. Thierry Maulnier a étonné les lettrés par la fermeté de sa pensée et de sa plume. Ce jeune homme de vingt-deux ans écrit comme un sage, comme un sage militant. Si ses idées sont violentes, sa forme est sobre, contenue. Il est un heureux produit d'une culture où la réflexion, pour mûrir, doit maîtriser d'abord l'éloquence.

Ce n'est pas que cette éloquence, avec ses défauts inévitables, ne se déguise encore sous la concision. Quand M. Maulnier écrit : « C'est dans la voie des définitions nationales qu'il convient de chercher les seules possibilités d'entente entre les nations », je frémis ; car enfin, qu'est-ce donc qu'une définition nationale ? M. Maulnier croit-il qu'on ne s'y est pas employé autant qu'à poursuivre les « conversations des nations » ? Et quel a été le résultat ? Chacun y est allé de sa définition, inspirée ou dictée par des partis-pris politiques, non par une observation positive, d'ailleurs impossible. C'est que la réalité des nations varie suivant les circonstances, qui dépendent elles-mêmes de la politique, de sorte que chacun voit dans un pays, non seulement ce qu'il y veut voir, *mais ce qu'il y veut faire*. De même, quand M. Maulnier nous affirme qu'il y a des guerres parce qu'il y a des difficultés insolubles entre les nations, comment ne voit-il pas que la décision sur l'insolubilité peut varier infiniment, et selon les conditions politiques et sociales, et selon les intentions des dirigeants, ce qui revient à dire que le problème de la guerre, après cette belle formule, demeure

intact ? Dans de telles déclarations — il y en a beaucoup dans son livre — M. Maulnier se fait l'écho des doctrines d'autrui sous un air d'affirmation personnelle. Lui-même nous a rendus plus exigeants.

Il y a, chez M. Thierry Maulnier, une volonté et une croyance. Sa volonté est de défendre, de restaurer les valeurs supérieures de l'homme, valeur de culture, valeurs de luxe, mais d'un luxe sublime. Mais il croit à une nature des choses, parmi lesquelles il faudrait compter les « définitions » des nations ; il croit à des lois à peu près immuables sous les remous du temps et de l'opinion. Par sa volonté il se rapproche de Nietzsche, dont l'influence sur sa pensée est heureusement manifeste ; par sa croyance il s'en éloigne, car en dépit du *Retour Eternel* le meilleur de Nietzsche est inséparable d'un créativisme incessant, d'un défi justement à la nature des choses. Peut-être ce désaccord explique-t-il la valeur inégale des jugements de M. Maulnier. Lorsqu'il dénonce, lorsqu'il attaque, il commande la sympathie, et souvent l'adhésion ; lorsqu'il construit, énonce, rappelle, il déçoit. M. Maulnier me répondra que c'est tout bonnement que je ne partage pas ses croyances. Il reste pourtant que le contraste entre une volonté révolutionnaire et des croyances conservatrices est à l'intérieur de sa propre pensée. S'il entend nous montrer que ce contraste n'en est pas un, il faudrait d'abord qu'il en prît davantage conscience.

Le livre de M. Thierry Maulnier pose une fois de plus cet important problème : une éthique de la pureté, voire de la pureté insurrectionnelle, peut-elle être liée à la défense d'intérêts en fin de compte matériels ? Je ne dis pas que ces intérêts ne puissent être les vrais : je me demande s'ils peuvent comporter une attitude révolutionnaire ? Je conviens que bien des choses répugnent également à M. Maulnier et à bien des jeunes gens qui ne partagent pas ses opinions. Sa critique de l'idéologie démocratique de la guerre et du Traité de Versailles, par exemple, est irréfutable. Mais cet accord, je le crains, ne mènerait pas loin. Il me semble qu'une solitude à la Vauvenargues conviendrait mieux au genre d'esprit de M. Maulnier qu'une doctrine d'Etat-Major où règnent les mots de passe. Mais M. Maulnier est si jeune qu'on s'en voudrait de prononcer sur

lui un jugement définitif. Avec lui la pensée d'extrême droite tend à se purifier, à se spiritualiser. Attendons de voir qui l'emportera, de la doctrine ou de l'esprit.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

LE ROMAN

CHACUN POUR SOI, par *Constance Colline* (Plon).

Un roman de femme. Il est curieux que les hommes ne se jettent pas plus avidement sur tout livre écrit par une femme. Vous me direz qu'il y a beaucoup trop de ces livres. Mais je chercherai toujours dans un livre de femme le secret qu'aucun silence longuement partagé ne m'a livré tout à fait. N'est-ce pas là une utilité immédiate et profonde de la littérature : le rebondissement du dialogue entre les sexes ? Du moins en est-il ainsi pour les femmes qui lisent ingénument les livres des hommes et y cherchent un aveu, ou une promesse, ou une recette. C'est un peu de tout cela que je cherche dans un livre de femmes. Surtout l'aveu.

Chacun pour soi, c'est aussi un premier roman. Ah, gardons toujours une préférence intime pour la première œuvre d'un auteur. Jouissons-là bien vite d'une innocente surprise qui ne se retrouvera plus. Je la trouve dans le livre de cette Constance. Dans le style d'abord qui est merveilleusement maladroit, qui tombe dans tous les pièges, qui vous montre les dessous de son auteur avec une désarmante facilité. Il y a là cette complaisance dans le précieux qui est le fait des sauvages, des enfants et des débutants. Avant de se mettre une robe, on se met un collier.

Il y a aussi le goût des aphorismes. L'auteur déborde d'une science de la vie, qui ne peut plus attendre.

Ceci dit, Constance Colline a le don certain du récit. Elle est armée de cette simplicité directe avec laquelle les femmes attaquent leur sujet : partout où elles mettent le nez on retrouve leur réalisme, leur sens de l'efficacité. Elles commencent une histoire par le commencement, et elles continuent.

Voilà donc la vie d'une bourgeoise aisée d'aujourd'hui. Cela commence par le flirt et cela finit par l'adultère. Rien de nou-

veau sous le soleil du mariage. Mais où triomphe une romancière, c'est dans ce « rien de nouveau ». Elles ont tellement le sens de la durée. Elles sont pour nous la durée... C'est autour du sexe que se ramassent toutes les forces de conservation qu'il semble d'abord déchaîner.

Récit coulant, berçant. De quelles jolies couleurs les femmes tissent l'ennui sur la trame de nos jours.

DRIEU LA ROCHELLE

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

GOGOL, par *Boris de Schloezer* (Plon).

Ce n'est pas sans motifs que M. Boris de Schloezer a intitulé son livre *Gogol*, et non pas, par exemple, comme certains précédents auraient pu le faire craindre, la *Vie Anxieuse de Gogol*. Il s'est beaucoup moins proposé de dérouler devant nous les étapes d'une existence en réalité assez insignifiante quant à son développement visible — que d'élucider le mystère d'une personnalité singulièrement déroutante. Je n'oserais pas affirmer qu'il y soit tout à fait parvenu, ni même que cette élucidation soit entièrement possible avec les moyens humains assez rudimentaires dont nous disposons. Mais ce qui me paraît certain, c'est que le livre est extrêmement vigoureux et persuasif ; c'est là sans aucun doute une des meilleures études de ce type que nous ayons lues depuis fort longtemps. J'y admire grandement la probité absolue qui s'y manifeste, le souci de se dépouiller de tout parti-pris en présence d'un des écrivains les plus déconcertants qui soient.

Existe-t-il des portraits de Gogol ? On souhaiterait infiniment imaginer ce que pouvait être son regard, et en fait on *ne* l'imagine *pas*. Etonnerai-je M. de Schloezer en lui disant que d'un bout à l'autre de son très beau livre Gogol est quelqu'un qu'on ne *voit* pas — et que d'ailleurs on n'est pas tenté d'imputer au biographe cette incapacité où le lecteur se reconnaît *d'apercevoir* l'homme dont il est continuellement question. Ce n'est qu'aux dernières pages que nous l'entrevoyons à travers une description de Tourguenev. J'ai l'impression très nette que l'origine de cette inaptitude réside dans la personnalité même de l'auteur des *Ames Mortes*. Quelqu'un faisait récemment observer devant moi que le mot *révélation* en français implique non seulement manifestation mais revoilement. Il n'y a pas, je crois, d'écrivain

auquel cette remarque s'applique plus exactement qu'à Gogol. Il ne se manifeste qu'en se cachant. On pourrait presque dire qu'il se manifeste, qu'il se donne *en tant qu'absent*. Et peut-être est-ce là ce qui donne à certains chapitres des *Ames Mortes* leur sonorité étrange ; je ne sais quelle référence à un *ailleurs* impossible à se figurer et à concevoir, mais d'autant plus fortement sous-entendu que les personnages et les lieux sont plus minutieusement décrits. C'est là tout au moins mon sentiment personnel ; aussi m'accorderais-je assez difficilement avec M. de Schloezer quand il parle du comique des *Ames Mortes*. Je ne crois d'ailleurs pas du tout que « tout ce qui est plat soit comique », d autant que la platitude ne se confond nullement avec l'automatisme et qu'il faut ici user avec beaucoup de prudence des observations bergsoniennes. Je n'accorderais du reste pas non plus que « le terrain naturel du rire est toujours un sentiment de supériorité, de dédain, d'hostilité latente », ou plutôt si je retiens à la rigueur le terme de supériorité, je rejette entièrement ceux de dédain et d'hostilité. Ici l'exemple de Dickens et décisif ; Dickens ne dédaigne pas Pickwick ou M. et Mme Micawber, encore moins leur est-il hostile. Quoi qu'en dise M. de Schloezer, l'humour peut être à base de tendresse ; logiquement il est sans doute très difficile de concevoir qu'il en puisse être ainsi ; mais tant pis pour la logique. C'est un fait et qu'il faudrait tout de même tâcher de comprendre. Je pense d'ailleurs qu'ici les intentions qui foisonnent dans les premiers ouvrages de Chesterton seraient d'un grand secours. Il me paraît quant à moi que le comique se fige et tend d'autant plus à changer de nature que ces éléments de dédain et d'hostilité affleurent davantage. Là où le comique est pur, ils sont pratiquement annihilés. Mais aussi ajouterai-je qu'il ne peut guère être question de trouver du comique pur dans les *Ames Mortes* et que l'extraordinaire mérite de l'œuvre est d'une tout autre sorte.

Tout ceci est d'ailleurs secondaire en regard des thèses essentielles que défend M. de Schloezer et que je voudrais résumer ici en quelques mots, non sans craindre de les déformer en les exposant. On observe dans la vie de Gogol une logique intérieure qui fait que les étapes successives de son développement peuvent se déduire en quelque sorte les unes des autres, et découlent toutes en dernière analyse de son être profond... Ce qu'il y a d'énigmatique dans le cas de Gogol, ce ne sont pas les circonstances qui entourèrent sa mort et parurent justifier jusqu'à un certain point les bruits qui couraient depuis long-

temps dans le public au sujet de la « folie mystique » de l'écrivain. Cette fin et l'attitude de Gogol pendant les dernières années de sa vie nous apparaissent maintenant comme la résultante d'un conflit intérieur qui remonte à la jeunesse de Gogol ; c'est là qu'est l'énigme, dans ce *complexus oppositorum* qu'il porte en lui. Cette contradiction, c'est le divorce entre la conception utilitaire (c'est-à-dire morale ou même civique) que Gogol se fait de l'art et du rôle de l'artiste dans la société avec l'esprit, l'essence même de son œuvre. Dans la *Confession* de 1897, Gogol nous apparaît comme littéralement surpris, déconcerté par ses propres créations ; et nous le verrons tenter par un effort à la fois héroïque et dérisoire d'amener, dans la deuxième partie des *Ames Mortes*, sa création littéraire au niveau de ses intentions de moraliste. Aux âmes mortes de la première il entend substituer des âmes vivantes. Seulement il a compté sans son génie ; celui-ci « qui voit la tare originelle de l'être humain et saisit la mort dans le vivant demeure sans emploi, — et cela précisément à partir du moment où Gogol se met en devoir d'organiser son « économie intérieure » et de se créer une nouvelle personnalité, sans se douter qu'il le fait en collaboration étroite avec tout ce qu'il avait autrefois bafoué. Mais le résultat, c'est qu'autant les âmes mortes de Gogol paraissaient vivantes, à tel point que nous nous reconnaissions en elles, autant ces âmes soi-disant vivantes paraissent mortes. Ce sont des mannequins qui ne nous inspirent que le dégoût de la vertu ». Tout se passe comme si les puissances de satire et de négation que le poète avait en quelque sorte hospitalisées en lui à contre-cœur se retournaient contre lui à partir du moment où il prétend « œuvrer » d'une façon conforme aux exigences de sa conscience et contribuer à je ne sais trop quelle entreprise de moralisation générale. C'est comme s'il devenait alors lui-même, lui romancier, lui créateur, un des personnages qu'il a stigmatisés — et nous assisterions ainsi à une revanche prodigieuse de l'œuvre elle-même sur le poète qui, l'ayant produite hors de soi, ne l'en a pas moins méconnue et reniée. Seulement cette situation burlesque et presque pirandellienne n'est bien manifestement que l'expression superficielle d'une crise profonde, atroce, bouleversante et qui se déroule dans la conscience même d'un être qui veut croire, qui *sait* qu'il veut croire, et sans doute à bien des moments doute s'il croit effectivement — d'un être dont nous ne pouvons dire au juste si le don d'aimer lui a été refusé ou s'il a tari en lui-même des sources prêtes à jaillir. — Comme l'indique M. de Schloezer, il

est entièrement certain que le cas de Gogol relève dans une large mesure de la psychanalyse, ou tout au moins qu'il y a là un mystère en soi insondable et que nous ne pouvons atteindre qu'au ras de l'explication psychanalytique. « Un des médecins qui soignèrent Gogol pendant sa dernière maladie, l'examina à fond et lui posa une série d'interrogations précises ; Gogol répondit qu'il ne lui était arrivé que très rarement d'avoir des rapports sexuels, qu'il n'y avait pas trouvé de plaisir, que les femmes le laissaient indifférent, mais qu'il ne s'était jamais livré au vice solitaire ». Cette dernière déclaration infirmerait l'opinion qui prévalut en Russie même après la publication des *Extraits choisis de ma correspondance*. Mais il est permis de se demander si l'affirmation de l'intéressé, même à supposer qu'elle soit sincère, présente ici une valeur décisive. J'avoue qu'une histoire comme le *Nez* me paraît littéralement dénuée de sens, si elle n'est pas interprétée à la lueur des données psychanalytiques les plus précises. Que Gogol se soit ou non adonné à certaines pratiques, c'est ce qui importe en réalité fort peu ; qu'il fût onaniste de tempérament, c'est au contraire ce qui me paraît à la fois indéniable et capital. Qu'enfin, à l'origine de cette continence un peu suspecte il y ait eu une initiation érotique trop précoce et trop brutale, c'est-à-dire un traumatisme moral, comme tend à le supposer M de Schloezer, c'est très vraisemblable, cela ne sera peut-être jamais démontré. J'ajoute qu'en aucun cas on ne peut espérer trouver dans des faits de ce genre, même solidement établis, une *explication* de Gogol. Ce serait tout de même vraiment trop facile, et pas une seconde M. de Schloezer ne cède à la tentation de se contenter de réponses de cet ordre. Nous sommes ici en présence d'une destinée, au sens le plus fort du terme, dont nous ne saisissons que l'ombre portée, mais dont le sens véritable ne serait lisible que dans un contexte métaphysique — et je dirai pour ma part hardiment surnaturel — qui échappe de toutes manières aux prises de la critique littéraire et même, ajouterai-je, de toute psychologie quelle qu'elle soit. C'est d'ailleurs ce qui rend à mes yeux le cas de Gogol si passionnant ; sans doute n'en est-il aucun dans l'histoire de la littérature européenne qui permette de mieux reconnaître les limites d'une certaine problématique dont il serait grand temps qu'une philosophie digne de ce nom vînt établir rigoureusement la foncière relativité.

GABRIEL MARCEL

*
*

REVUE DES REVUES

Lectures.

Valery Larbaud écrit dans la jeune revue *Mirages* :

...Les écrivains d'aujourd'hui auraient tort de s'en prendre aux mœurs du temps, lorsqu'ils constatent que même des gens qui se déclarent leurs lecteurs assidus et leurs admirateurs les ont lus distraitement, et que rares sont les lettrés assez sages pour se contenter de lire peu et bien.

Il nous est arrivé à tous, auteurs, de rencontrer de ces lecteurs superficiels et négligents de nos ouvrages. Quelquefois c'est en voulant nous en parler et en faire l'éloge qu'ils se dénoncent : ils confondent les titres, les sujets, les personnages, les temps et les lieux des actions ; ils se méprennent sur le sens d'un passage qu'ils citent inexactement ; ils jugent de l'ensemble de nos ouvrages d'après le seul de nos livres qu'ils ont feuilleté, et nous présentent un miroir dans lequel nous ne voyons que notre caricature. Ou bien la conversation dérive vers un sujet qui a souvent et longtemps retenu nos réflexions et sur lequel nous avons écrit des choses que nous croyons capables de laisser chez qui les a lues une impression durable, et voilà que tout ce qu'ils nous disent de ce sujet, et l'air qu'ils ont de nous apprendre ce que nous ignorions, nous montrent qu'ils ont beaucoup exagéré lorsqu'ils nous ont affirmé qu'ils avaient « lu et relu » tous nos ouvrages.

Il y a pour nous dans ces rencontres une mortification et une leçon que nous ferons bien de tourner à notre profit.

La mortification exerce notre humilité et notre charité. Non seulement nous observerons un silence complet sur les erreurs et les méprises de notre interlocuteur, mais nous lui saurons gré de ne pas ignorer que nous avons écrit, et d'avoir pris la peine de parcourir quelques page de nous, et surtout de l'intention qu'il a eue de nous faire plaisir en nous parlant de ce qu'il a bien voulu appeler notre œuvre ; car c'est là beaucoup plus que nous ne méritons dans un monde où il y a depuis si longtemps déjà tant et de si excellents livres, bien plus dignes que les nôtres d'être « lus et relus ».

Nous-mêmes, hésiterions-nous si, enfermés pour un mois dans une cellule, on nous donnait le choix, comme unique lecture, entre un de nos propres livres, ou même tous nos livres, et l'Iliade ou l'Enéide ou la Divine Comédie, ou même une seule pièce de Racine ou de Shakespeare, un seul roman de H. de Balzac ou de Gœthe ou de Dostoïevski ?

La leçon est plus précieuse encore ; elle nous remet à notre place, nous fait songer une fois de plus à l'encombrement croissant des bibliothèques publiques, et au devoir que nous avons, dans notre intérêt même, de ne demander qu'un minimum de leur temps aux lecteurs qui s'intéressent à nos travaux ; le devoir d'être à la fois aussi généreux, aussi plaisants, et aussi peu encombrants que possible pour nos

contemporains, et légers, si elle nous retenait, à la postérité. Il semble aussi malséant de beaucoup publier que de beaucoup parler ou de faire des visites trop longues ; et c'est remplir les assiettes de nos invités en dépit de leurs refus. Faisons donc en sorte de n'offrir au public, sous le plus petit volume possible, que ce à quoi nous tenons le plus. Le quart, la cinquième partie de tout ce que nous aurons écrit dans notre vie pour notre plaisir ou parce que, comme Stendhal à Trieste, nous « n'avions rien à lire », c'est encore trop. Voyez Voltaire, qui se flattait d'être léger, et qui dans nos bibliothèques fait gémir sous son poids deux ou trois longs rayons de chêne, — et il faut appeler le menuisier pour qu'il les consolide Il a l'excuse d'être un Auteur Canonique et de constituer à lui tout seul une école suffisante et infaillible de Langue Française ; mais qui de nous, au vingtième siècle, aurait la prétention de le remplacer ou même le désir de faire double emploi avec lui ? Nous ne devrions pas donner au public plus de livres que nous n'en pourrions porter sur nous sans fatigue de Montmartre à Montparnasse, — et sûrement nous jalouserons l'illustre devancier, le Maître, ou le camarade, qui aurait pu ou qui peut faire le voyage sans déformer ses poches et les mains libres.

Valery Larbaud a répondu d'autre part à l'enquête, que mène le Cercle Lyonnais du Livre : quels sont vos livres préférés ?

Les livres que, *personnellement*, je mets au-dessus de tous les autres, comme nous mettons nos parents et nos maîtres au-dessus de toutes les personnes de notre connaissance, sont : *Les Chants de Maldoror,* d'Isidore Ducasse, comte de Lautréamont : *Les Cartes postales*, d'Henry J.-M. Levet ; *Le Beau Voyage*, d'Henri Bataille.

*
* *

DIVERS

C'est M. Guy Mazeline, auteur des *Loups,* qui obtient le prix Goncourt ; et M. Ramon Fernandez, auteur du *Pari,* le prix Femina.

*

Erratum.

Un accident de mise en pages a fait tomber plusieurs *espaces* dans la seconde partie d'*Adam et Eve.* Il faut lire, page 904, ligne 24 :

— Eh bien ! dit-elle.

— C'est comme ça, vous êtes un homme, il ne faut pas l'oublier et moi une femme ; on n'est pas des anges, qu'en pensez-vous ?
Car elle n'était partie qu'au petit matin.

*
* *

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « la Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant sa parution, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrage d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe

LA HAUSSE DES MINES D'OR

L'année qui s'achève est la quatrième de la crise. Et si l'on passe en revue les événements politiques, les faits économiques et les résultats financiers de 1932, cet examen rétrospectif ne peut que nous conduire à des réflexions moroses.

La question des dettes et les difficultés que rencontre notre Gouvernement à équilibrer le budget forment évidemment deux gros nuages qui obscurcissent gravement notre horizon politique.

Il serait maladroit toutefois de conclure qu'il n'y a présentement rien de changé dans la conjoncture mondiale et que nous venons de vivre douze mois de plus sous le signe du déséquilibre, du marasme et de la désespérance.

Depuis six mois, notamment, il est possible, à l'observateur attentif, de percevoir quelques lueurs d'espoir. J'ai signalé à plusieurs reprises dans cette chronique que des indices caractéristiques permettaient d'espérer une amélioration de la situation économique. Les faits sont venus depuis confirmer et renforcer ces propos optimistes à tel point qu'aujourd'hui il est permis d'affirmer que la chute, qui depuis 1929 s'accentuait de mois en mois, est arrêtée définitivement.

D'ailleurs, il suffit de comparer les cours actuels de la Bourse avec ceux de fin décembre 1931 pour se rendre compte que le marché des valeurs a effectué de son côté un redressement général qui, pour être encore modeste, n'en reste pas moins significatif. Alors que depuis trois ans, chaque fin d'année marquait sur la précédente d'importantes moins-values, l'année 1932 a mis le cran d'arrêt à la baisse en attendant que l'entrée en convalescence du monde économique lui permette de retrouver toute son activité et son optimisme.

Je voudrais toutefois attirer dès aujourd'hui l'attention de mes lecteurs sur un compartiment de la cote qui a été le seul à réaliser en cours d'année une hausse très importante. C'est celui des Mines d'Or.

Il vous souviendra, peut-être, qu'à plusieurs reprises dans cette chronique, je vous ai recommandé l'achat de valeurs de cette nature. Quelques-uns, trop rares hélas ! m'ont suivi, et ils doivent maintenant se féliciter de leur initiative car les plus-values enregistrées supportent la comparai-

son avec celles que nous avons connues au beau temps des affaires prospères. Voici un petit tableau qui donnera un aperçu des hausses les plus caractéristiques :

Désignation	Cours le plus bas de l'année	Cours actuel	Plus-values
Central Mining........	463	1.050	126 %
East Geduld..........	262	372	42 %
General Mining........	59	114	93 %
Goldfields..........	61	176	188 %
Randfontein	117	201	71 %
Rand Mines....	250	355	42 %
New Kleinfontein......	20	110	450 %
Lake View............	34	75	120 %

Tout le monde, évidemment, n'a pas pu acheter aux cours les plus bas. Mais cette réserve faite, y avait-il dans toute la cote une affaire aussi intéressante que celle des Mines d'Or ? Qu'il me soit permis donc de me féliciter d'avoir servi utilement les intérêts de mes lecteurs.

J'estime, d'ailleurs, que la hausse de ces titres est loin d'être terminée. Elle doit logiquement s'accentuer avec la baisse de la livre et tant que durera l'incertitude qui plane sur le monde. Il faut également tenir compte des bons résultats enregistrés par la plupart des mines exploitantes et les trusts ; ils auront leur répercussion sur les dividendes trimestriels et semestriels qui vont être déclarés vers la fin de l'année.

La crise mondiale a rayé beaucoup de noms de la liste des valeurs-refuge. L'or est et restera le métal-roi et les mines qui le produisent peuvent être mises en portefeuille en toute sécurité. Elles ont encore de belles marges de hausse devant elles.

Bourse de Londres. — Les dernières séances du Stock Exchange ont été entachées d'irrégularité par suite des fluctuations de la livre sterling. On termine néanmoins sur une note plus ferme et la plupart des compartiments ont regagné l'intégralité du terrain perdu. Les Fonds d'Etat et les industrielles sont calmes. Pétroles faibles. Par contre, les Caoutchoucs et les Mines d'Or surtout gagnent encore quelques fractions. Dans ce dernier compartiment on signale particulièrement la hausse de West-Rand, de Brakpan, de Springs, de General Mining et surtout de Rand Selection, trust très actif dont la valeur intrinsèque est très nettement supérieure aux cours actuellement cotés. Le Rio Tinto termine faible sur le recul du cuivre.

André Ply,
de la Banque de l'Union industrielle française.

PETIT COURRIER

Industriel lorrain. — 1° Je traite directement en Bourse de Londres ; 2° le rendement moyen s'établirait à 8 % environ.

X. B. K. 148. — Cours 1 sh. 3 environ — derniers dividendes 17 % pendant 5 ans. J'ai sur ce titre les meilleurs renseignements.